Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Jules Verne

EN MAGELLANIE

1898

Table des matières

I

Le guanaque

C'était un gracieux animal, – le cou long et d'une courbure élégante, la croupe arrondie, les jambes nerveuses et effilées, le corps aplati, la robe d'un rouge fauve tacheté de blanc, la queue courte, en panache, très fournie de poils. Son nom dans le pays, guanaco, guanaque. Vus de loin, ces ruminants ont été souvent pris pour des chevaux montés, et plus d'un voyageur, trompé par cette apparence, a cru apercevoir toute une bande de cavaliers, courant dans un certain ordre à travers les interminables plaines[1] de la région.

Ce guanaque était seul, à un quart de mille en arrière du littoral. Il vint s'arrêter, non sans défiance, sur la crête d'un monticule au milieu d'une vaste prairie où les joncs se frôlaient bruyamment et dardaient leurs pointes aiguës entre les touffes de plantes épineuses. Le museau tourné au vent, il aspirait les émanations qu'une légère brise apportait de l'est. L'œil attentif, inquiet même, il craignait quelque surprise. L'oreille dressée, pivotante, il écoutait, et, au moindre bruit suspect, il eût pris la fuite. Sans doute, une balle peut frapper ce défiant animal, si le fusil du chasseur est de grande portée, une flèche également, si le tireur s'est abrité derrière un buisson ou une roche. Mais il est rare que le lasso parvienne à envelopper un guanaque de ses multiples replis. Grâce à sa prodigieuse agilité, à sa vitesse qui

---

[1] Mot oublié dans le manuscrit.

est supérieure à celle du cheval, il s'est rapidement dérobé et quelques bonds l'ont aussitôt mis hors d'atteinte.

La plaine, dans la partie que dominait le monticule, ne présentait pas une surface uniformément plate. Çà et là, le sol se relevait en épaulements de terre, sortes de boursouflures que les grandes pluies orageuses, en ravinant le sol, laissent après elles. Le long de l'un de ces épaulements, à moins d'une douzaine de pas du monticule, se glissait un indigène, un Indien que le guanaque ne pouvait apercevoir. À demi-nu, n'ayant pour tout vêtement que les lambeaux d'une fourrure de fauve, souple comme un serpent, il rampait sans bruit, se faufilant entre les herbes, de manière à se rapprocher du gibier qu'il convoitait, et dont le moindre éveil eût provoqué la fuite. Cependant, le guanaque commençait à donner des signes d'inquiétude, à percevoir la menace d'un danger imminent.

En effet, un jet de lanière projetée ne tarda pas à siffler dans l'air. Un lasso, lancé de bonne distance, se déroula vers l'animal, et la longue courroie, entraînée par la boule de pierre fixée à son extrémité, n'ayant pas atteint la tête du guanaque, glissa sur sa croupe et ne l'enserra pas.

Le coup était manqué. L'animal, après un vif écart, s'enfuit à toutes jambes. Lorsque l'Indien arriva au sommet du monticule, il ne l'entrevit qu'un instant, alors qu'il disparaissait derrière un massif d'arbres qui bordait la plaine de ce côté.

Mais si le guanaque ne courait plus aucun danger, l'indigène était menacé à son tour.

Après avoir ramené à lui le lasso dont le bout se rattachait à sa ceinture, il se préparait à redescendre, lorsqu'un furieux rugissement éclata soudain à quelques pas de lui.

Presque aussitôt, emporté d'un bond rapide, un fauve vint s'abattre à ses pieds, se redressa, et lui sauta à la gorge.

C'était un de ces tigres d'Amérique, de moins grande taille que ses congénères d'Asie, mais dont l'attaque est également redoutable, – un jaguar, de ce genre chat, qui mesure entre quatre et cinq pieds de la tête à la queue, jaune gris de pelage au dos, marbré au cou et aux flancs de tachetures noires à centres plus clairs comme la pupille d'un œil.

L'indigène fit un brusque saut latéralement. Il connaissait la force et la férocité de cet animal, dont les griffes lui déchireraient la poitrine, dont les dents l'étrangleraient d'un seul coup de mâchoire. Par malheur, en reculant, il buta, il s'étendit de son long. Il était perdu, n'ayant pour toute arme qu'une sorte de couteau, fait d'un os de phoque très effilé et qu'il parvint à tirer de sa ceinture.

La main haute, lorsque l'animal se précipita sur lui, il le frappa de ce couteau insuffisant contre un si terrible adversaire. Celui-ci s'étant reculé d'un pas, il espérait pouvoir se relever et prendre une posture plus défensive. Il n'en eut pas le temps. Le jaguar, légèrement touché, fit un nouveau bond, et ses griffes l'abattirent sur le sol.

Juste à ce moment retentit la détonation sèche d'une carabine, et le jaguar, traversé d'une balle au cœur, retomba foudroyé.

Une légère vapeur blanche couronnait alors un des rocs de la falaise à cent pas de là. Debout sur ce roc, se tenait un homme, sa carabine encore épaulée. Voyant qu'il ne serait pas nécessaire de la décharger une seconde fois, il l'abaissa, la désarma, la remit sous son bras et, se retournant, promena son regard vers le sud.

En cette direction, en contrebas de la falaise rocheuse, se développait une assez large portion de mer.

L'homme, se penchant, poussa un cri, auquel il ajouta quelques mots d'une intonation gutturale, accentuée par le redoublement de la consonne *K*.

Ce n'était pas un indigène cependant. Le type européen ou américain peut-être se reconnaissait dans toute sa personne. Il n'avait pas la peau brune, bien qu'il fût fortement hâlé, ni le nez épaté dans un profond enfoncement des orbites, ni les pommettes saillantes, ni le front bas sous un angle fuyant, ni les petits yeux de la race. Au contraire, son front était haut, zébré des multiples rides du penseur, sa physionomie intelligente. Il avait les cheveux coupés ras, déjà grisonnants comme sa barbe, et les indigènes de ce pays en sont à peu près dépourvus.

De cet individu, on n'aurait pu dire l'âge, à dix ans près, compris sans doute entre la quarantaine et la cinquantaine. Il était de haute taille, de constitution vigoureuse, de santé inattaquable. Tout en lui dénotait l'énergie, une énergie qui devait parfois prendre le caractère éruptif de la colère. Une grande force musculaire le caractérisait. Son visage, d'ailleurs, était empreint de gravité, un peu de cette gravité de l'Indien du Far-West américain, et de toute sa personne se dégageait cette fierté, bien différente de l'orgueil des égoïstes, amoureux d'eux-mêmes, – ce qui lui donnait une véritable noblesse de gestes et d'attitude.

Au premier cri lancé du sommet de la falaise, en avait succédé un second qui devait être un appel à un individu dont le nom était d'origine indigène :

« Karroly... Karroly ! »

Une minute plus tard, par une coupure de la falaise, très élargie à sa crête, très rétrécie à sa base, et qui se prolongeait jusqu'à la grève jaunâtre semée de pierres noires, apparut ce Karroly.

Assurément, un Indien, et d'un type bien différent de celui de ce Blanc, dont l'entrée en scène venait de se manifester par un si brillant coup de fusil.

C'était un homme de trente-cinq à quarante ans, fortement musclé, larges épaules, torse puissant, grosse tête carrée sur un cou robuste, taille de cinq pieds et demi, très brun de peau, très noir de cheveux, des yeux perçants sous une arcade sourcilière peu fournie, barbe réduite à quelques poils roussâtres. À la rigueur, il eût été permis de dire que chez cet être de race inférieure, les caractères de l'animalité devaient égaler ceux de l'humanité, mais une animalité douce et caressante. Chez lui, rien du fauve, plutôt la physionomie d'un bon et fidèle chien, de ces courageux terre-neuve, qui peuvent devenir non seulement le compagnon, mais l'ami de l'homme. Et, ce fut bien comme un de ces dévoués animaux qu'il vint, à l'appel de son nom, se frotter contre le maître dont la main serra la sienne.

Quelques paroles furent échangées entre eux deux dans ce langage indigène signalé plus haut, avec une aspiration courte qui semblait se produire à la moitié de chaque mot prononcé à voix basse. Puis tous deux se dirigèrent vers l'endroit où le blessé gisait sur le sol près du jaguar abattu.

Le malheureux avait perdu connaissance. De sa poitrine labourée par les griffes du fauve, le sang, qui avait rougi le sol, coulait encore en minces filets. Cependant, ses yeux fermés, il les rouvrit lorsqu'il sentit une main s'appuyer sur son épaule et repousser son grossier vêtement de peau, sous lequel saignaient plusieurs autres blessures.

En apercevant l'homme qui s'empressait à lui donner les premiers soins, il le reconnut sans doute, car son regard s'éclaira d'une faible lueur, et ce nom s'échappa de ses lèvres décolorées :

« Le Kaw-djer… le Kaw-djer !… »

Ce mot qui signifie l'ami, le bienfaiteur en langue indigène, s'appliquait évidemment à ce Blanc, car il fit un signe affirmatif. Nul doute que l'indigène ne se sentît un peu rassuré par la présence du Kaw-djer. Il savait qu'il n'était pas entre les mains de l'un de ces sorciers, de ces faiseurs de sortilèges, de ces vendeurs de charmes, ces « yakamouches », sortes de masseurs qui se transportent de tribu en tribu, et ne méritent que trop les mauvais traitements dont ils sont parfois l'objet.

Mais, lorsque le blessé eut porté la main à sa bouche, après l'avoir péniblement relevée vers le ciel, lorsqu'il eut poussé un léger souffle, comme pour demander si son âme allait s'envoler, le Kaw-djer, qui avait examiné les plaies, détourna tristement la tête.

Les yeux de l'indigène s'étaient refermés et il n'avait pas vu ce mouvement trop significatif. Du reste, pendant qu'il fut procédé au pansement, il n'allait pas laisser échapper un cri de douleur.

Karroly, après avoir redescendu rapidement la falaise, était revenu avec un carnier qui contenait une trousse et quelques flacons pleins du suc de certaines plantes de ce pays. Tandis qu'il soutenait sur ses genoux la tête du blessé, dont la poitrine était à découvert, le Kaw-djer lava d'abord les blessures avec un peu de l'eau qui coulait du monticule, il en étancha les dernières gouttes de sang, il y introduisit quelques tampons de charpie imbibés du suc de l'un des flacons, il rapprocha les lèvres des plaies ; puis, détachant la ceinture de laine qui le ceignait aux reins, il entoura la poitrine de l'indigène de manière à maintenir tout le pansement.

L'Indien survivrait-il, même avec les soins qui lui étaient donnés, le Kaw-djer ne le pensait sans doute pas. Aucun remède ne pourrait amener la cicatrisation des déchirures qui s'étendaient jusqu'aux organes de l'estomac et des poumons. Dans tous les cas, il n'abandonnerait point ce malheureux, tant qu'il lui resterait un souffle de vie. Il le ramènerait au campe-

ment que cet homme avait quitté, depuis plusieurs jours peut-être, pour chasser le guanaque, le nandou ou la vigogne. Mais très affaibli par la perte de son sang, ses blessures risquant de se rouvrir au moindre effort, l'indigène pourrait-il supporter la fatigue de la route, si elle exigeait de longues étapes ?...

Karroly, profitant de ce que les yeux de l'Indien venaient de se rouvrir, lui demanda :

« Où est ta tribu ?...

– Là... là... répondit-il, en indiquant de la main la direction de l'est.

– Ce doit être à quatre ou cinq milles d'ici, sur la rive du canal, observa le Kaw-djer, ce campement du Wallah dont nous avons aperçu les feux pendant la nuit. »

Karroly, en signe affirmatif, remua la tête de haut en bas.

« Il n'est que quatre heures, ajouta le Kaw-djer, mais le flot va bientôt monter et nous ne pourrons être à Wallah qu'au soleil levant...

– Oui... la brise souffle de l'ouest... pourtant... dit Karroly en levant le bras.

– Une brise faible, et qui tombera avec le soir, répondit le Kaw-djer. Néanmoins, en route, le courant ne nous abandonnera pas avant l'île Picton. »

Karroly était prêt à partir.

« Relevons l'Indien, dit le Kaw-djer, et peut-être pourra-t-il descendre jusqu'à la grève. »

Le blessé, soutenu par Karroly, essaya de se tenir debout, mais ses genoux fléchirent, il perdit connaissance, et il fallut le transporter à bras.

Du reste, pas plus de six cents pas à franchir pour atteindre le pied de la falaise. Quant au jaguar, à sa fourrure de prix, il va de soi que Karroly reviendrait la chercher, après que l'Indien aurait été descendu sur la plage.

Ce jaguar était, à vrai dire, une bête superbe, dont la dépouille se vendrait cher aux trafiquants étrangers ; car, en ce pays, les peaux forment le principal objet du commerce, et les relations y sont fréquentes avec les négociants en fourrure.

Les deux hommes s'occupèrent donc de transporter le blessé. Ils le prirent, l'un par les jambes, l'autre par les épaules. Grâce à leur vigueur, ce corps ne devait pas leur peser. Après avoir contourné la base du monticule et longé l'épaulement de terre, ils se dirigèrent vers la coupure, à petits pas, en évitant les secousses. De temps en temps, ils s'arrêtaient lorsqu'un soupir plus douloureux s'échappait des lèvres du malheureux. Mieux valait ne cheminer que lentement. L'heure ne pressait pas, puisque le campement de Wallah ne pourrait être atteint avant l'aube.

D'ailleurs, à cette époque de l'année, en ce mois de mai qui correspond au mois de novembre de l'hémisphère septentrional, le soleil n'a pas disparu sous l'horizon. Les montagnes de l'ouest ne le cachaient pas encore, et, ce jour-là, il déclinait sur un ciel pur, à peine voilé de brumes en ses basses zones.

Il fallut près d'un quart d'heure pour gagner le bord de la falaise, à l'évasement de la coupure qui se prolongeait entre les roches jusqu'à la grève. Cette pente assez raide, semée de cailloux glissants, de silex aigus, nécessiterait de grandes précautions contre les heurts ou les chutes.

Avant de s'y engager, le Kaw-djer voulut faire halte, et l'Indien fut déposé à terre, le dos appuyé au talus. Ses blessures s'étaient-elles rouvertes ? Les secousses n'avaient-elles point dérangé le pansement ?... Et même le malheureux respirait-il

encore ?... On pouvait en douter à voir l'effrayante pâleur de son visage, livide malgré la coloration foncée du front et des joues.

Karroly le regarda, et, sans doute, il crut que la vie l'avait abandonné, car il fit le même geste que l'Indien avait fait, à l'arrivée du Kaw-djer. Sa main se porta à sa bouche, puis se dirigea vers le ciel, et on entendit le susurrement d'un léger souffle qui se glissait entre ses lèvres.

À cet instant, le Kaw-djer s'agenouilla près du blessé, se pencha sur sa poitrine, écouta les battements de son cœur. Le cœur battait, une palpitation presque imperceptible, mais il battait.

« Attendons », dit le Kaw-djer.

Et, tirant un des flacons de son carnier, il versa quelques gouttes d'un cordial à l'Indien dont les joues refroidies reprirent un peu de chaleur.

Pendant cette halte, Karroly revint vers le monticule afin de rapporter le corps du jaguar au bord de la falaise où il viendrait le reprendre. La balle n'avait pas endommagé la peau de l'animal – un trou à peine visible au flanc gauche –, et le sang ne la tachait point. Les marchands, qui vont de tribu en tribu se procurer des fourrures, l'achèteraient d'un bon prix, soit en piastres, soit en tabac, ou autres objets d'échange. Karroly redressa l'animal, se retourna, le chargea sur son dos, et, si robuste qu'il fût, en eut sa pleine charge ; puis, la longue queue du fauve balayant le sol, il revint vers la falaise.

Le Kaw-djer, très préoccupé, jeta à peine un regard à l'animal. Il ausculta une dernière fois la poitrine de l'Indien, et, après s'être relevé, n'ordonna pas encore à Karroly de se remettre en marche. Au contraire, il fit quelques pas vers la crête, se hissa sur une des roches qui la dominait, et ses regards rayonnèrent vers tous les points de l'horizon. Il semblait qu'il n'eût pu résister, avant de redescendre, au désir d'observer la

vaste région qui s'étendait autour de lui, d'emplir son âme de ces dernières impressions, de planer, pour ainsi dire, au-dessus de ces étranges territoires enserrés dans un double cadre de terre et de mer...

Au bas se découpaient les capricieux enchevêtrements d'un littoral, où les roches noirâtres contrastaient avec le sable jaune des grèves. Elles dessinaient la lisière d'un canal large de plusieurs lieues, dont la rive opposée s'estompait en vagues linéaments, et que des bras de mer échancraient à perte de vue. Dans la direction de l'est, le canal n'était bordé sur sa partie méridionale que d'un semis d'îles et d'îlots, dont le relief assez élevé se détachait sur le lointain du ciel. Au nord s'étageaient des glaciers à perte de vue, au sud s'étendait l'océan sans limites.

Du reste, ni à l'est ni à l'ouest, ne se laissaient voir l'entrée et la sortie de ce canal. Donc, impossibilité d'apercevoir les deux extrémités du littoral le long duquel courait la haute et puissante falaise.

Vers le nord se développaient interminablement des prairies et des plaines, zébrées de quelques rios, coulant à travers ces vastes solitudes, et dont l'épanchement s'effectuait, soit par les brèches de la grève en torrents tumultueux, soit du haut du faîte, en chutes retentissantes. À la ligne périmétrique du ciel se montraient confusément les diverses masses arrondies d'une chaîne que son altitude laissait apparaître à une distance de cinq ou six lieues sur un fond encore éclatant de lumière. Çà et là, également, à la surface de ces immenses pampas, gisaient des îlots de verdure, forêts épaisses, au milieu desquelles on eût vainement cherché un village. Leurs cimes noirâtres s'empourpraient alors des rayons du soleil en son déclin, que l'écran des montagnes de l'ouest allait bientôt interrompre.

C'était à l'opposé que les reliefs de la contrée s'accentuaient dans une proportion plus considérable. À l'aplomb du littoral, la falaise se prolongeait sans fin par étages successifs, et à une douzaine de lieues se relevait d'un saut brusque en pics aigus,

perdus dans les hautes zones du ciel. L'un de ces dômes, en forme de ballon, au sommet arrondi, paraissait être le plus rapproché, et, à travers cette atmosphère si fine, si déliée, si transparente, il semblait n'être qu'à très courte distance. Mais ni par son volume, ni par son altitude, il n'eût été comparable aux monts qui se détachaient des masses latérales, appuyées sur l'énorme ossature de ce système orographique, ces montagnes coiffées de neiges, plaquées de glaciers éclatants, assez élevées pour pointer jusqu'aux froides hauteurs de l'espace, et dont la cime perçait les dernières vapeurs à plus de six mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

D'ailleurs, de l'impression que cette contrée donnait au regard, il ne ressortait pas qu'elle fût inhabitable. Déserte, oui... abandonnée, non ! Nul doute qu'elle ne dût être fréquentée par des Indiens de même race que le blessé, tantôt sédentaires, tantôt errant à travers les forêts et les plaines, se nourrissant de gibier, de poissons, de racines, de fruits, habitant des ajoupas de branchages et de terre, ou campés sous des tentes en peaux maintenues par des pieux.

Même solitude aussi à la surface du long canal. Pas une embarcation en vue, ni canot d'écorce, ni pirogue à voile. Enfin, si loin que le regard pût atteindre, ni des îles et des îlots du sud, ni d'aucun point du littoral, ni d'aucune saillie de la falaise, ne se dégageait une fumée témoignant de la présence de créatures humaines.

Au total, à part le guanaque échappé au lasso de l'Indien, à part le jaguar tombé sous la balle du Kaw-djer, nul quadrupède, fauve ou ruminant, n'eût représenté la vie animale sur cette région, si les grèves n'eussent été livrées aux ébats de quelques amphibies, si plusieurs couples d'échassiers n'eussent picoré le varech des roches, si des bandes d'oiseaux criards n'avaient établi leurs nids dans les trous de la falaise.

Un instant toutefois, sur la pampa du nord chevaucha une file de nandous, ces autruches inférieures de taille à leurs con-

génères de l'Asie et de l'Afrique, mais non moins sauvages et rapides. Puis, plusieurs vagissements étouffés troublèrent cette morne solitude. C'étaient des couples de ces loups marins, d'une surprenante souplesse, qui parviennent à gravir les plus raides escarpements des falaises, à s'élever jusqu'à leur crête, où les louviers s'embusquent afin de les surprendre.

Enfin, en troupes plus nombreuses dans l'espace qu'à la surface des eaux ou du sol, en sifflant, en pépiant, en emplissant l'air du frou-frou de leurs larges ailes, passaient des albatros d'une blancheur de cygne, des labbes à long bec cylindrique, ces tyrans des espèces aquatiques, des cormorans à longue queue, et d'autres palmipèdes, qui se jouaient à travers les derniers rayons du soleil, moins bruyants au déclin de l'astre radieux qu'ils ne le sont lorsque son disque réapparaît au-dessus de l'horizon.

Il ne paraissait pas, à cet instant auquel va succéder le crépuscule, heure toujours empreinte d'une certaine tristesse, que le Kaw-djer, debout sur l'extrême roche, immobile comme une statue, ressentît rien de cette impression. Ses yeux ne cessaient de parcourir cette immensité de terre et de mer. À peine si ses paupières palpitaient, et peut-être, habitué au spectacle de ces calmes solitudes, regardait-il plus en dedans qu'au dehors de lui. Il semblait bien qu'il fût là comme dans son propre domaine, dont aucune puissance n'aurait eu le droit de l'arracher...

Il resta ainsi pendant quelques minutes, caressé par la brise mourante, sans qu'un muscle de son visage eût bougé, sans qu'un geste eût rompu sa pensive immobilité.

Et alors, ses bras, ramenés sur sa poitrine, se décroisèrent, ses yeux se dirigèrent vers le sol d'abord, vers le ciel ensuite, et de ses lèvres s'échappèrent ces mots, dans lesquels se résumait sans doute sa mystérieuse existence :

« Non... ni Dieu ni maître ! »

II

Le long du canal

Le Kaw-djer se retourna alors vers Karroly et lui dit en langue indienne :

« Nous ne serons pas trop de deux pour transporter l'Indien jusqu'à la chaloupe, et sans secousses. Laisse le jaguar à cette place, et tu reviendras le chercher. »

En effet, le plus difficile serait, à présent, de suivre la coupure de la falaise qui aboutissait à la grève, et d'une telle inclinaison qu'il eût fallu ramper pour la monter et glisser pour la descendre. Le blessé n'avait pas repris connaissance, et un souffle faible, irrégulier, soulevait sa poitrine. Toutefois, même mort, le Kaw-djer voulait le ramener au campement de Wallah.

« Ce ne sera peut-être plus qu'un cadavre, dit-il, mais les siens l'auront vu une dernière fois. »

La descente commença, avec autant de prudence que d'adresse afin d'éviter les chutes. Karroly déploya également une vigueur extraordinaire, en s'arc-boutant contre les saillies des roches, retenant le corps que dirigeait le Kaw-djer. Il se produisit un éboulis de cailloux qui faillit les faire choir tous deux. Dix minutes, il ne fallut pas moins pour atteindre l'étranglement de la coupure et déboucher sur la plage.

Là, nouvelle halte, dont Karroly profita pour aller reprendre le corps du jaguar, et ce ne fut pas sans peine et sans dommage pour sa fourrure qu'il put le transporter au pied de la falaise.

Lorsqu'il eut pris pied sur la plage, le Kaw-djer, qui écoutait le cœur de l'Indien, se releva et ne prononça pas une seule parole.

Le blessé fut alors conduit à travers la plage bossuée de petites roches et semée d'innombrables coquillages.

À la lisière, au bout de son amarre, se balançait légèrement une chaloupe, au ressac de la marée montante. C'était une embarcation à deux mâts, très différente des pirogues indigènes, solidement construite, que recouvrait un tillac depuis l'étrave jusqu'à l'emplanture du mât d'arrière. Son gréement rappelait celui des sardinières de Bretagne, dont la misaine, bordée sur un bout-dehors, et tendue raide sur son étai, peut servir de foc. Mieux que les canots du pays, avec leurs voiles de nattes, leurs balanciers et leurs pagaies, cette chaloupe était capable de s'aventurer hors du canal, à travers les passes qui le mettaient en communication avec la mer. Cette chaloupe contenait une demi-douzaine de peaux de vigognes et de guanaques, tués au cours de sa navigation.

L'Indien fut embarqué, introduit sous le tillac, étendu sur une couche d'herbes sèches, sans avoir recouvré connaissance.

Karroly retourna alors au pied de la falaise, chargea le jaguar sur son dos et le déposa à l'arrière de la chaloupe, dont les deux voiles furent hissées à bloc. Quelques souffles l'écartèrent de la grève, et lorsqu'elle eut évité, on eût pu lire sur son arrière ce nom *Wel-Kiej*, qui est celui de la mouette en langue indigène.

Il était près de cinq heures, et, pendant six heures encore, le jusant allait entraîner vers l'est les eaux du canal. La chaloupe, ayant pris le courant, se maintenait à une encablure de la rive gauche. Elle filait assez rapidement, grâce à ce qui restait de brise du nord-ouest, sur ces eaux tranquilles comme celles d'un lac couvert par des hauteurs riveraines. Parfois, les voiles s'arrondissaient lorsque le vent coulait par quelque large anfractuosité de la falaise, en volées intermittentes. La *Wel-Kiej* don-

nait alors une bande plus accentuée, et Karroly, qui gouvernait, se tenait prêt à larguer l'écoute de la grand-voile et à mettre la barre au vent en cas de nécessité. Mais, on le répète, la brise mollissait graduellement avec le déclin du soleil, et, à une demi-heure de là, la chaloupe n'aurait plus que le courant pour elle.

Peu à peu, en se prolongeant vers l'est, le profil de la falaise s'abaissait, interrompu par de larges entailles. À l'aridité des roches succédait la verdure des plaines, de longues prairies, d'épaisses forêts. Les criques, la plupart arrosées par des rios tributaires du canal, s'élargissaient en multipliant les indentations de la côte.

Le Kaw-djer et Karroly n'échangeaient pas un seul mot. De temps en temps, le premier se baissait vers le tillac, observait l'Indien, tâtait sa poitrine que soulevaient à peine les derniers souffles de la vie, essayait de le ranimer en humectant ses lèvres pâles de quelques gouttes de cordial. Puis, il revenait prendre sa place à l'arrière, et demeurait abîmé dans un silence que son compagnon ne cherchait point à rompre.

La *Wel-Kiej,* drossée par le jusant, continua de descendre jusqu'à huit heures du soir. La lune, en son premier quartier, venait de disparaître à la suite du soleil. La nuit serait obscure. Il était nécessaire d'amarrer la chaloupe à l'abri des roches, car la marée montante ne tarderait pas à se faire sentir.

Karroly se dirigea vers une étroite anse, au revers d'un promontoire, dont les extrêmes assises trempaient dans le clapotis du ressac. L'embarcation, rangée à sa base, fut fixée par son grappin de fer, les deux voiles carguées pendirent le long des mâts, et le repas du soir fut préparé.

Rien de plus simple. Karroly ramassa quelques brassées de bois sec épars sur la grève, établit un foyer entre deux pierres, et l'alluma. Plusieurs poissons, péchés dans la matinée, entre autres des loches de petite dimension, les restes d'un cuissot de guanaque, des œufs de canard durcis sous la cendre, quelques

galettes de biscuit dont la chaloupe était approvisionnée, pour boisson, l'eau douce d'un creek du voisinage, laquelle additionnée d'un peu de tafia, formèrent le menu de ce repas. Puis, Karroly nettoya les ustensiles de table et de cuisine qui avaient servi, il les replaça dans le coffre ménagé en abord, et, après un affectueux bonsoir au Kaw-djer et un échange de poignées de mains, il alla s'étendre sur l'avant du tillac, où il ne tarda pas à s'endormir.

Nuit silencieuse et sombre, bien que le firmament fût pointillé d'étoiles, parmi lesquelles à mi-distance de l'horizon et du zénith brillaient les diamants de la Croix du Sud. Nul autre bruit que les dernières palpitations de la houle sur les galets. Les oiseaux aquatiques avaient déjà regagné leur abri. Pas une lueur ne rompait l'obscurité de ce territoire, ni à la surface des prairies ni à travers la profondeur des forêts lointaines. Un seul être demeurait éveillé au milieu de cette nature plongée dans le sommeil.

Le Kaw-djer était assis à l'arrière de la chaloupe, un bras appuyé contre le bordage, les jambes protégées par une couverture contre le froid nocturne. Et, sans doute, il demeurerait ainsi, pensif, absorbé, jusqu'au renversement de la marée qui, dans six heures, lui permettrait de reprendre sa route.

À plusieurs instants, cependant, il fut tiré de sa rêverie, il se leva, prêtant l'oreille, regardant autour de lui, croyant avoir entendu quelque rumeur, soit du côté de la terre, soit du côté de la mer ; puis, son erreur reconnue, il se rasseyait, ramenait la couverture sur ses genoux, et retombait à son immobilité méditative.

Peut-être était-il assoupi vers deux heures du matin, lorsqu'il se redressa au moment même où Karroly en fit autant. Une secousse de la chaloupe, qui évitait, venait de les réveiller.

« Le jusant... dit Karroly.

– Partons » répondit le Kaw-djer.

Et, tout d'abord, il alla vers le tillac.

L'Indien respirait si faiblement qu'il fallût lui écouter les lèvres pour s'assurer que la vie ne l'avait pas encore abandonné.

Le vent s'était levé à l'étale de la mer, – une légère brise de terre très favorable. Aux premières pointes de l'aube, la *Wel-Kiej* pourrait donc avoir atteint ce campement de Wallah, vers lequel elle se dirigeait en descendant le canal.

Navigation silencieuse à la surface de ces eaux tachetées de quelques réverbérations et presque endormies encore. La chaloupe conservait sa route à quelques centaines de pieds du rivage, dont les premiers reliefs s'ébauchaient vaguement à l'est sur les fonds un peu moins sombres du ciel. Deux ou trois feux jetèrent leur clarté indécise dans l'ombre, des campements que le Kaw-djer aurait visités sans doute, suivant son habitude, s'il eût fait jour, et s'il n'avait eu hâte d'arriver à destination. Çà et là, sous l'abri des tentes, reposaient des familles d'indiens, que ces foyers, entretenus toute la nuit, défendaient contre l'agression des fauves.

Les heures s'écoulèrent, et le vent, qui fraîchissait à l'approche de l'aube, imprimait une plus grande vitesse à l'embarcation, dont les voiles tremblotaient légèrement au long de leurs ralingues.

Enfin, une imperceptible lueur commença à teinter l'orient sur l'horizon de mer. Quelques vapeurs s'empourprèrent d'abord, puis se dissipèrent, en s'abaissant, comme si elles se fussent volatilisées devant la gueule d'un four. Le zénith, bientôt, parut se maculer de petites taches lumineuses, et, en arrière, la gamme des couleurs du rouge au blanc étendit ses nuances insaisissables. Le soleil parut, – brutalement pourrait-on dire, et, ainsi qu'il arrive à ces heures matinales, un frisson de rayons d'or courut à la surface palpitante de la mer.

Il était six heures : la *Wel-Kiej* avait atteint l'extrémité du canal, indiquée par un ensemble d'îlots épars, sur lesquels les pingouins battaient l'air de leurs moignons d'ailes. Aux trois quarts du périmètre méridional se développait l'océan infini, cerclé de lumière par les obliques rayons du soleil. Au nord seulement se dessinait une côte basse, à grèves très plates, qui présentaient une grande largeur. En arrière de ces grèves, reculées de deux à trois milles, se massaient des forêts de hêtres, d'un vert tendre, dont les rameaux déployaient horizontalement leur vaste parasol. La côte allait à perte de vue, en remontant un peu vers le nord-est, et, à quelque vingt lieues de là, se dessinait son extrême pointe, affilée comme une serpe, qui se recourbait sur l'océan Atlantique.

En cet endroit, au bord d'un ruisseau, dont le lit empli d'une eau limpide sinuait entre les winterias aromatiques et les épines-vinettes, se dressaient sans ordre des tentes assujetties au moyen de pieux. De nombreux couples de chiens gambadaient autour, et leurs vifs aboiements annoncèrent l'arrivée de la chaloupe. Dans les environs, à même la prairie, pâturaient quelques chevaux de petite taille et d'aspect chétif. De minces filets de fumée s'échappaient çà et là du cône des tentes et également du toit de feuillage de cinq ou six ajoupas, établis sur la lisière voisine, à droite, dont les premiers arbres trempaient leurs racines dans la mer.

Dès que la *Wel-Kiej* eut été signalée, elle fut reconnue, et au nombre d'une soixantaine, hommes, femmes, vêtus d'étoffe indigène, drapés de couvertures en poils de guanaque, sortirent des tentes et dévalèrent en toute hâte vers le rivage. Une foule d'enfants couraient autour d'eux, à demi-nus, ne paraissant pas souffrir du froid, en dépit d'une brise assez piquante.

Assurément, le Kaw-djer allait être le bien venu à ce campement de Wallah. Il n'en était pas à sa première visite chez les familles indiennes, non plus qu'aux tribus sédentaires ou er-

rantes, soit à l’intérieur de la contrée, soit sur les bords du canal.

Lorsque l’embarcation eut accosté au fond d’une étroite crique, à l’embouchure du rio, Karroly lança son grappin à terre, et un indigène se hâta de l’enfoncer dans le sable. Les voiles furent amenées, et le Kaw-djer prit pied aussitôt.

On s’empressa autour de lui, on lui serra les mains. L’accueil de ces Indiens témoignait d’une ardente cordialité, mêlée de reconnaissance. Ils devaient avoir reçu bien des services de la part du Kaw-djer. C’étaient eux qui avaient donné ce nom de bienfaiteur à cet étranger, venu sans doute des lointaines régions d’outre-mer.

Et alors, avec les uns et les autres, il s’entretint en leur langue. Il en suivit plusieurs à l’intérieur des tentes et des ajoupas, une femme le conduisit près de son enfant malade qu’il examina, auquel il fit prendre quelques gorgées d’une liqueur puisée à sa pharmacie de voyage. Il en fut de même chez plusieurs de ces familles, et toutes ces mères le remerciaient avec effusion, rassurées, consolées par sa présence. Bientôt, il ne sut plus à qui entendre. Chacun avait besoin de lui, réclamait ses soins. On voulait l’entraîner, on voulait qu’il fît la visite générale du campement, comme si elle eût été attendue depuis bien des mois déjà. Il semblait que ces Indiens, en cette contrée où ils étaient livrés à leurs seules ressources, voulussent faire provision de bons offices pour tout le temps que durerait sa prochaine absence.

Il ne paraissait pas que ce campement, qui réunissait une trentaine de familles, c’est-à-dire presque une tribu, fût sous l’autorité d’un chef. Du moins, aucune tente ne se distinguait par une apparence spéciale. En outre, pas un seul de ces indigènes ne s’était présenté au Kaw-djer avec cette qualité. Ces Indiens vivaient en commun, tout simplement.

Ce ne fut donc pas dans le but de rendre visite au personnage le plus important de cette tribu, puisqu'elle n'en reconnaissait pas, que le Kaw-djer se dirigea vers un des ajoupas, élevé près de la forêt.

Sur un geste qu'il fit, les Indiens le laissèrent s'y rendre sans l'accompagner. Il entra, et, quelques minutes après, il sortit. Deux femmes le suivaient, l'une âgée d'une cinquantaine d'années, paraissant plus vieille que son âge, la figure toute ridée, le corps fatigué, l'autre de taille moyenne, ayant au plus vingt ans, les traits agréables et réguliers, au cou un collier de graines, aux bras des bracelets de coquillages.

Cette dernière, se traînant plutôt qu'elle ne marchait, tenait un petit enfant par la main. Elle n'avait pas cette figure souriante, cette physionomie joyeuse des autres Indiennes du campement de Wallah. Accablée par le chagrin, elle s'abandonnait à une vive douleur, qui se trahissait par des cris et des larmes.

Le Kaw-djer revint vers la chaloupe. Karroly n'avait pas encore débarqué. Sur un mot qui lui fut adressé, il se pencha vers le tillac et en retira le corps de l'Indien.

Le blessé ne devait pas revenir à la vie. Deux heures auparavant, son dernier soupir s'était exhalé, malgré les soins dont il avait été l'objet. Sur son visage éteint, contracté par un dernier spasme, s'étendait la lividité de la mort.

Dès que le cadavre eut été déposé sur la grève, les deux femmes, l'une la mère, l'autre l'épouse du défunt, s'agenouillèrent, se jetèrent sur lui, éclatant en sanglots.

Autour d'elles s'étaient réunis les indigènes du campement. Ils connaissaient tous celui qui était parti depuis la veille avec son arc, ses flèches, son lasso pour chasser le guanaque à travers les plaines de l'ouest, celui que la *Wel-Kiej* venait de ramener mort à sa mère, à sa femme et à son enfant.

Alors le Kaw-djer dut faire le récit de ce qui s'était passé, et il se servit de la langue indigène qu'il parlait avec une extrême facilité. Il indiqua d'une manière très précise la partie du littoral où la rencontre avait eu lieu, dans quelles conditions son intervention s'était produite, comment le jaguar fut frappé d'une balle, mais trop tard, alors que ses griffes, déchirant la poitrine de l'Indien, lui faisaient une blessure mortelle.

Et, lorsque le fauve eut été débarqué, sur l'ordre que reçut Karroly, les compagnons du défunt l'entraînèrent avec des hurlements de fureur, l'accablèrent d'invectives, l'assaillirent de pierres, tandis que les deux femmes, à genoux, s'abîmaient dans leur douleur.

Le Kaw-djer laissa libre cours à ces sentiments de vengeance, bien que Karroly eût manifesté toute sa réprobation, en voyant quel dommage il en résulterait pour la fourrure du fauve.

Cependant, la jeune femme, restée près du corps de son mari, venait de se pencher sur lui. De la main, elle entrouvrit sa bouche, et il sembla qu'elle y recueillait un dernier souffle pour le répandre dans l'espace. C'était comme l'âme qu'elle délivrait de son enveloppe humaine et qu'elle regardait s'envoler vers le ciel.

Le Kaw-djer s'était reculé de quelques pas, en détournant la tête.

Puis, la veuve, imprimant à son bras une sorte de mouvement rythmique, fit entendre un chant plaintif, entrecoupé de sanglots, empreint d'une inexprimable douleur.

Ainsi donc, ces indigènes avaient en eux l'intuition d'une vie future, le sentiment de leur retour, après la vie, vers un monde supérieur. Mais la divinité qu'ils reconnaissaient, était-ce une de ces idoles païennes qu'adorent le plus généralement les peuplades sauvages ?... N'avaient-ils pas, au contraire, renoncé à leurs superstitions, à leurs pratiques d'autrefois pour se

convertir aux enseignements de la religion chrétienne, dont l'influence ne cesse de s'accroître, grâce aux efforts des missionnaires répandus dans les contrées les plus reculées de l'Atlantique ou du Pacifique ?...

En tout cas, s'ils avaient été arrachés aux idolâtries ataviques, si la foi s'était propagée jusqu'à eux, ce ne pouvait être au Kaw-djer qu'ils le devaient. Si c'était un bienfaiteur qui les visitait, ce n'était pas un apôtre. On n'a pas oublié la formule d'athéisme et d'anarchie que ses lèvres avaient proférée, lorsque, la veille, debout sur la crête de la falaise, ses regards parcouraient la région environnante.

Non ! ce ne serait pas ce Blanc d'origine européenne ou américaine, – on ne savait – qui viendrait verser une dernière prière sur le corps de l'Indien, et planter une croix sur sa tombe.

Aussi, à présent que sa visite au campement de Wallah était terminée, laissant aux indigènes le soin d'accomplir leur funèbre besogne, allait-il rembarquer dans sa chaloupe et reprendre la mer, lorsqu'il se produisit une certaine agitation sur la lisière de la forêt.

Une douzaine d'indiens venaient de remonter la rive gauche du creek, en voyant apparaître deux hommes qui s'étaient arrêtés un instant à la première ligne d'arbres.

Ces hommes étaient des Blancs qui appartenaient aux missions apostoliques : l'un, ayant dépassé la cinquantaine, tête grisonnante aux cheveux et à la barbe ; l'autre, plus jeune de quelques années. Tous deux portaient le chapeau à larges bords et la longue robe ecclésiastique.

Ces missionnaires, d'origine canadienne, faisaient partie d'un établissement catholique, établi sur cette terre aux confins du monde. C'est là qu'ils luttaient avec courage et succès contre l'influence des clergymen de diverses sectes protestantes, mé-

thodistes ou wesleyennes, si âpres en leurs campagnes de propagande.

De ces ardents prêcheurs, il en existe bon nombre dans les missions des îles voisines qui sont propriété de la Grande-Bretagne. Ces établissements possèdent quelques petits navires à vapeur avec lesquels ils font, pourrait-on dire, le cabotage religieux et commercial. Ils exportent des céréales, du bétail et aussi des cargaisons de bibles, non seulement en anglais, mais en langue indigène. Et même, ils ont soin d'accommoder les textes du livre sacré avec les circonstances, avec les particularités d'un climat rigoureux durant la saison hivernale, menaçant les pécheurs d'un enfer spécial, dans lequel, au lieu d'être brûlés dans un feu éternel, les damnés sont condamnés au supplice d'un froid dont le thermomètre Fahrenheit serait impuissant à chiffrer l'abaissement, au-dessous du zéro des glaces.

À cet instant, le Kaw-djer allait mettre pied à bord de la chaloupe, tandis que Karroly rapportait le corps du jaguar assez maltraité, il se retourna et ses yeux se portèrent vers la lisière du bois et il se préparait sans doute à pousser au large, lorsqu'il s'arrêta après quelque hésitation et resta sur la plage.

Dès que les missionnaires eurent été aperçus des indigènes, ceux-ci s'empressèrent à leur rencontre et les accueillirent comme ils avaient accueilli le Kaw-djer, avec autant de reconnaissance et de cordialité.

Ce n'était pas la première fois que les pères Athanase et Séverin visitaient le campement de Wallah, ni les autres peuplades éparses à la surface de ces territoires. Leurs tournées évangéliques les conduisaient chaque année de tribu en tribu soit à l'intérieur du pays, soit le long du canal et dans les îles voisines. Par leur origine canadienne, ces Pères avaient du sang français mêlé au sang de la race saxonne, et ils disputaient vaillamment aux clergymen la conquête de ces régions.

À plusieurs reprises, les deux missionnaires avaient eu l'occasion de se rencontrer avec le Kaw-djer. S'ils faisaient pour l'âme ce que celui-ci faisait pour le corps, si eux et lui remplissaient leurs fonctions avec le même zèle, avec la même charité, c'était en vain qu'ils avaient essayé de percer l'incognito dont s'entourait ce mystérieux personnage.

Celui-ci, d'ailleurs, lorsqu'ils s'approchèrent, ne manifesta point l'intention d'entrer en rapport avec eux. Étant donné ses opinions de libre-penseur, le dédain qu'il professait à l'égard de toutes pratiques religieuses, il ne pouvait accueillir favorablement l'intervention de ces missionnaires.

Cependant, les Pères avaient rejoint les deux femmes, encore agenouillées près du cadavre. Le plus âgé se pencha sur ce cadavre. En quelques mots, il fut mis au courant de ce qu'avait raconté le Kaw-djer, et aussi de la tâche qu'il s'était imposée en ramenant le corps de l'Indien à sa mère, à sa femme et à son enfant. Il lui appartenait, pensait-il, de l'en remercier.

Le père Athanase se releva alors, se dirigea vers la chaloupe, s'arrêta devant le Kaw-djer, et, s'adressant à lui en cette langue anglaise qu'ils parlaient couramment tous les deux :

« Vous avez fait tout ce que vous pouviez pour ce malheureux, dit-il. Nous savons combien vous êtes charitable... de quel dévouement vous êtes capable envers ces pauvres indigènes... »

Le Kaw-djer fit comprendre d'un geste que sa conduite ne méritait pas tant d'éloges.

« Je n'ai fait que mon devoir, se borna-t-il à dire.

– Si vous avez fait votre devoir, monsieur, répondit le Père, vous comprendrez que nous voulions faire aussi le nôtre ! »

Et, revenant près du cadavre, il s'agenouilla, il pria pour le repos de l'âme du mort avant que l'on donnât la sépulture du chrétien à cet Indien converti à la religion chrétienne.

Alors le cadavre fut soulevé de terre et porté à bras. La mère, l'épouse, les autres femmes de la tribu le suivirent. Les deux missionnaires prirent la tête du funèbre cortège, leur crucifix à la main, et, en récitant les dernières prières, ils se dirigèrent vers la forêt, où la tombe serait creusée sous l'abri des arbres.

Le Kaw-djer et Karroly s'étaient embarqués, et la *Wel-Kiej,* ses voiles hautes, servie par une petite brise de nord-ouest, faisait route vers la pleine mer.

III

En Magellanie

C'est sur la côte méridionale de la Terre de Feu que se sont passés les événements dont le récit vient d'être donné.

Les géographes modernes comprennent sous le nom de Magellanie le domaine d'îles et d'îlots groupés entre l'Atlantique et le Pacifique à la pointe sud du continent américain. Les extrêmes terres de ce continent, c'est-à-dire celles de la Patagonie, prolongées par les deux vastes presqu'îles de la Terre du Roi-Guillaume et de Brunswick, se terminent par un des caps de cette dernière, le cap Froward. Tout ce qui n'est pas directement rattaché au territoire patagonien, tout ce qui en est séparé par le détroit de Magellan, constitue ce domaine, auquel a été justement réservé le nom de l'illustre navigateur portugais du XVIe siècle.

La Magellanie est spécialement formée par l'ensemble de la Terre de Feu, de la Terre de Désolation, des îles Clarence, Hoste, Navarin, de l'archipel du cap Horn, soit les îles Grévy, Wollaston, Freycinet, Hermitte, Herschell, Déceit, et ces nombreux îlots et récifs, agglomérés aux confins du monde habité.

Ce domaine s'étend sur une aire de cinquante mille kilomètres superficiels, dont vingt mille environ sont comptée à la Fuégie ou Terre de Feu.

Il est indispensable, si l'on veut suivre avec quelque fruit les péripéties de cette histoire, de savoir dans quelles conditions la Magellanie fut découverte, de connaître sa constitution géographique, d'apprendre enfin quels liens la rattachent aux républiques du Chili et de l'Argentine.

C'est à près de cent ans de distance, on ne l'ignore pas, que furent relevés le détroit de Magellan en 1520 et le cap Horn ou Hoorn en 1610. Le navigateur portugais avait donc contourné l'extrême pointe du continent américain, avant que Guillaume Schouten, le marin hollandais, eût doublé ce cap fameux, auquel il a imposé le nom de sa ville natale.

Il résulte de ce fait qu'à l'époque où Magellan traversa de l'est à l'ouest le détroit entre l'Amérique et la Magellanie, on pouvait croire qu'un nouveau continent américain, non moins étendu que le premier, se développait encore jusqu'aux dernières hauteurs du pôle antarctique.

En réalité, cela se réduisait simplement à la Terre de Feu et aux grandes et petites îles qui en dépendent, dont la dernière se termine par le cap Horn.

Or, la conséquence de cette disposition géographique, c'est que jusqu'à l'année 1881, où débute le présent récit, nul État ne semblait avoir droit de réclamer cette partie du Nouveau Monde, ainsi que l'a justement dit l'un des compagnons de Dumont d'Urville dans le voyage de l'*Astrolabe* et de la *Zélée* au détroit de Magellan. Non, pas un seul, même des États voisins, ni le Chili ni la République argentine qui se disputaient les territoires de la Patagonie. La Magellanie n'était à personne, et des colonies pouvaient s'y fonder en conservant leur entière indépendance. L'Angleterre elle-même, bien que, à [...] lieues dans l'est, elle eût, depuis 1771, mis sa main rapace sur les Falkland ou Malouines, n'avait jamais fait acte de possession sur une des îles quelconque de l'archipel magellanique.

Voilà la situation qu'il importait de préciser, avant de continuer la narration des événements auxquels se trouve intimement mêlé le héros de cette histoire.

Le détroit de Magellan s'ouvre sur l'océan Atlantique entre le cap des Vierges et le cap Espiritu-Santo, puis s'élargit de manière à former deux vastes baies, la baie Possession au nord, la

baie Lomas au sud, et se rétrécit pour former l'étranglement d'un premier goulet.

Ce fut cette mer intérieure que le 21 octobre 1520 traversa l'escadre de Magellan. Le navigateur portugais en détacha trois navires qu'il envoya en avant à la découverte. Le premier, après avoir été irrésistiblement repoussé par les courants, son équipage en rébellion, dut reprendre le chemin de l'Europe. Le second, très gêné par les basses eaux dans un canal plus au sud-est, et risquant de s'échouer sur les écueils, abandonna les recherches.

C'était au troisième, commandé par Magellan en personne, que la fortune réservait de franchir le détroit. Pendant vingt-deux jours de navigation à la surface de ce canal d'une grande profondeur, il fit route entre les rivages de la Patagonie et de la Terre de Feu. C'est de ce nom que fut baptisée cette extrême partie du continent américain, parce que ses habitants, appelés Patagons, c'est-à-dire « hommes aux grands pieds », avaient de longues chaussures fabriquées en peau de guanaque. Quant à la Terre de Feu, elle reçut cette dénomination, et les indigènes celle de Fuégiens, parce que de nombreux foyers brillaient à sa surface. Des deux côtés du détroit, on apercevait des prairies verdoyantes, des forêts épaisses, tout un réseau de rios d'eau douce, et à mesure que les navires gagnaient vers l'ouest, de hautes montagnes couvertes de neige.

Enfin, non sans grands obstacles, courageusement surmontés, après lutte contre un vent presque toujours contraire, Magellan débouqua sur un océan inconnu et si calme qu'il mérita alors le nom de mer Pacifique.

Le passage était donc effectué. Il n'y avait plus qu'à suivre les traces de l'illustre marin – navigation périlleuse en somme, et particulièrement difficile pour des navires à voiles, surtout quand ils essaient de marcher de l'est à l'ouest contre les vents régnants du détroit.

En effet, trois ans plus tard, le successeur de Magellan, bien qu'il fût entré par l'ouest, le capitaine Ladrilleros, sous les ordres de Gargie de Mendoce, gouverneur du Chili, dut rebrousser chemin devant les gros temps qu'il rencontra dans le détroit.

En 1525, le vice-amiral Sébastien Cano, ne parvint à rallier la mer Pacifique qu'après trois mois de pénible navigation.

En 1540, des trois bâtiments de l'escadre d'Alfonse de Camargo, un seul, au prix de grands efforts, put franchir le détroit.

La même année, Francis Drake, envoyé par la reine Élisabeth d'Angleterre, dans le but de détruire les possessions espagnoles, pénétra le 20 août dans le détroit, et, dans une heureuse traversée, en sortit le 6 décembre.

Entre-temps, le Péruvien Pedro Sarmiento, expédié du port de Callao au Pérou, avec deux navires, chargé de combattre l'escadre anglaise, donna dans le détroit par l'ouest, et c'est grâce à ce voyage, dont le récit est pourtant rempli d'exagérations, que furent recueillis les plus complets documents relatifs à cette région. Sarmiento entra par le canal S. Isidore, prit possession du pays au nom du roi d'Espagne, atteignit le deuxième goulet, guerroya contre les indigènes dont il fit à tort des géants, revint en Europe, reçut le commandement d'une flotte de vingt-trois bâtiments avec mission de fonder une colonie sur un point du détroit. Mais des quatre mille hommes mis sous ses ordres, après la perte de plusieurs de ses vaisseaux, il fut bientôt réduit à quatre cents, n'ayant que pour huit mois de provisions.

Après avoir construit un fort à l'entrée du détroit, il poussa jusqu'en son milieu à l'endroit où allait s'élever Philippeville, qui, depuis, reçut le nom trop significatif de Port Famine. À son retour, Sarmiento fut pris par les Anglais et conduit en Angleterre. Il avait laissé la colonie naissante dans des conditions déplorables, ne comptant plus que vingt-trois hommes et deux femmes. Ces malheureux, mourant de faim, essayèrent de rega-

gner le Rio de la Plata à travers le territoire patagonien, et on ne devait plus en avoir aucune nouvelle.

Un seul survécut, le colon Hernando, qui fut recueilli par Thomas Candish en 1587, lorsque cet Anglais passa en vue de Philippeville, pour aller doubler le cap Froward et déboucher sur le Pacifique, traversée de cinquante-deux jours pendant laquelle il avait dû repousser l'attaque des anthropophages.

Quatre ans plus tard, Thomas Candish retournait à Port Famine, et, cette fois, après deux infructueuses tentatives pour débouquer dans la mer du Sud, repoussé par le vent et les courants, il dut renoncer à franchir le détroit et revenir en Europe.

Non moins éprouvée fut l'expédition de Jean Childley en 1590. Après une relâche à Port Famine, elle fit inutilement une dizaine d'essais pour doubler le cap Froward. Les vents obligèrent ses navires à reprendre le chemin de l'Europe, et l'un d'eux vint s'échouer sur la côte normande.

Plus favorisé, Richard Hawkins, en 1593, après avoir découvert les îles Falkland, s'aventura vers l'ouest, pénétra dans le détroit le 10 janvier 1594, arriva en vue du cap Froward sur lequel il ne put débarquer, et atteignit la mer Pacifique.

Maintenant, au tour des Hollandais, qui, depuis la reconnaissance du cap Horn, n'avaient plus reparu sur ces parages.

Dans le but de saccager les possessions espagnoles, Simon de Cordes, ayant cinq vaisseaux sous ses ordres, quitta Rotterdam le 27 juin 1598, parvint à l'entrée du détroit le 6 avril de l'année suivante, et resta en relâche dans la baie qui porte son nom jusqu'au 23 août. Les privations qui coûtèrent la vie à une centaine d'hommes, la lutte avec les sauvages, désolèrent son séjour sur cette côte. Enfin, après être sorti par l'est du détroit le 3 septembre, après avoir risqué de se perdre sur les archipels qui l'avoisinent, il dut y rentrer, et le quitter pour l'Europe, où il se retrouva en janvier 1600.

Puis, ce fut Olivier de Noort, lequel, à la suite de cinq périlleuses tentatives, vint mouiller au cap Foreland et à Port Famine dont les ruines ne se voyaient plus, et qui, après une relâche à la baie Maurice, eut la bonne fortune de franchir le détroit.

Puis ce fut Georges Spilberg auquel est due la plus heureuse de toutes ces expéditions. Mettant à la voile le 16 mai 1614 avec six navires, le 25 mai il donnait dans le détroit, gagnait Port Famine, prenait un mouillage à la baie de Cordes, et le 26 mai naviguait sur les eaux du Pacifique.

À deux ans de là, Le Maire et Schouten découvraient une autre route par le sud, passaient entre la Terre de Feu et l'île des États, à l'extrémité de la Magellanie, et ce passage prit le nom de détroit de Le Maire.

Envoyé par le roi d'Espagne avec mission de reconnaître le susdit détroit, Garcia de Nodalès, l'ayant soigneusement exploré en 1618, découvrit les îles qui forment aujourd'hui l'archipel du cap Horn, remonta vers l'ouest jusqu'à l'océan Pacifique, prit la direction du détroit de Magellan, y pénétra sans peine, et revint à Séville le 9 juillet 1619, achevant ainsi une merveilleuse campagne qui ne lui avait pas coûté un homme.

En 1669, l'île Élisabeth, la baie de Fresch-Water, Port Famine reçurent la visite de Jean Narborough qui poussa jusqu'au canal Saint-Jérôme, sortit du détroit, remonta jusqu'à Valdivia, puis y rentra pour revenir en Europe, après deux ans d'une navigation qui permit d'établir la carte de ces parages.

Il est certain que le pillage des colonies espagnoles de l'Amérique du Sud était très à la mode à cette époque. Aussi ne s'étonnera-t-on pas que les Français ne voulussent pas s'attarder vis-à-vis des autres nations européennes. Le capitaine de Gennes partit donc de La Rochelle avec six bâtiments, le 3 juin 1695, doubla le cap des Vierges à la date du 11 février, relâcha à la baie Boucault, à l'île Saint-Georges, mouilla à Port Fa-

mine, puis à la baie Saint-Nicolas qui fut dénommée baie Française, essaya vainement de gagner au-delà, et rentra en Europe en avril 1697.

Beauchesne-Gouin se lança sur les traces de son compatriote en 1698, ne doubla le cap des Vierges, six mois après, qu'avec un seul de ses quatre vaisseaux, vint séjourner à Port Galant, et, malgré les contrariétés persistantes des vents et des courants, dut à sa ténacité de rallier les mers du Pacifique.

Soixante ans plus tard, le 21 juin 1764, le commodore Byron conduisit le *Dolphin* et le *Tamar* au cap des Vierges, prit contact amical avec les Patagons, mouilla à Port Famine, revint vers l'est visiter les Falkland, reparut dans le détroit le 18 février, le 21 à Port Famine, et rallia l'Atlantique le 9 avril 1765.

À la même époque, le capitaine français Bougainville, montant l'*Aigle,* atteignait le cap des Vierges le 16 février 1765, contournait ce cap, relâchait le 21 dans une petite baie à laquelle fut donné son nom, et, ayant pris un chargement de bois de construction, revint en mars dans sa colonie des Malouines.

L'année suivante, les capitaines Duclos-Guyot et La Giraudais, avec l'*Aigle* et l'*Étoile*, se trouvent à Port Famine, où ils ont à repousser l'attaque des indigènes de cette partie de l'île Brunswick, tandis qu'ils avaient pu contracter un traité d'alliance avec les Patagons du cap Gregory.

Cependant, Bougainville, après la cession de sa colonie aux Espagnols, suivant ses instructions reçues en 1767, voulut rallier les mers du Sud en franchissant le détroit de Magellan. Il y entra le 5 décembre de cette année, stationna au cap Possession, n'eut qu'à se louer de ses rapports avec les Patagons, atteignit le 16 Port Famine et le 18 la baie Bougainville, resta vingt-six jours à Port Galant, et, servi par une brise favorable, sortit du détroit le 26 janvier 1766.

Enfin, Samuel Wallis, capitaine anglais, parti de Plymouth le 22 juin 1766 avec trois bâtiments, un vaisseau, une flûte et un sloop, pénétra dans le détroit le 16 novembre, fit commerce avec les Patagons, vint s'approvisionner d'eau et de bois à Port Famine, et, au prix d'extrêmes périls audacieusement bravés, déboucha sur le Pacifique dans la nuit du 10 au 11 avril.

Le fameux détroit fut alors délaissé jusqu'en 1826, époque à laquelle le capitaine Wallis reçut du gouvernement de la Grande-Bretagne la mission d'établir l'hydrographie de ces parages magellaniques, opération très réussie qui fut achevée par le capitaine Fitz-Roy en 1834.

À cette étude, succéda une nouvelle exploration scientifique, très exacte, faite dans la partie orientale du détroit, entre le cap des Vierges et Port Galant. Ce fut le capitaine Dumont d'Urville qui la conduisit à bon terme avec les corvettes l'*Astrolabe* et la *Zélée,* au cours des années 1837, 1838, 1839 et 1840.

On ne lira pas sans intérêt les quelques détails qui vont être donnés relativement à cette mémorable campagne, si honorable pour la France.

Les instructions du ministre de la Marine, à la date du 26 août 1837, portaient qu'une expédition nouvelle serait entreprise, ayant pour objet de compléter la masse des renseignements déjà recueillis et par le capitaine Dumont d'Urville et par d'autres navigateurs sur ces parages encore imparfaitement décrits des mers du Sud, et, cependant très intéressants à connaître d'une façon plus exacte sous le rapport de l'hydrographie, du commerce et des sciences.

L'*Astrolabe* et la *Zélée,* le 7 septembre 1837, partirent de Toulon pour Ténériffe, séjournèrent à cette île depuis le 30 septembre jusqu'au 12 octobre, traversèrent l'Atlantique pour se rendre à Rio-de-Janeiro, remirent à la voile le 14 novembre, relevèrent le cap des Vierges au matin du 12 décembre, et, le

même jour, après être passées près de la pointe de Dungeness, par une fraîche brise du nord, atteignirent l'entrée du premier goulet.

De là les corvettes pénétrèrent dans la baie de Saint-Philippe, où elles faillirent se perdre à la montée du flot. La nuit, des feux leur signalèrent la présence des Patagons sur les terres du nord, et des Pêcherais sur les terres du sud. Pendant les quinze jours suivants, elles reconnurent le cap Negro, l'île Élisabeth, l'île Santa Magdalena, les caps Mammouth, Valentyn, Isidore et elles relâchèrent à Port Famine.

La relâche de Dumont d'Urville en cet endroit, dura du 16 décembre au 28. L'emplacement de la colonie de Sarmiento fut étudié avec grand soin. On constata qu'il s'y trouvait une aiguade excellente, et que la rivière Sedger fournissait une eau salutaire. D'utiles excursions furent poussées aux alentours, dans les forêts où les botanistes de l'expédition trouvèrent le hêtre antarctique, l'écorce de Winter, et cette épine-vinette appelée berbéris. Partout une végétation magnifique indiquait que le choix du navigateur péruvien avait été des plus heureux, bien que de sa création il ne resta plus que le nom de si funeste augure. L'hydrographie ne fut point oubliée. Les officiers amassèrent nombre d'observations d'angles horaires, de météorologie, de physique, de marées. La chasse donna beaucoup en bécassines, grives, oies, canards et autres bêtes aquatiques – la pêche en gobies, mulets, éperlans, lamproies, moules extrêmement abondantes, patelles, murex, licornes, fissurelles. On y vit même le post-office, un baril suspendu aux branches d'un arbre, et qui contenait des notes relatives aux précédents voyages. Et Dumont d'Urville éleva un poteau au sommet de la presqu'île Santa-Anna, portant une boîte aux lettres avec doublure intérieure de zinc, et dont la solidité était assurée pour longtemps.

Le vif désir du commandant et de ses officiers aurait été d'entrer en communication avec les indigènes de la Patagonie, encore légendaires à cette époque. Mais, bien que, dans ce but,

des excursions se firent au sud de Port Famine, et quoique l'on rencontrât fréquemment des ruines d'ajoupas, des carcasses de chevaux et autres débris, il fut impossible de prendre contact avec ces prétendus géants de l'espèce humaine.

L'*Astrolabe* et la *Zélée* remirent à la voile dès l'aube du 28 décembre, après que le commandant eut déposé son rapport au post-office établi par ses soins. Les corvettes défilèrent successivement devant les baies Eagle, Geese Indian, Dubouchage, Bournand, Bougainville, la baie Nicolas, admirant ces côtes boisées, étagées en amphithéâtre, qui se raccordent avec les cimes blanches des monts Tarn, Nodales et la chaîne du cap Froward. Au sud, le littoral fuégien paraissait plus tourmenté, des roches étranges, un système orographique où apparaissaient des pyramides, des dômes, des dentelures profondes qui dominaient de sombres ravins. Mais la végétation était maigre et tendait à s'amoindrir également depuis que les navires avaient doublé le cap Froward.

Le 29, le capitaine d'Urville se trouva devant la baie Fortescue qui forme un excellent mouillage à l'entrée de Port Galant. À cette époque, la température était singulièrement élevée pour ces parages déjà hauts en latitude, et le thermomètre ne marquait pas moins de quatorze degrés à l'ombre.

Ce Port Galant devait être le point extrême touché pendant cette reconnaissance du détroit de Magellan, soit à peu près à mi-route. Le plan en fut déterminé avec précision. L'endroit était très pittoresque, un bassin qui a pour cadre de belles montagnes aux cimes neigeuses.

Ce fut parce qu'il trouvait la saison trop avancée, et qu'il désirait rencontrer des Patagons, que le commandant abandonna son projet de rallier la mer Pacifique par l'ouest. Le 31 décembre, les corvettes quittèrent Port Galant et se dirigèrent vers la côte opposée. Le cap Froward doublé, on fit de l'eau à la rivière de Gennes ; puis de nouvelles et fructueuses excursions, avec herborisations et chasses, entraînèrent les officiers aux

alentours de cette baie Saint-Nicolas à laquelle Bougainville avait donné le nom de baie des Français.

Le 2 janvier 1838, l'*Astrolabe* et la *Zélée* levèrent l'ancre et naviguèrent vers l'île Nassau, puis vers le cap Isidore. Lorsque Dumont d'Urville fut arrivé devant Port Famine, près de la pointe Anna, il envoya son canot déposer un second rapport dans la boîte du post-office, resta en panne toute la nuit, et, dès le matin du 3 janvier, par mer calme et jolie brise de sud, vint longer la Terre de Feu, basse et semée de grosses roches. Mais si l'on n'avait pas aperçu un seul Patagon sur la presqu'île de Brunswick, on ne vit pas un seul Pêcherai sur la terre fuégienne, seulement quelques guanaques et des cormorans par milliers.

Après avoir vérifié la position en longitude de Port Famine, portée sur les cartes de King, le commandant Dumont d'Urville, côtoyant la grande terre, aperçut un campement de Patagons, dominé par le pavillon américain, et dont les tentes occupaient le rivage. C'était l'occasion si attendue d'entrer en communication avec eux. Aussi, les corvettes, non sans avoir quelque peu raclé le fond de leur quille, vinrent-elles jeter l'ancre dans le havre Peckett.

Autorisation fut donnée à tous les officiers de descendre à terre, où les Patagons les reçurent avec grandes démonstrations d'amitié. Le canot ramena à bord de l'*Astrolabe* trois de ces indigènes, dont la taille moyenne était comprise entre un mètre soixante-douze et un mètre soixante-seize. Ils étaient bien proportionnés, le teint olivâtre, les cheveux noirs et longs, le front bas et fuyant, les yeux étroits, les pommettes saillantes, sans barbe ni poils, d'attitude indolente, convenablement drapés du manteau national en peau de guanaque. Parmi ces Patagons se trouvaient un Suisse et un Anglais, qui, las de cette existence, obtinrent la permission d'embarquer à bord des corvettes.

Après avoir fait connaissance avec les Patagons, les officiers, à quelques jours de là, purent observer des Pêcherais, qui

sont évidemment de même race, mais plus chétifs, plus misérables, et dont l'enfance se passe généralement en servitude.

La campagne était alors terminée, et, le 8 janvier, après vingt-sept jours consacrés à la visite du détroit de Magellan, l'*Astrolabe* et la *Zélée* se retrouvèrent sur les eaux de l'Atlantique, prêtes à continuer cet aventureux voyage vers la mystérieuse région des parages circumpolaires.

Tel fut le début du voyage au pôle Sud sur l'*Astrolabe* et la *Zélée,* sous le commandement du capitaine de vaisseau Dumont d'Urville. L'étendue de ce détroit, entre la Patagonie et la Terre de Feu, les îles Dawson, îles Clarence et Désolation, est de cinq cent soixante kilomètres, et il économise une navigation de [...] milles. Les navigateurs français venaient de parcourir les deux tiers de son étendue, ayant dressé une dizaine de plans de baies ou de ports, ainsi que le dit le récit du voyage, après avoir recueilli une foule de documents et de matériaux en tout genre d'un grand intérêt pour la science. D'une façon générale, ils furent favorisés par les conditions climatériques, sauf à l'époque où de furieux coups de vent les accueillirent au havre Peckett. Il ne faut pas oublier que les deux corvettes n'étaient que des navires à voiles, et que si le détroit, en raison des vents d'ouest qui y dominent, est aisément praticable en le traversant de l'ouest à l'est, la navigation y est très difficile pour les bâtiments qui veulent passer de l'Atlantique au Pacifique.

De notre temps, il est vrai, les steamers, avec leurs puissantes machines, ont plus facilement raison de ces difficultés, et le passage s'opère dans des conditions infiniment moins désavantageuses. Et puis, le détroit offre un port de relâche heureusement situé, et auquel est réservé un bel avenir maritime et commercial. Ce n'est point l'ancien port de Sarmiento, bien qu'il possède d'excellents mouillages, et dont on chercherait vainement les ruines. C'est, un peu plus au nord, sur le même littoral de la presqu'île de Brunswick, Punta Arenas, colonie qui prend chaque année une extension nouvelle.

Il convenait pour appuyer cette histoire sur une base solide de faire connaître les dispositions géographiques du détroit de Magellan. Toute sa partie méridionale appartient à la Magellanie, et un archipel d'îlots et d'îles complète le continent américain entre deux océans. L'attention du monde scientifique et commercial allait être précisément attirée par les événements qui font le sujet de ce récit. Quant au cap Horn, ce frère du cap de Bonne Espérance, à la pointe de l'Afrique, c'est lui qui eût plutôt mérité le nom de cap des Tempêtes.

IV

Mystérieuse existence

La Terre de Feu est la partie la plus considérable du domaine magellanique. Au nord et à l'ouest, elle a pour limite un littoral, très déchiqueté, avec la saillie des caps Orange, Catherine, Nombre, San Diego, avec les baies Saint-Sébastien, Aguirre, depuis le promontoire d'Espiritu-Santo jusqu'au Magdanela Sound. Après avoir projeté vers l'ouest cette presqu'île toute effilochée que domine le mont Sarmiento, elle se prolonge au sud-est par la pointe de San Diego – sorte de sphinx accroupi, dont la queue trempe dans les eaux du détroit de Le Maire.

C'est le long de sa côte méridionale que se développe le canal du Beagle, bordé sur sa rive opposée par les îles Gordon, Hoste, Navarin et Picton. Plus au sud, s'éparpille le capricieux archipel du cap Horn.

Le canal que venait de descendre vers l'est la chaloupe qui ramenait au campement de Wallah le corps de l'Indien était précisément ce canal du Beagle. Après avoir pris congé des familles fuégiennes établies sur cette partie du littoral, le Kaw-djer et son compagnon se dirigèrent vers l'une des îles situées à l'entrée du détroit. Là, résidait sans doute ce mystérieux personnage, en quelque retraite solitaire, presque en dehors du monde habité.

Dans tous les cas, semblait-il, le Kaw-djer ne devait avoir de rapport qu'avec ces indigènes de la Terre de Feu, ces Pêcherais, ainsi nommés parce qu'ils font de la pêche leur principal métier. En effet, jamais on ne le voyait s'aventurer sur cette portion du continent américain que couvrent les territoires de la

Patagonie, ni plus au nord dans les possessions de la République argentine, ni plus à l'ouest dans les provinces de la République chilienne. Peut-être même, la *Wel-Kiej* ne naviguait-elle pas entre les rives du détroit de Magellan et n'avait-elle jamais relâché en un point quelconque de la presqu'île de Brunswick.

À cette époque, d'ailleurs, si l'Argentine, d'un côté, le Chili de l'autre, émettaient des prétentions sur la Patagonie, et si le départ entre les deux Républiques n'était pas encore établi, ces prétentions restaient à la limite du détroit, et toute la Magellanie pouvait être considérée comme un domaine indépendant, où vivaient, errantes ou sédentaires, les diverses tribus des Indiens Yacanas. C'était une terre libre entre toutes, qu'aucune puissance n'avait encore accaparée, pas même l'Angleterre, sa voisine des îles Falkland, territoire en grande partie désert, et dont les indigènes n'auraient pas même pu revendiquer la propriété.

Était-ce donc la raison déterminante dont s'était inspiré cet étranger pour s'expatrier en cette contrée lointaine ? Quel motif – et combien grave, c'est probable, – l'avait obligé à quitter son pays d'origine, volontairement ou involontairement ? Dans tous les cas, pas un seul de ces êtres à peine civilisés auxquels sa société semblait maintenant réduite, ces Fuégiens dont il partageait l'existence, n'eût songé à le lui demander. D'ailleurs, il est probable que la demande fût restée sans réponse.

Cinq ou six ans auparavant, celui que les Indiens devaient plus tard appeler le Kaw-djer, fut pour la première fois rencontré sur le littoral de la Terre de Feu. Comment s'y était-il transporté ?... Sans doute à bord de l'un de ces bâtiments anglais qui font le cabotage entre les Falkland et les îles de la Magellanie. Des unes aux autres fonctionnent des services maritimes fréquents, sinon réguliers, voiliers ou steamers, qui commercent avec les étrangers sur divers points de ce vaste archipel. Au surplus, ce commerce n'est pas limité au domaine magellanique. Il s'étend au-delà sur l'océan Pacifique, à toutes les grandes îles Hanovre, Wellington, Chiloé, à l'archipel des Chonos, voisins de

la République chilienne, où se sont fondées des colonies anglaises, françaises, allemandes. Et, en outre, avec les Fuégiens, il se fait un important trafic d'échange contre les pelleteries de guanaques, de vigognes, de nandous, de loups marins. Enfin, la pêche de la baleine, qu'elle s'effectue soit sur les parages magellaniques, soit sur les latitudes de la mer polaire, attire un certain nombre de navires, habitués aux détours de ce labyrinthe maritime.

Assurément, l'arrivée de cet étranger pouvait s'expliquer de la sorte, mais, on le répète, elle ne devait pas remonter à plus de cinq ou six ans, époque à laquelle il avait commencé sa vie errante à travers les tribus yacanas et autres d'origine fuégienne.

Quant à l'autre question, quel était cet homme ?... De quelle nationalité relevait-il ?... Se rattachait-il par sa naissance à l'Ancien ou au Nouveau Monde ?... Ce point d'interrogation se dressait toujours devant sa personne.

On ignorait tout de lui, non seulement sa situation, son origine, mais jusqu'à son nom. D'ailleurs, sur ces territoires libres, sur lesquels ne s'exerçait aucune autorité, cette Magellanie indépendante, qui eût pu le questionner à ce sujet ? Il n'était pas là dans un de ces États de l'Amérique ou de l'Europe, où la police s'inquiète du passé des gens, et où il est impossible de demeurer longtemps inconnu... Ici, ni dans la grande île fuégienne, ni dans les archipels voisins, ne se rencontrait le représentant d'une puissance quelconque, et le pouvoir administratif du gouverneur de Punta Arenas ne s'étendait pas encore au-delà du détroit de Magellan. Donc, en ce qui concernait cet étranger, personne n'eût pu l'obliger à établir son identité. Et ils sont rares, en attendant qu'ils aient totalement disparu, les pays dans lesquels on puisse vivre en dehors de toutes coutumes, de toutes lois, dans la plus complète indépendance, sans être gêné par aucun lien social.

Pendant les deux premières années depuis son arrivée à la Terre de Feu, le Kaw-djer ne chercha point à se fixer sur un

point plutôt que sur un autre. C'était seulement avec les indigènes qu'il se mettait en relations constantes, et jamais même il ne s'approchait des factoreries exploitées çà et là par des colons, de quelque nationalité qu'ils fussent. Il allait de tribu en tribu, de campement en campement, partout bien accueilli parce qu'on le savait serviable et bon. Il vivait de la vie de ces indigènes, des produits de sa chasse et de sa pêche, tantôt parmi les familles du littoral, tantôt chez les peuplades de l'intérieur, partageant leur ajoupa, leur wigwam, ou leur tente. Vigoureux, d'une santé de fer, doué d'une extraordinaire endurance, il aurait pu accomplir de grandes choses, étant de la race des Livingstone, des Stanley, des Nansen, s'il eût été pris de la passion des découvertes. Mais alors, il lui eût fallu un autre théâtre que ce domaine magellanique, dont la reconnaissance n'était plus à faire depuis les travaux de Fitz-Roy et de King.

Que le Kaw-djer fût un homme instruit, aucun doute à cet égard, et principalement dans les sciences expérimentales. Il avait dû faire des études très complètes en médecine, et, chez lui, le docteur se doublait d'un naturaliste très entendu à la classification comme à la vertu des plantes. Il parlait aussi plusieurs langues, et s'il avait eu des rapports avec les commerçants anglais, français, allemands, norvégiens, espagnols, pas un qui n'aurait pu le prendre pour un compatriote. Du reste, après quelques demandes qui, dans les premiers temps, lui furent posées relativement à sa nationalité, et qu'il éluda, il ne fut plus question de percer son incognito.

Il convient d'ajouter que cet énigmatique personnage n'avait pas tardé à apprendre le yaghon. Il parlait couramment cet idiome qui est le plus employé dans la Magellanie, et dont les missionnaires se sont servi pour traduire quelques passages de la Bible. D'ailleurs, il n'entrait jamais en relation avec les navires qui relâchaient sur quelque point du détroit de Magellan, du canal du Beagle, ou des autres sounds de l'archipel du cap Horn, que pour renouveler ses munitions et ses substances pharmaceutiques. Ces achats, il les payait tantôt en échanges,

tantôt en monnaie espagnole ou anglaise dont il ne semblait pas être dépourvu. Très adroit, en outre, la chasse et la pêche eussent suffi à ses besoins, réduits au strict nécessaire.

Cependant, si c'était le dégoût de l'humanité, une irrésistible misanthropie qui l'avait poussé à fuir ses semblables pour se réfugier en cette contrée perdue, pourquoi cette bonté, cette générosité, ce dévouement qu'il témoignait aux indigènes de la Magellanie ? Tout ce que l'on pouvait déduire de sa physionomie grave et triste, c'est que l'existence lui avait réservé bien des déceptions, peut-être des rêves d'ambitions qui n'avaient pu être réalisés, peut-être celui de réformer un état social qu'il ne pouvait admettre... Et qui sait si cette misanthropie ne se doublait pas de haine contre l'humanité, à l'exception de ces pauvres Indiens de la terre fuégienne ?...

Pendant les premiers temps de son séjour, – dix-huit mois environ, – le Kaw-djer ne quitta point la grande île sur laquelle il avait débarqué. La confiance qu'il inspirait aux indigènes, son influence sur leurs tribus ne tarda pas à s'accroître. Des autres îles on venait le consulter, d'Hoste, de Navarin, de Wollaston. Ces diverses îles sont habitées par des Indiens un peu différents de la race des Yacanas, les Canoés ou Indiens à pirogues, qui, comme leurs congénères, vivent de chasse et de pêche. Ils se rendaient près du bienfaiteur, lorsque celui-ci se trouvait en quelque campement sur le littoral du canal du Beagle. Le Kaw-djer ne refusait à personne ni ses conseils ni ses soins. Souvent même, dans certaines circonstances graves, lorsque quelque épidémie s'abattait sur l'un ou l'autre des établissements où les indigènes s'agglroméraient autour des missionnaires, il s'empressait de combattre le fléau, tout en gardant une extrême réserve en ce qui le concernait. Bientôt, sa renommée se fut répandue dans toute cette contrée. Elle franchit le détroit de Magellan. On sut qu'un étranger, installé sur la Terre de Feu, avait reçu de ces Pêcherais reconnaissants ce titre de Kaw-djer. Mais, lorsqu'il lui fut demandé à plusieurs reprises de venir à Punta Arenas, c'est-à-dire d'entrer en rapport avec la bourgade chi-

lienne, il répondit invariablement par un refus dont aucune instance ne put triompher. Il semblait qu'il ne voulût pas remettre le pied là où il ne sentirait plus le sol libre.

C'est alors, – après dix-huit mois, – que se produisit un incident dont les conséquences allaient changer le genre de vie de cet étranger dans une certaine mesure.

Si le Kaw-djer mettait cette obstination à ne point se transporter sur l'île de Brunswick, qui appartient au territoire de la Patagonie, les Patagons ne se faisaient pas faute d'envahir parfois le territoire fuégien. Leurs embarcations les transportaient en quelques heures sur la rive opposée du détroit de Magellan.

Et non seulement ils y venaient de leur personne, mais aussi avec un matériel de campement. Montés sur leurs chevaux, ils faisaient de longues excursions à l'intérieur, – ce qu'on appelle en Amérique de grands « raids » – d'une extrémité à l'autre de la Terre de Feu.

C'est ainsi que ces infatigables cavaliers se montraient, tantôt aux environs du cap Orange, à l'ouverture du second goulet, tantôt au cap Espiritu-Santo, à l'entrée même du détroit, après avoir parcouru la vaste région montagneuse qui forme le relief orographique septentrional de l'île. On les voyait également sur le littoral de l'Atlantique, allant de baie en baie, rançonnant les Fuégiens, les attaquant s'ils résistaient, les pillant ensuite, les dépouillant des produits de leur chasse et de leur pêche, volant les enfants qu'ils ramenaient dans les tribus patagones et qu'ils retenaient en esclavage jusqu'à leur âge d'adulte. Ils poussaient parfois une pointe jusqu'au cap San Diego, jusqu'à ce détroit de Le Maire sur lequel se dessinent les dernières lignes de la terre fuégienne. À plusieurs reprises, le Kaw-djer les avait rencontrés lorsqu'ils remontaient le canal du Beagle, se dirigeant vers cette presqu'île, étrangement sillonnée par les ramifications du mont Darwin et du mont Sarmiento. Mais il les évitait, il les fuyait, il prévenait les Indiens de se tenir sur leurs gardes lorsqu'il avait reconnu leurs traces aux approches de quelque campement, et

jusqu'alors, il n'avait jamais pris contact avec ces farouches déprédateurs que le Chili et l'Argentine sont impuissants à contenir.

Entre les Patagons et les Fuégiens, il existe des différences ethniques assez sensibles, tant sous le rapport de la race que des mœurs, – les premiers étant infiniment plus redoutables que les seconds.

Les Patagons sont des Téhuelhets[2], les Fuégiens sont des Yacanas[3]. Peut-être leur habitat d'origine à tous fût-il la Patagonie, c'est-à-dire cette étendue de territoire comprise entre le Chili, l'Argentine et l'Atlantique. Mais les forts eurent raison des faibles, et les Fuégiens, repoussés et chassés, durent quitter le continent et se réfugier dans les îles.

Les Patagons ont dû décroître dans l'opinion publique, – de taille s'entend, car il a fallu abandonner la légende de Sarmiento et autres navigateurs. Mesurant en moyenne un mètre soixante-treize, bien proportionnés, ils sont olivâtres de peau, noirs de cheveux, maintenus au front par un bandeau, qui pendent par derrière sur leurs épaules, et n'ont ni poils ni barbe. La figure est plus large aux mâchoires qu'aux tempes, les yeux s'allongent quelque peu suivant le type mongol, le nez est épaté, les yeux brillent au fond d'une orbite assez rétrécie.

S'il se rencontre encore quelques familles de Pêcherais sur le continent américain, de l'autre côté du détroit de Magellan, ce n'est qu'au littoral, et peut-être dans la partie occidentale, celle

---

[2] Téhuelches, selon l'orthographe moderne. Le nom Téhuelhets provient de la carte « Détroits et terres de Magellan », reproduite à la p. 41.

[3] Yahghans en orthographe moderne. Jules Verne donne le nom figurant sur la carte « Détroits et terres de Magellan », reproduite à la p. 41.

des forêts et des montagnes. Mais le centre, avec ses plaines à perte de vue, ses prairies interminables, est par excellence le territoire des Patagons. Intrépides et infatigables cavaliers, il leur faut de larges espaces à franchir avec leurs non moins infatigables montures, d'immenses pâturages pour la nourriture de leurs chevaux, des terrains de chasse où ils poursuivent le guanaque, la vigogne et l'autruche.

Il est encore, entre les deux races d'indiens, une différence qu'il convient de noter.

Alors que les Patagons forment des tribus compactes sous l'autorité d'un chef, tel ce superbe Kongre, ce cacique, cité par Dumont d'Urville, les Pêcherais sont à peu près dépourvus d'organisation sociale, et se réunissent plutôt par familles dans un même campement. Ils ne sont point chasseurs, mais pêcheurs. Ce n'est pas à dos de cheval qu'ils passent la plus grande partie de leur existence, mais à bord de leurs pirogues, à travers les multiples sinuosités de la Magellanie.

Les Fuégiens sont d'une taille un peu inférieure à celle des Patagons. On les reconnaît à leur grosse tête carrée, leur face à pommettes saillantes, leurs sourcils clairsemés, la dépression de leur crâne plus accentuée. En somme, on les tient pour des êtres assez misérables, dont la race n'est pas près de finir cependant, car le nombre des enfants est considérable, – autant, pourrait-on dire, que celui des chiens qui grouillent autour des campements.

Il est certain que, même à l'époque actuelle, comme à l'époque où *l'Astrolabe* et la *Zélée* accomplissaient leur voyage, les Pêcherais ont beaucoup à souffrir du voisinage des Patagons. Ceux-ci envahissent fréquemment la Terre de Feu, ainsi que cela a été dit, ils pourchassent ces malheureux Yacanas, qui ne peuvent se défendre, et enlèvent les jeunes enfants dont ils font des esclaves jusqu'à l'âge de dix-huit à vingt ans.

Or, ce fut précisément en novembre 1877, alors que ses pérégrinations l'avaient conduit sur la côte ouest de la Fuégie, le long du détroit de Magellan, que le Kaw-djer eut à intervenir dans une attaque contre les Pêcherais de la baie Useless[4].

Cette baie, limitée au nord par des marécages, forme une profonde découpure, à peu près en face de l'emplacement où Sarmiento avait établi sa colonie de Port Famine.

Un parti de Téhuelhets[5], après avoir débarqué avec ses canots sur la rive méridionale de la baie Useless, se jeta sur un campement de Yacanas, qui ne comptait qu'une vingtaine de familles. La supériorité numérique se trouvait du côté des assaillants, car ils étaient une centaine, en même temps plus robustes et mieux armés que les indigènes, incapables de résister à cette attaque.

Ils essayèrent de résister, cependant, et avec courage, grâce à la présence d'un Indien Canoé, qui venait d'arriver au campement avec sa pirogue.

Cet homme s'appelait Karroly, – l'Indien dont il a été question. Il faisait le métier de pratique, et pilotait les bâtiments de cabotage, qui s'aventuraient entre les rives du canal du Beagle et les îles de l'archipel du cap Horn.

C'était même à son retour de Punta Arenas, où il avait conduit un navire norvégien, entré par le Darwin Sound, qu'il venait de relâcher dans la baie Useless, avant de regagner le canal du Beagle.

---

[4] Traduit en « baie Inutile » par Michel Verne.

[5] Lu « Tehnelts » par Michel Vernes d'après la frappe dactylographiée, souvent fautive. Jules Verne avait écrit « Téhuelts ».

Karroly organisa la résistance, et, aidé des Yacanas, tenta de repousser les agresseurs. Mais la partie était par trop inégale. Les Pêcherais ne pouvaient opposer une défense sérieuse. Le campement fut envahi, les tentes furent renversées, le sang coula. Rien ne put empêcher le pillage et la dispersion de ces familles, réduites à fuir vers l'intérieur de l'île.

Dans la pirogue de Karroly se trouvait son fils Halg, un garçon d'une dizaine d'années, qui l'aidait à son métier de pilote, et dont il ne se séparait jamais depuis la mort de sa mère, une Fuégienne, qu'il avait perdue quelques années auparavant.

Or, pendant la lutte, cet enfant, resté à bord de la pirogue, attendait que son père le rejoignît, afin de gagner le large, lorsque deux Patagons se précipitèrent de ce côté.

Le jeune garçon ne voulut pas repousser la pirogue de la grève, ce qui l'eût mis hors d'atteinte, mais ce qui eût aussi empêché son père d'y chercher refuge.

Un des Téhuelhets sauta dans l'embarcation, saisit l'enfant entre ses bras…

À ce moment, Karroly fuyait le campement au pouvoir des agresseurs. Il aperçut son fils que le Téhuelhet emportait à travers la grève. Il courut vers lui… Une flèche, tirée par l'autre Patagon, siffla à son oreille, sans le toucher…

À l'instant, retentit la détonation d'une arme à feu…

Le ravisseur, mortellement frappé, roula à terre, et le jeune garçon, délivré, revint vers son père.

Quant à l'autre Patagon, il prit la fuite du côté du campement…

Le coup de feu avait été tiré par un homme qui venait d'arriver sur le lieu du combat, et, cet homme, c'était le Kawdjer.

Il n'y avait pas à s'attarder un instant. La pirogue fut vigoureusement halée par son amarre. Le Kaw-djer, Karroly et l'enfant sautèrent à bord, elle était déjà à une encablure du rivage lorsque les Patagons la couvrirent d'une nuée de flèches, dont l'une atteignit le jeune garçon.

Quant au campement, il fut entièrement détruit, et les Yacanas, dont plusieurs avaient succombé dans l'attaque, se dispersèrent à travers la campagne.

Telles sont les circonstances dans lesquelles le Kaw-djer et l'Indien Canoé furent mis en rapport. Ils se connaissaient déjà pour s'être rencontrés, lorsque le « bienfaiteur », pendant ses incessantes tournées à travers la Terre de Feu, se trouvait aux campements du littoral.

La blessure, reçue par l'enfant, présentait une certaine gravité. Aussi le Kaw-djer ne voulut-il point le quitter, tant que ses soins seraient nécessaires. Le père s'était jeté à ses genoux, répétant :

« Guéris-le... guéris-le !

– Je le guérirai » répondit le Kaw-djer, après s'être assuré que la blessure n'était pas mortelle.

Sa voile hissée, la pirogue, en longeant la rive méridionale, sortit de la baie Useless, favorisée par une brise du nord. Elle descendit le détroit, après avoir doublé le cap Valentyn à la pointe de l'île Dawson ; et, par le Clarence Sound, en contournant l'île de ce nom, et par le canal de Cockburn, elle gagna le canal du Beagle. Quarante-huit heures après, elle venait s'arrêter dans une petite crique bien abritée de l'île Neuve, située à l'entrée est du canal.

Alors, il n'y avait plus rien à craindre pour le jeune garçon. Sa blessure était en voie de se cicatriser. Karroly ne savait comment exprimer sa reconnaissance pour le Kaw-djer, qui lui avait deux fois sauvé son enfant.

Lorsque la pirogue eut été amarrée au fond de la crique, lorsque l'Indien eut débarqué, il pria le Kaw-djer de le suivre.

« Ma maison est là, lui dit-il. C'est là que je vis avec mon enfant... Désires-tu que je t'y conduise ?...

– Oui, Karroly.

– Si tu n'y veux rester que quelques jours, tu seras le bienvenu, puis ma pirogue te ramènera de l'autre côté du canal. Si tu veux y rester toujours, ma demeure sera la tienne, et je serai ton compagnon. Ici, tu seras chez toi...

– Peut-être, » répondit le Kaw-djer, profondément touché de l'affection que lui témoignait l'Indien.

À cette époque, l'enfant n'avait encore qu'une dizaine d'années. Il était fort pour son âge, très endurci au rude métier de son père. D'ordinaire, il l'accompagnait à bord des navires pendant ses pilotages. Mais, lorsque quelques années se furent écoulées, il lui arriva souvent de rester à l'île Neuve, et on a vu qu'il ne se trouvait pas avec son père lorsque le Kaw-djer et Karroly, ainsi que cela a été raconté au début de cette histoire, avaient ramené l'Indien blessé par le jaguar au campement de Wallah.

À partir de ce jour, le Kaw-djer ne quitta plus l'île Neuve, ni Karroly ni son enfant. Leur maison était devenue sa résidence habituelle. Tous trois vivaient d'une vie commune, à laquelle certaines améliorations furent apportées, et dans des conditions meilleures.

Entre autres, grâce aux ressources dont le Kaw-djer disposait, l'habitation de l'île Neuve devint plus confortable. Mais cette nouvelle existence ne détourna pas le « bienfaiteur » de son œuvre charitable. Ses visites aux tribus indigènes ne furent pas diminuées, et le plus souvent Karroly l'accompagnait, lorsqu'on venait le chercher.

Il faut savoir également que Karroly fut bientôt à même d'exercer son métier de pilote avec plus de profit et moins de dangers. À sa fragile pirogue s'était substituée cette solide chaloupe, la *Wel-Kiej*, achetée à la suite du naufrage d'un navire norvégien dans les passes de l'île Wollaston. Karroly, excellent marin, eut donc une embarcation qui lui permettait de longues traversées, et put étendre ses pilotages sur toute la partie est du détroit de Magellan.

Plusieurs années se passèrent ainsi, et il ne paraissait pas que cette existence du Kaw-djer, volontairement établie dans ces conditions d'indépendance sur une terre libre, pût jamais être inquiétée, lorsqu'un événement imprévu, improbable, vint en troubler le cours.

V

L’île Neuve

L’île Neuve forme un poste avancé qui commande l’entrée du canal du Beagle par l’est. Deux lieues de long sur une lieue de large, elle présente la figure d’un pentagone irrégulier. Les arbres n’y manquent pas, – plus particulièrement le hêtre antarctique, puis des écorces de Winter, des myrtacées, quelques cyprès de taille moyenne. À la surface des prairies poussent plusieurs espèces d’arbustes aux feuilles piquantes, des houx, des berbéris, des fougères de petite venue. En de certaines places abritées se montre le bon sol, la terre végétale, propre à la culture des légumes. Ailleurs, là où l’humus apparaît en couche insuffisante, plus spécialement aux abords des grèves, la nature a brodé sa tapisserie de lichens, de mousses et de lycopodes.

C’était sur cette île, au revers d’une haute falaise, face à la mer, que l’Indien Karroly était établi depuis une dizaine d’années. Pas d’autres habitants que lui – sédentaires du moins, car, pendant la belle saison, quelques Fuégiens venaient y pêcher le loup et autres amphibies, hôtes habituels de ces parages. Ils dressaient leur tente au fond d’une crique, et Karroly n’avait jamais eu à se plaindre de leur présence. Ils disparaissaient aux premiers mauvais temps, et l’île Neuve reprenait son ordinaire tranquillité.

Depuis six ans, l’île comptait un habitant de plus, c’était le Kaw-djer, dont la vie errante avait pris fin après sa rencontre avec Karroly. La demeure de l’Indien Canoé, devenue la sienne, il y passait tout le temps qu’il ne consacrait pas à ses tournées en Magellanie.

Du reste, en sa qualité de pilote, Karroly n'aurait pu choisir une station plus favorable et mieux située. Tous les navires, au sortir du détroit de Le Maire, passaient en vue de l'île Neuve. S'ils cherchaient à gagner l'océan Pacifique en doublant le cap Horn, ils n'avaient point à réclamer les services d'un pratique. Mais si, destinés à trafiquer à travers cet archipel, ils voulaient en franchir les diverses passes, aller de Déceit à Hermitte, de Freycinet à Grévy, d'Herschell à Wollaston, et même à Hoste, à Navarin, ou remonter sur toute sa longueur le canal du Beagle, un pilote leur était indispensable, et ils n'auraient pu en trouver un plus intelligent, plus entendu, connaissant mieux les sounds et les passes de ce labyrinthe que l'Indien Karroly de l'île Neuve.

Toutefois, ils ne sont pas nombreux, les navires qui fréquentent les parages magellaniques, et ce métier n'eût pas assuré l'existence de Karroly et de son fils. Ils s'adonnaient donc à la chasse et à la pêche afin de se procurer des objets d'échange. Il va de soi que ces objets, peaux de ruminants, fourrures d'amphibies, plumes d'autruche, ils les troquaient contre tout ce qui était pour eux de première nécessité au point de vue du vêtement et de la nourriture, et aussi ce qui concernait le gréement de la pirogue. Au surplus, si ses pilotages lui eussent été payés en piastres, il aurait pu faire à Punta Arenas emploi de cette monnaie, mais seulement dans cette colonie chilienne, car, à cette époque, aucune autre bourgade n'existait en Magellanie. La colonie d'Ushaia n'avait pas encore été fondée, et plusieurs années devaient s'écouler avant que le gouvernement de la République argentine en eût jeté les fondements sur le littoral du canal du Beagle.

Donc Karroly joignait à son métier de pilote le métier de chasseur et de pêcheur. C'est d'ailleurs celui qui est le plus généralement exercé dans la région, et qui nécessite le cabotage entre les îles de l'archipel.

Cependant, si la pêche ne laissait pas d'être assez fructueuse, ce fut seulement après l'installation du Kaw-djer sur l'île

Neuve, que la chasse devint productive. Sans doute, cette île, avec ses dimensions restreintes, ne pouvait renfermer qu'en petit nombre les guanaques et les vigognes qui sont recherchés pour leur fourrure ; d'autre part, le gibier de plumes, entre autres quelques nandous, n'abondait ni sur les grèves ni sur les plaines de l'intérieur. Donc, par elle-même, l'île Neuve n'eût pas fourni un assez vaste champ cynégétique. Mais, dans le voisinage gisaient d'autres îles d'une étendue beaucoup plus considérable, Navarin, Hoste, Wollaston, Dawson, sans parler de la Terre de Feu avec ses immenses plaines, ses forêts profondes, où se multiplient les ruminants et les fauves.

Or, en quelques heures, la pirogue pouvait transporter le Kaw-djer et Karroly d'une île à l'autre, et traverser le canal du Beagle pour les déposer sur la rive fuégienne, d'où ils rapportaient à l'île Neuve la dépouille des animaux tombés sous leurs balles ou leurs flèches. Plus tard, lorsque la chaloupe eut été acquise, ils purent s'aventurer jusque dans les passes de l'île Clarence et de la Terre de Désolation, dans toute la partie orientale du détroit de Magellan. Maintes fois, même, les habitants de Punta Arenas eurent la visite de la *Wel-Kiej,* soit pour y vendre des fourrures, soit pour se procurer divers objets ou renouveler les munitions. Mais, ce qu'il y avait lieu de remarquer, c'est que le Kaw-djer n'était jamais à bord pendant ces relâches, jamais il n'avait débarqué sur un point quelconque de l'île de Brunswick, jamais le gouverneur de la colonie chilienne, bien qu'il entendit souvent parler du « bienfaiteur », dont l'influence ne cessait de croître au milieu des tribus fuégiennes, n'avait été honoré de sa visite. Son Excellence voulut cependant le connaître, et lui fit parvenir l'invitation de venir à Punta Arenas ; mais le Kaw-djer ne s'y rendit pas, se refusant à tout rapport avec la colonie chilienne. D'ailleurs, lorsque le gouverneur chercha à s'enquérir, son enquête n'aboutit pas, et il ne put avoir aucun renseignement sur le passé de ce mystérieux personnage.

Il est probable que si la Magellanie eût été possession chilienne ou argentine, le Kaw-djer eût été mis en demeure de dire

quelle était sa nationalité et dans quelles circonstances il avait été amené à se fixer en ces lointaines régions du cap Horn.

Le climat de la Magellanie est beaucoup moins rude qu'on ne serait tenté de le croire. La puissante végétation du sol suffit à témoigner de sa douceur. Si les étés y sont chauds, les hivers n'y subissent pas le froid dont d'autres contrées, à latitudes égales, – par exemple les territoires de l'Amérique septentrionale, le Canada, la Colombie anglaise, – éprouvent l'extrême rigueur. La mauvaise saison, lorsque les glaces n'encombraient point ces parages, n'empêchait pas la chaloupe de naviguer, tout au moins dans le canal du Beagle. Les tournées du Kaw-djer n'étaient donc que rarement interrompues, et, à moins que la mer ne fût impraticable, les campements fuégiens pouvaient compter sur sa visite habituelle. Quelquefois, pendant ces absences, le jeune garçon restait dans la demeure de l'île Neuve. D'ailleurs, elles ne se prolongeaient pas, – une semaine au plus ; quelquefois aussi, le Kaw-djer y demeurait seul, lorsque quelque pilotage entraînait Karroly et son fils au loin dans le détroit.

L'île Neuve, ainsi que la plupart de ces îles dues à quelque violent effort d'une révolution tellurique qui morcela l'extrémité du continent américain, est faite d'une terre sablonneuse contrebutée de masses granitiques.

C'était au pied d'un gros morne, abritée contre les mauvais vents, que s'élevait l'habitation. Longtemps, Karroly n'avait eu pour demeure qu'une grotte naturelle, creusée dans le granit du morne, préférable en somme à la tente, au wigwam, à l'ajoupa des Yacanas. Elle s'ouvrait au fond d'une petite baie que ne troublaient point les houles du large et dans laquelle la pirogue n'avait rien à craindre. Cette installation suffisait à l'Indien et à son fils. Mais depuis l'arrivée du Kaw-djer, une maison, composée d'un rez-de-chaussée, dont les forêts de l'île avaient fourni la charpente, dont les roches avaient procuré les pierres, dont les myriades de coquillages, térébratules, mactres, tritons, licornes, avaient fourni la chaux, s'élevait un peu à gauche de la grotte.

À l'intérieur de cette maison, trois chambres, éclairées chacune par une fenêtre à solides volets. Au milieu, la salle commune à vaste cheminée. À gauche, la chambre du Kaw-djer avec un très rudimentaire mobilier, lit, chaises, tables, quelques rayons. À droite, la chambre de Karroly et de son fils, plus modestement meublée encore. En retour, une cuisine, munie d'un fourneau de fonte, et garnie de divers objets. C'étaient des ouvriers, venus des Malouines, qui avaient bâti cette maison, et dont son propriétaire avait payé le prix sur ses ressources personnelles.

Quant au matériel de navigation, de pêche et de chasse, aux approvisionnements, au combustible que fournissaient abondamment le bois flotté et les forêts de l'île, il avait trouvé place dans la grotte où l'on déposait également les pelleteries et fourrures préparées pour les échanges.

Dès que la chaloupe avait paru en avant de l'île, Halg, suivi de son fidèle chien Zol qui aboyait joyeusement, s'élança sur la grève au devant du Kaw-djer et de son père, qui le pressèrent dans leurs bras. Puis, après avoir amarré la Wel-Kiej au fond de la crique, Karroly et son fils s'occupèrent de transporter le gréement, les fourrures et la peau du jaguar dans la grotte.

Le Kaw-djer, lui, se dirigea vers l'habitation, pénétra dans sa chambre, repoussa les volets, et la lumière avec l'air y pénétrèrent à flots.

Tout était en ordre ; Halg y avait veillé, et l'on pouvait se fier à ce jeune garçon, intelligent, zélé, et c'était sans crainte qu'on lui laissait la garde de la maison. D'ailleurs, personne ne débarquait sur l'île Neuve pendant la saison d'hiver, et, pendant la saison d'été, elle ne recevait d'autres visiteurs que des Fuégiens qui venaient pour quelque cas urgent.

Le Kaw-djer parut rentrer dans sa chambre avec une certaine satisfaction. Il retrouvait là ses papiers, ses livres rangés sur une planchette, pour la plupart des ouvrages de médecine et

d'économie politique et sociale. Une armoire contenait diverses fioles et instruments de chirurgie. Le Kaw-djer y déposa la trousse qu'il retira de son carnier, et mit son fusil dans un coin. Puis, assis devant sa table, il tira son carnet, il nota, à leur date, les incidents qui avaient marqué cette dernière tournée sur la terre fuégienne.

Cela fait, après avoir changé de vêtements, il sortit de la maison, à l'instant où Karroly et Halg achevaient leur travail.

Le jeune garçon les quitta alors et entra dans la cuisine, où il s'occupa d'allumer le fourneau en attendant le retour de son père.

Le Kaw-djer et Karroly, après s'être rejoints, gagnèrent sur la gauche un enclos, installé au pied du morne. La barrière de bois qui l'entourait le défendait contre l'invasion des rongeurs, nombreux sur l'île.

Là, sur une étendue de deux à trois acres se dessinaient des carrés de bonne terre, appropriés pour la culture des légumes, des choux, des pommes de terre, particulièrement des céleris, dont les propriétés antiscorbutiques sont si appréciées sous les hautes latitudes, des salades de Perdicium, et aussi une plante à fleurs jaunes, l'azorelle, qui ressemble au gommier des Malouines. Les racines de cette azorelle, qui servent de pain aux indigènes, d'un goût sucré assez agréable, sont en réalité peu nourrissantes.

Quelques arbres, entre autres des loranthus, ornaient cet enclos de leurs fleurs écarlates, et çà et là se groupaient diverses plantes, des asters maritimes, nuancés de bleu et de violet, des doroniques jaunâtres, des calcéolaires et des cytises rampant sur le sol.

L'enclos était en bon état, comme la maison, grâce aux soins de Halg. Du reste, l'absence n'avait duré qu'une quinzaine de jours. À moins de circonstances imprévues, le Kaw-djer ne

devait plus quitter l'île Neuve que pour des excursions de chasse et de pêche. Le mois de mai débutait, et il correspond au mois de novembre de l'hémisphère septentrional. L'hiver ne tarderait pas à envelopper la Magellanie de ses neiges et de ses frimas. Les travaux, d'ailleurs, ne manqueraient pas, car l'époque approchait où s'effectue plus fructueusement la pêche, il serait plus exact de dire la chasse des loups marins.

Lorsque le Kaw-djer et Karroly eurent achevé leur visite, ils se dirigèrent vers la grotte. Là était l'entrepôt de leurs marchandises. À l'intérieur de cette vaste excavation, tapissée d'un sable fin, muraillée de parois sèches que l'humidité ne pénétrait jamais, s'entassaient les peaux de cougars, de jaguars, de guanaques, de vigognes et de nandous.

Ces pelleteries, préparées suivant la méthode patagone, étaient très assouplies, surtout celles de guanaque, et, en cet état, elles peuvent servir de manteaux. Tels sont ceux que portent les caciques, lorsqu'ils revêtent le costume national. Et même, on en fait des tapis, aussi recherchés que les tapis fabriqués avec les peaux d'autruche. Ces articles, dus à l'industrie fuégienne, font l'objet d'un important commerce avec les trafiquants.

Mais c'était aussi les peaux de loups dont cette grotte renfermait le stock le plus considérable. La poursuite de ces amphibies, si nombreux dans les passes de l'archipel, doit assurer d'énormes bénéfices à la Magellanie, lorsque les pêcheries auront été l'objet d'une indispensable réglementation. Cette chasse est très difficile, et même très périlleuse, car le loup affectionne les côtes escarpées, les crêtes les plus inaccessibles, et il faut lui barrer le chemin de la mer, où il défierait toute poursuite. Aussi les louviers doivent-ils déployer autant de force que d'adresse, s'exposant à des chutes terribles. Mais ces efforts sont largement compensés. Par malheur, les louviers sont des aventuriers de la pire espèce, des gens sans foi ni loi, auxquels importent peu les conventions sociales, et ils ne valent pas mieux

que les chercheurs d'or. Et, ils fréquenteront longtemps les parages magellaniques, car, alors que les gisements aurifères de ces régions seront épuisés, c'est par milliers que se compteront encore ces loups qui fournissent aux navires de riches cargaisons.

Tel était l'établissement de l'île Neuve depuis que le Kaw-djer y avait fixé sa résidence près de Karroly et de son fils. Ils n'y manquaient de rien. Le guanaque eût suffi à leur procurer une alimentation nourrissante. Cette viande, si savoureuse en grillades, est non moins excellente, quand, après avoir été coupée en tranches, battue entre deux pierres, mortifiée, puis boucanée, laissée à l'air libre pendant quelques semaines, elle est servie sous forme de conserve.

Et puis, les baies de l'île fourmillaient de poissons, des mulets, des éperlans, des loches ; sur les grèves abondaient les mollusques comestibles, entre autres ces moules dont les couches sont inépuisables ; quant au gibier aquatique, il pullulait sur le littoral.

L'eau douce était fournie par un rio qui descendait du sud-ouest, torrent plutôt que ruisseau, dont aucune pirogue n'aurait pu remonter le cours. Il prenait sa source sur les pentes d'une colline, haute de deux cent cinquante pieds, sous l'abri de grands hêtres, et venait se jeter dans la mer sur la gauche du morne. Son embouchure, étroite et profonde, serrée entre deux pointes, procurait à la chaloupe un excellent mouillage.

Avec la saison d'hiver qui s'approchait, la vie habituelle reprit dans cette habitation de l'île Neuve. Elle reçut la visite de quelques caboteurs falklandais qui vinrent prendre livraison de pelleteries avant que les tourmentes de neige eussent rendu ces parages impraticables. Les peaux furent avantageusement vendues ou échangées contre des provisions ou des munitions, nécessaires pendant la rigoureuse période qui va de juin à septembre, mais dont la température ne dépasse guère une dizaine de degrés au-dessous de zéro.

Dans la dernière semaine de mai, le Kaw-djer resta seul à l'île Neuve avec le jeune garçon. Karroly, demandé pour un pilotage, avait dû embarquer à bord d'une goélette danoise qui, pour éviter les mauvaises mers du cap Horn, passait de l'Atlantique au Pacifique par le canal du Beagle. Avec les vents régnants, la chaloupe regagnerait sans peine son petit port d'attache.

Le jeune garçon, alors âgé de dix-sept ans, était très aimé du Kaw-djer, auquel il témoignait une reconnaissance toute filiale. Et qui sait[6], son affection pour Karroly et son fils n'était-elle pas maintenant le seul lien qui le rattachait à l'humanité, sans doute après tant de déceptions dont personne ne connaissait la cause.

Quoi qu'il en soit, le Kaw-djer avait travaillé à développer l'intelligence de cet enfant, en l'instruisant des choses qu'il pouvait comprendre. Et, assurément, le père et le fils, tirés pour ainsi dire de l'état sauvage, étaient bien différents des indigènes de cette Magellanie, si en dehors de toute civilisation.

Il va de soi que le Kaw-djer n'avait jamais inspiré au jeune Halg que des idées d'indépendance et de liberté, celles qui lui étaient chères entre toutes. Ce n'était pas un maître que Karroly et son fils devaient voir en lui, mais un égal. De maître, il n'en est pas, il ne peut y en avoir pour tout homme digne de ce nom. On ne s'étonnera donc pas, non plus, que, fidèle à sa triste devise, il eût voulu détruire en eux ce sentiment de religiosité, qui se rencontre même chez les peuplades du dernier rang. Il ne voulait pas plus subir la domination d'un maître qu'il n'admettait l'existence d'un Dieu.

---

[6] Jules Verne avait d'abord écrit et maintenu en partie : « Si cette affection pour Karroly et son fils n'avait pas été salutaire, si ce cœur ulcéré dans lequel elle avait pris naissance n'avait pas renoué le lien rompu avec l'humanité ».

Plusieurs fois, les missionnaires, dans leurs tournées évangéliques, s'étaient rencontrés, on l'a dit, avec le Kaw-djer, dont l'inépuisable charité, l'infatigable dévouement pour ces pauvres Pêcherais, n'avaient pu qu'exciter leur admiration. Ils avaient tenté de se mettre en rapport avec le « bienfaiteur ». L'un d'eux, appartenant à la Mission de [...] avait voulu le voir. Il s'était fait conduire à l'île Neuve. Mais, en présence d'un homme si absolu dans ses idées, si réfractaire même à toute discussion sociale ou religieuse, il n'avait eu qu'à se retirer. On n'a pas oublié, d'ailleurs, ce qui s'était passé au campement de Wallah, lorsque les pères Athanase et Séverin vinrent prononcer les dernières prières sur le corps de l'Indien. Aux remerciements qu'ils lui adressaient, le Kaw-djer s'était borné à répondre : « Je n'ai fait que mon devoir ! » et il était parti...

Avec le mois de juin, l'hiver se jeta brutalement sur la Magellanie. Le froid n'était pas excessif, mais tout ce domaine fut balayé à grands coups de rafales. L'île Neuve, comme les autres îles de l'archipel, disparut sous la masse des neiges. De terribles tourmentes troublèrent ces parages, et Punta Arenas, perdue dans son isolement sur la presqu'île de Brunswick, ne reçut plus la visite d'aucun bâtiment. Ce n'est pas à cette époque que des navires se hasardent à traverser le détroit.

Ainsi s'écoulèrent juin, juillet, août ; mais, vers la mi-septembre, la température s'adoucit sensiblement, et les caboteurs des Falkland commencèrent à se montrer dans les passes.

Le 19 septembre, un steamer américain parut à l'entrée du canal, son pavillon de pilote au mât de misaine. Karroly, laissant le Kaw-djer et Halg à l'île Neuve, s'embarqua sur ce steamer qui se rendait aux Chonos, le long de la côte chilienne.

Son absence dura une huitaine de jours, et, lorsque la chaloupe l'eut ramené, le Kaw-djer, selon son habitude, l'interrogea sur les divers incidents de son voyage.

« Il n'y a rien eu, répondit Karroly. La mer était belle dans le canal, la brise favorable, – une brise de nord-est...

– Et elle a tenu tout le temps ?...

– Tout le temps.

– Où as-tu quitté le navire ?...

– Au Cockburn Sound, à la pointe de l'île Clarence, où nous avons croisé un aviso qui remontait vers la Terre de Feu.

– Et au large ?...

– Au large, forte houle. »

On le voit, ces questions portaient uniquement sur les incidents maritimes qui avaient pu se produire entre l'île Neuve et l'île Clarence. Mais, des nouvelles que Karroly avait pu apprendre à bord du navire américain, relatives à l'Ancien et au Nouveau Monde, dont le Kaw-djer s'était séparé, il ne demanda rien. Le Kaw-djer ne s'intéressait plus à ce qui se faisait en dehors des régions magellaniques. Des bruits de l'extérieur, il ne voulait même plus entendre l'écho. Sans doute, il s'était imposé de fermer l'oreille à tout ce qui aurait pu raviver en lui les souvenirs du passé.

Cependant, le Kaw-djer interrogea encore Karroly à propos du bâtiment américain.

« D'où venait-il ?...

– De Boston.

– Et où va-t-il ?...

– Aux îles Chonos. »

Ce fut tout.

Mais alors Karroly crut devoir reparler de cet aviso qu'il avait croisé dans le Cockburn Sound.

En quittant le navire, sa chaloupe avait repris la route du canal du Beagle, et était venue en relâche pendant quelques heures sur cette rive méridionale de la Terre de Feu que domine le mont Sarmiento.

Là, dans une anse de la côte, se trouvait l'aviso en question, qui avait débarqué un détachement de soldats.

« Quels étaient ces soldats ? demanda le Kaw-djer.

– Des Chiliens et des Argentins.

– Que faisaient-ils ?...

– Ils accompagnaient deux commissaires en reconnaissance sur la Terre de Feu et les îles voisines, après avoir visité la presqu'île de Brunswick.

– Et d'où venaient-ils ?...

– De Punta Arenas, où le gouverneur avait mis cet aviso à leur disposition.

– Et ils devaient rester en relâche ?...

– Jusqu'à ce que leur travail fût achevé », répondit Karroly.

Le Kaw-djer ne posa pas d'autres questions à l'Indien. Il demeura pensif. Que signifiait la présence de ces commissaires ? À quelle opération se livraient-ils sur cette partie de la Magellanie ? S'agissait-il d'une exploration géographique ou hydrographique ? Mais que pouvait-on exiger de plus, après les travaux des capitaines King et Fitz-Roy, suivis de ceux du capitaine Dumont d'Urville ? S'agissait-il d'une vérification plus rigoureuse des relevés que ces commissaires effectuaient dans un intérêt maritime ?...

Le Kaw-djer était plongé dans ses réflexions. Il semblait qu'un nuage d'inquiétude obscurcissait son front. Est-ce que cette reconnaissance faite par les deux commissaires allait s'étendre à tout l'archipel magellanique ? Est-ce que l'aviso viendrait mouiller jusque dans les eaux de l'île Neuve ?...

En réalité, ce qui donnait une importance un peu inquiétante à cette affaire, c'est que l'expédition était envoyée par les gouvernements du Chili et de l'Argentine, qu'il y avait accord entre les deux républiques à propos d'une région sur laquelle elles prétendaient des droits – prétention injustifiée d'ailleurs. Jusqu'alors, il est vrai, les deux pays n'avaient jamais pu s'entendre.

Après ces quelques demandes et réponses échangées avec Karroly, le Kaw-djer avait gagné l'extrémité du morne.

De là, ses regards embrassaient une plus vaste étendue de mer et se portaient instinctivement vers le sud, dans la direction de ces dernières terres que le continent américain plonge dans les eaux du cap Horn. Et, alors, il les dépassait, son imagination l'entraînait au-delà ; par la pensée, il franchissait le Cercle polaire, il se perdait à travers ces mystérieuses et désertes régions de l'Antarctique qui échappaient encore à l'exploration des plus intrépides découvreurs...

Cependant, il parut que Karroly avait une communication à lui faire, car, après avoir achevé le déchargement de la *Wel-Kiej*, il se dirigea vers le morne. Il paraissait hésiter d'ailleurs, et le Kaw-djer, toujours abîmé dans ses réflexions, ne le voyait pas s'approcher.

Mais celui-ci, après quelques minutes, redescendit sur la grève pour regagner la maison, où il allait se renfermer suivant son habitude.

Karroly vint à lui.

« Kaw-djer... » dit-il.

Le Kaw-djer le regarda, s'arrêta, et l'interrogea du regard.

« J'ai quelque chose à te dire encore, déclara l'Indien.

– Parle, Karroly.

– Lorsque j'étais là-bas, au campement des commissaires, l'un d'eux, le Chilien, m'a dit : "Qui es-tu ?... – Pilote... ai-je répondu. – Le pilote Karroly de l'île Neuve ?... – Oui ! – Ah, c'est là que réside ce Kaw-djer... ce bienfaiteur... dont on parle tant..." Je n'ai rien répondu. Mais l'autre commissaire nous a rejoints, et il a ajouté : "Eh bien... nous finirons peut-être par le rencontrer, cet homme, et, quand on lui demandera qui il est, il faudra bien qu'il réponde !" »

VI

Punta Arenas

Dans la matinée du 17 décembre 1880, un aviso, le *Gracias a Dios,* portant à sa corne les couleurs chiliennes, manœuvrait le long de la côte ouest du détroit de Magellan, de manière à profiter du premier flot pour donner dans le port de Punta Arenas.

Cet aviso venait de la baie Gente Grande, ouverte à l'opposé sur le littoral de la Terre de Feu, et les douze lieues que mesure le détroit à cette hauteur, quelques heures avaient suffi à les franchir.

Le *Gracias a Dios* était commandé par un lieutenant de la marine militaire, ayant sous ses ordres une vingtaine d'hommes, comprenant le mécanicien et les chauffeurs. En outre, trente soldats des milices argentine et chilienne formaient la compagnie de débarquement.

Deux passagers se trouvaient à bord de l'aviso, le commissaire Idiarte pour le Chili, le commissaire Herrera pour les provinces de la Plata ou République argentine.

Ces deux personnages avaient reçu de leurs gouvernements respectifs la mission de fixer en Magellanie la limite des deux États qui en réclamaient la possession. Cette question, qui traînait depuis nombre d'années déjà, n'avait pas encore pu être résolue à la satisfaction commune.

Il ne semblait pas, d'ailleurs, que, au cours de leur expédition, les deux commissaires fussent parvenus à se mettre d'accord. Aussi, à mesure que l'aviso s'approchait de Punta Are-

nas, échangeaient-ils des regards peu conciliants, en évitant de se rencontrer sur la dunette. Idiarte, très impatient, se promenait à bâbord, tandis que Herrera, en proie à une vive agitation, arpentait le pont à tribord. Allant et venant sur la passerelle, le lieutenant, habitué sans doute à ces manières, ne leur prêtait plus attention, et ne s'occupait que des manœuvres pour prendre son mouillage, dès que la marée le permettrait.

Vers dix heures un quart, le *Gracias a Dios* envoya son ancre par le fond près de la berge, en face des premières maisons de Punta Arenas. En réalité, la tenue n'est pas excellente et les navires sont mal abrités du large. Sous ce rapport, l'établissement de Port Famine, situé au sud, sur la même rive du détroit, offrait des avantages plus réels. Les bâtiments y étaient mieux garantis contre les vents du nord et de l'est, et la place ne manquait pas pour évoluer. En outre, les aiguades y donnaient en abondance une eau excellente, puisée au cours de la rivière de Gennes et les cargaisons s'y débarquaient avec facilité.

C'est même en considération de ces avantages que le gouvernement chilien eut la pensée de relever la colonie en ruines, l'ancienne Ciudad Réal d'el Felipe. Port Famine redevint une bourgade, et il y fut installé un lieu de déportation. Cela ne devait pas durer. À la suite d'une révolution qui éclata dans la ville de Valparaiso en 1850, les colons se déclarèrent les uns en faveur des anciennes autorités, les autres en faveur des nouvelles, que se disputaient les deux compétiteurs à la présidence du Chili, et finalement le gouverneur de Port Famine fut massacré.

Le gouvernement finit par vaincre cette rébellion de la colonie chilienne ; mais, à partir de ce jour, elle ne cessa de dépérir. Aussi, lorsqu'il s'agit de la rétablir une troisième fois, un autre emplacement fut-il choisi, et c'est celui qu'occupe actuellement Punta Arenas.

Du reste, le Chili tenait essentiellement à ce que son pavillon flottât sur cette rive occidentale du détroit de Magellan, et le

port, auquel il voulait accorder toute franchise, le seul point de relâche entre l'Atlantique et le Pacifique, allait prendre une importance d'autant plus considérable que la navigation à vapeur se préparait à remplacer la navigation à voile. La route du détroit devenait aisément praticable aux steamers malgré les vents dominants de l'ouest. Enfin, c'était une prise de possession définitive à opposer aux prétentions de la République argentine, du moins en ce qui concernait la presqu'île de Brunswick, prolongement naturel du territoire patagonien.

Lorsque la manœuvre du mouillage eut été terminée, le canot de l'aviso reçut les deux commissaires qui y descendirent sans s'adresser une seule parole. Tous deux débarquèrent sur un étroit remblai de terre, qui formait appontement. Puis, MM. Herrera et Idiarte, prenant chacun de son côté, remontèrent une belle route soigneusement entretenue, qui conduit à la bourgade dont le petit clocher pointait au-dessus des arbres.

Bourgade, et ville dans l'avenir, après avoir débuté par n'être qu'un simple village. Sa rue principale est bordée de maisons contiguës, avec une véranda qui règne d'une extrémité à l'autre. On n'y compte que deux édifices publics, l'église, surmontée d'une flèche, qui émerge de la verdure et se profile sur un horizon de montagne, puis l'hôtel du gouverneur, une résidence assez confortable. Quelques années encore, et la rivale heureuse de Port Famine s'enrichirait d'autres monuments ; sa population s'accroîtrait, son commerce prendrait de l'extension par suite de ses rapports avec l'Amérique et l'Europe.

La bourgade est entourée de campos, – magnifiques pâturages pour l'élevage du bétail, dont l'exportation est une cause de gros bénéfices. Le gouvernement chilien l'avait bien compris. En faisant un port franc de Punta Arenas, il allait pouvoir offrir aux trafiquants des marchandises meilleures et moins chères qu'à Buenos-Ayres. C'est donc là que les bâtiments viendraient de préférence livrer et prendre leurs cargaisons, au lieu de charger dans les ports de la République argentine. Sans parler

d'autres facilités de Punta Arenas, ces marchandises économisaient les frais de transport et de douane, en même temps qu'une traversée dont la longueur dépassait quinze cents milles.

On le voit, un bel avenir commercial est assuré aux habitants de la colonie. Mais, à cette époque, elle était déjà en voie de prospérité, grâce aux comptoirs fondés par des maisons anglaises et chiliennes, grâce aux rapports réguliers avec les îles Falkland, voisines de la Magellanie. Il s'y trouve un pénitencier installé dans d'excellentes conditions, et dont l'État tire bon profit.

Depuis longtemps déjà, les gouvernements chilien et argentin faisaient valoir des droits à la possession des territoires de la Patagonie et de la Magellanie, on le sait, territoires restés indivis entre les deux États. Cette affaire n'avait jamais pu être régularisée et donnait lieu à des discussions interminables. Aussi la Terre de Feu et les divers archipels qui en dépendaient pouvaient-ils être, avec raison, considérés comme indépendants.

Cette situation, toutefois, si elle se prolongeait, risquait d'engendrer quelque grave conflit. Non seulement au point de vue politique, mais au point de vue commercial en ce qui touchait les autres nations, il importait qu'elle prît fin. Il semblait d'ailleurs que la colonie de Punta Arenas assignait au Chili une certaine prépondérance sur le domaine magellanique.

C'est donc en vue d'obtenir une solution définitive que les deux républiques firent choix de deux commissaires chargés d'atteindre ce but. Il ne fallait pas tarder. Quelques émigrants affluaient dans ces régions, attirés par leurs richesses naturelles. Et puis, l'absorbante Angleterre n'était pas loin. De son archipel des Falkland, elle pouvait étendre la main jusqu'à la Magellanie, et aurait vite fait de franchir le bras de mer qui la séparait du continent américain. Déjà ses caboteurs fréquentaient assidûment les passes de l'archipel. D'autre part, ses missionnaires ne

cessaient d'exercer leur influence sur la population fuégienne. Il était temps d'agir.

Donc le *Gracias a Dios*, mis à leur disposition par les autorités chiliennes, reçut à bord les commissaires Herrera et Idiarte. Deux mois auparavant, il avait quitté Punta Arenas et, consciencieusement visité ce vaste ensemble d'îlots et d'îles depuis le cap Pilarès de la Terre de Désolation à l'entrée ouest du détroit jusqu'à la pointe de Vancouver à l'extrémité de la Terre des États au-delà du canal Le Maire, et enfin jusqu'au dernier îlot sur lequel le cap Horn se dresse entre l'Atlantique et le Pacifique. L'aviso était sous les ordres d'un officier qui connaissait parfaitement toutes les passes, tous les sounds de ces parages. Les commissaires explorèrent d'abord la Patagonie et la Terre de Feu afin d'y tracer la ligne conventionnelle qui séparerait les deux États. Puis ils visitèrent les autres grandes îles, Clarence, Désolation, Dawson, puis les îles moyennes, Stewart, Londonderry, Navarin, Hoste, Gordon, Wollaston, puis les plus petites, Gilbert, Hermitte, Grévy, Freycinet, Déceit, Horn, sans oublier l'île Neuve. Mais, à l'époque où ils prirent pied sur l'île Neuve, le Kaw-djer, Karroly et son fils faisaient leurs tournées habituelles, et ni M. Herrera ni M. Idiarte ne purent se mettre en relation avec son hôte mystérieux.

Bref, lorsque l'aviso revint à Punta Arenas, les commissaires n'avaient pu s'entendre sur la fixation des limites ni en Patagonie ni en Magellanie. Au total, ils représentaient bien les idées des deux républiques, très jalouses de leurs droits, et très animées l'une contre l'autre. Au cours de l'expédition, des discussions violentes, des scènes regrettables, s'étaient maintes fois produites. À plusieurs reprises, le commandant avait dû interposer son autorité pour empêcher une lutte ; mais, à terre, cela ne finirait-il pas par un duel entre ces intraitables champions des deux pays ?...

Et alors, voit-on le Chili et l'Argentine prenant fait et cause, l'un pour le commissaire Idiarte, l'autre pour le commissaire

Herrera, une guerre déclarée sur cette question de la Magellanie, Santiago et Buenos-Ayres en appelant au Dieu des batailles à propos d'une régularisation de frontières, et, qui sait ?... l'Europe et l'Amérique intervenant dans cette lutte ?...

Fort heureusement, M. Aguire, le gouverneur de Punta Arenas, était un homme de grande intelligence, d'un esprit très droit, qui savait examiner les choses avec raison et sang-froid. Il connaissait à fond les territoires contestés, et, en dehors des deux commissaires, il avait mis les présidents de l'Argentine et du Chili au courant de la situation.

Ayant su dans quel état d'hostilité MM. Idiarte et Herrera revenaient de leur mission, et désireux d'empêcher un éclat, il les convia, dès le lendemain de leur arrivée, à venir dans les bureaux de la résidence.

Les commissaires se rendirent à l'invitation de M. Aguire.

Celui-ci eut quelque peine à garder son sérieux, en voyant l'attitude des deux personnages en face l'un de l'autre, les regards furibonds qu'ils s'adressaient, l'envie féroce de se dévorer que témoignait leur maintien, la résolution de pousser les choses à l'extrême... Ne point oublier qu'il s'agissait là de personnages d'origine espagnole et que peut-être le sang des Don Diègue et des Don Gomès coulait dans leurs veines...

« Messieurs, leur dit tout d'abord M. Aguire, j'ai reçu des gouvernements chilien et argentin l'ordre de terminer au plus vite cette affaire de délimitation. Veuillez me rendre compte des résultats de votre mission. Je sais que vous l'avez remplie avec zèle, et je ne doute pas que nous n'arrivions à...

– Il n'y a pas possibilité de s'entendre avec M. Herrera ! déclara M. Idiarte d'un ton sec.

– Et, pour moi, ajouta M. Herrera, je renonce à toute relation avec M. Idiarte.

– Voulez-vous me laisser achever, messieurs ? reprit le gouverneur d'une voix conciliante. À quoi bon renouveler ici des discussions qui ne sauraient aboutir ? Il ne faut pas faire dégénérer en questions personnelles ce qui ne doit être traité que dans l'intérêt général. Que M. Herrera en veuille mortellement à M. Idiarte, que M. Idiarte ait voué une haine éternelle à M. Herrera, c'est un état de choses extrêmement regrettable, et de nature plutôt à retarder la solution de l'affaire pendante entre le Chili et la République argentine. »

Les deux commissaires ne répondirent rien, et M. Aguire reprit en ces termes :

« Donc, messieurs, oubliez-vous un instant, pour discuter avec sang-froid, et présenter les arguments sur lesquels reposent vos opinions. À mon avis, nous avons deux questions à discuter, premièrement celle de la Patagonie, deuxièmement celle de la Magellanie...

– Celle de la Patagonie ? s'écria M. Idiarte. Mais, pour un représentant des intérêts du Chili, est-ce qu'elle devrait exister ?... Est-ce qu'elle ne se résout pas d'elle-même et par la force des choses ?...

– En effet, riposta M. Herrera, qui ne voulut pas être en reste, elle se résout, mais en faveur de l'Argentine !

– Messieurs... reprit le gouverneur, qui prétendait diriger la discussion et y aurait grand-peine.

– Mais, interrompit vivement M. Herrera, ne suffit-il pas de jeter les yeux sur une carte, pour voir que la Patagonie est le prolongement géographique de l'Argentine, même climat, même sol, et qu'elle n'a pas d'autre limite naturelle que celles du continent américain ! Au contraire, l'État du Chili, une simple bande du littoral, est séparé du territoire patagonien par la barrière des Andes, et cette chaîne, au point de vue géographique, le Chili n'a pas le droit de la dépasser !

– Par exemple ! s'écria M. Idiarte. Vous affirmez là, monsieur, une prétention injustifiable, contraire au bon sens comme au droit ! Et ce n'est pas le gouverneur de Punta Arenas, qui est de nationalité chilienne, à qui il serait permis de l'admettre !

– Oublions, messieurs, que je suis Chilien, déclara nettement M. Aguire, et, ainsi que cela m'est ordonné, j'entends être neutre entre les deux pays. Je sais que le gouvernement argentin a toujours considéré la Patagonie comme lui appartenant d'une manière exclusive. Mais je ferai observer que la possession par le Chili de la colonie de Punta Arenas serait de nature à détruire cette prétention. Aussi, sans nous arrêter à ces arguments que les deux États pourraient faire valoir avec une égale valeur, mon avis est qu'il convient d'établir une ligne de démarcation sur le territoire patagonien, qui laisse à chacun ce qu'il a le droit de conserver légitimement.

– En Patagonie, aucune concession n'est admissible, affirma M. Idiarte.

– Aucune », ajouta M. Herrera.

Et tous deux avaient parlé avec une fermeté qui ne souffrait pas la contradiction.

« Il faut, pourtant, que la question soit résolue, et sans délai, déclara le gouverneur, et elle le sera sans vous, messieurs, si vous persistez à ne rien céder... »

Les deux commissaires, devant cette déclaration si précise, restèrent muets. Et, décidément, puisqu'ils refusaient de répondre, à quoi bon les avoir envoyés pendant deux mois en mission sur les territoires en litige ?...

Le gouverneur reprit :

« Et, maintenant, si, je le répète, il faut aboutir dans le plus bref délai, c'est moins sur la première question que sur la seconde, celle qui concerne le partage de la Magellanie. Que

l'influence des deux États se soit toujours exercée sur les territoires de la Patagonie, soit ! Mais, sur la Terre de Feu, comme sur les archipels qui en dépendent, les Indiens ont toujours joui d'une indépendance complète, et on peut dire que la Fuégie n'est encore possédée ni par le Chili ni par l'Argentine. Sans doute, l'Angleterre convoite ce domaine dont elle est voisine depuis que les Falkland font partie de son empire colonial. Ses navires fréquentent les îles magellaniques ; ses trafiquants ont établi des relations commerciales avec les Pêcherais ; ses missionnaires travaillent avec une incroyable ténacité la population indigène ; des comptoirs ne tarderont pas à se créer sur le détroit de Magellan comme sur le canal du Beagle. Si l'on ne remédie pas promptement à cette situation, si les deux républiques ne parviennent pas à fixer chacune leurs droits sur ces territoires, si elles demeurent encore dans l'indivision, ce qui équivaut à dire que la Magellanie est à prendre, on la prendra, et c'est le Royaume-Uni qui finira par s'en emparer. Or, empêchons à tout prix que la Grande-Bretagne ait un pied sur l'Amérique du Sud, et c'est déjà trop qu'elle possède les colonies de la mer des Antilles et le dominion de l'Amérique du Nord ! »

C'était sagement raisonner au point de vue purement américain, et se rattacher à l'impérieuse doctrine de Monroe. Il y avait là un danger auquel on ne pouvait parer que par une prise de possession, un partage régulier de la Patagonie et de la Magellanie entre les deux États limitrophes. Mais, pour obtenir ce résultat, il fallait une entente dont les commissaires semblaient être bien éloignés.

« Monsieur le gouverneur, dit alors M. Herrera, en pinçant les lèvres, Votre Excellence a un moyen très simple de trancher la question, moyen très naturel, très logique, mais auquel M. Idiarte a toujours refusé son assentiment.

– Et lequel ?... demanda M. Aguire.

– C’est d’abandonner tous les territoires de la Patagonie à la République argentine, et tous les territoires de la Magellanie à la République chilienne.

– Voyez-vous cela ! s’écria M. Idiarte, les yeux enflammés de colère, cinq cent vingt mille kilomètres carrés à l’Argentine, et seulement [...] au Chili !...

– Les deux domaines se valent !

– Vraiment, monsieur ! répliqua aigrement M. Idiarte. Eh bien, le professeur qui vous a enseigné l’arithmétique vous a volé votre argent !

– Je ne souffrirai pas... riposta M. Herrera, cette prétention de m’apprendre à compter !...

– Messieurs, fit le gouverneur, qui dut s’interposer entre les deux commissaires, près d’en venir aux mains.

– Et, d’ailleurs, reprit furieusement M. Idiarte, il y a tout d’abord une circonstance qui rend la proposition inacceptable.

– Non... aucune !... s’écria M. Herrera.

– Celle-ci, monsieur, déclara M. Idiarte, c’est que si la Patagonie était attribuée à l’État argentin, la presqu’île de Brunswick qui s’y rattache lui appartiendrait également. Le Chili verrait donc Punta Arenas lui échapper, cette colonie en voie de prospérité, cette colonie qui compte déjà deux mille habitants, cette colonie destinée à un si magnifique avenir, cette colonie chilienne, archichilienne...

– Eh ! fit M. Herrera, qui n’entendait point se rendre à cet argument, fort juste en somme, et prétendait avoir réponse à tout, vous la garderiez, votre presqu’île, et, au besoin, on pourrait en faire une île, en coupant son isthme...

– Messieurs, messieurs, dit le gouverneur, je vous en prie, laissons les choses telles que la nature les a faites, et les isthmes

à leur place ! C'est assez d'avoir tenté l'affaire de Suez et du Panama ! D'ailleurs, à mon sens, la proposition de M. Herrera est inacceptable, même en réservant la presqu'île de Brunswick au Chili ! Ce qui est juste, ce qui est logique, c'est que le Chili et l'Argentine aient chacune une part égale des territoires patagoniens et magellaniques, de façon à satisfaire tous les intérêts. »

La sagesse parlait par la bouche de Son Excellence ; nul doute à cet égard. Toute autre solution serait bâtarde et grosse de conflits dans l'avenir. C'était donc à ce résultat que devaient tendre tous les efforts.

Et alors, M. Aguire essaya de réconcilier ces irréconciliables commissaires. Ce fut en vain. Aucun d'eux ne voulut céder si peu que ce fût de ses prétentions. Au sortir de cette entrevue, ils paraissaient encore plus irrités l'un contre l'autre, et il y avait à prévoir que la querelle finirait par un éclat.

Ce qui était certain, c'est que, étant données les prétentions que les deux États affichaient relativement à ces territoires indépendants, constitués par la Patagonie d'une part, et la Magellanie de l'autre, lesdites prétentions devaient peser d'un poids égal dans la balance. Il ne s'agissait pas, on le croira sans peine, de consulter les Téhuelhets et les Pêcherais sur la question de savoir s'ils deviendraient Chiliens ou Argentins. Non, pas de référendum à ce sujet. La question serait uniquement localisée entre les deux républiques. L'une franchirait-elle le rio Negro dont la rive gauche était déjà argentine ?... L'autre franchirait-elle les Andes dont le revers occidental était déjà chilien ?... Et sur quelle ligne s'effectuerait la délimitation ?...

Par malheur, on ne pouvait guère compter sur MM. Herrera et Idiarte pour déterminer cette ligne qui deviendrait frontière. Les renseignements qu'ils enverraient à leurs gouvernements ne permettraient pas de se décider en connaissance de cause. Mais, sans doute, ces gouvernements sauraient puiser à des sources plus sûres et surtout moins troublées.

Quant à M. Aguire, il ne put même pas savoir à quoi s'en tenir sur ce Kaw-djer, dont les Fuégiens, Yacanas ou autres, subissaient l'influence. Les commissaires ne l'avaient rencontré ni sur la Terre de Feu ni en aucune des autres îles de l'archipel magellanique. Et, cependant, si l'île Neuve, où résidait ce personnage, était attribuée au Chili, le gouverneur entendait être édifié à cet égard, et il entreprendrait une enquête pour être fixé et sur la situation et sur l'identité du mystérieux « bienfaiteur ».

Bref, des nouvelles entrevues que M. Aguire eut avec les commissaires qu'il interrogea séparément, il ne put rien ressortir de nature à faciliter une entente commune. Comment, dans ces conditions, jeter les bases d'un traité international sur lesquelles les deux Parlements pourraient se prononcer ? En somme, la situation de MM. Herrera et Idiarte ne cessa de s'empirer. En vain le gouverneur tenta-t-il d'amener les adversaires à composition. Leur fureur ne fit que croître. Bref, une rencontre eut lieu, dans laquelle M. Idiarte reçut une balle au flanc droit, et M. Herrera une balle à l'épaule gauche. Et il fut plus facile d'extraire ces balles qu'une réconciliation entre ces farouches ennemis.

Au total, ce duel ne fit point faire un pas à la question, et c'était à Santiago et à Buenos-Ayres qu'elle devrait être tranchée. Elle brûlait, d'ailleurs. Quelques tentatives avaient été ordonnées par le Royaume-Uni de nature à effrayer. Le pavillon de la Grande-Bretagne se promenait plus délibérément que jamais à travers les canaux et les sounds de la Magellanie. Ce qui était à craindre, c'était qu'un jour, il ne fût planté quelque part, et, on le sait, rien de difficile à déraciner comme ce pavillon britannique !

Enfin, le 17 janvier 1881, le traité fut signé à Buenos-Ayres par des commissaires qui n'étaient ni M. Herrera ni M. Idiarte, ce qui permit d'en finir.

Il convient de savoir que, jusqu'alors, il existait une ligne de démarcation entre le Chili et l'Argentine sur le territoire pa-

tagonien. Cette ligne suivait le versant même des Andes entre le versant du Pacifique et le versant de l'Atlantique, en s'arrêtant au cinquante-deuxième degré de latitude.

Voici donc ce qui fut définitivement accepté par les deux gouvernements :

À partir du cinquante-deuxième degré, une ligne serait dirigée vers l'est le long de ce parallèle, et se croiserait avec le soixante-dixième méridien, (72° 20' 21" à l'ouest du méridien de Paris). De ce point, un tracé naturel prendrait le faîte des collines de la Patagonie le long du détroit de Magellan jusqu'à la pointe Dungeness du cap des Vierges.

Ainsi était divisée la Patagonie, et ainsi le fut la Magellanie.

À travers le territoire de la Terre de Feu, la ligne frontière reprenait à la hauteur du cap Espiritu-Santo, descendrait le long du soixante-huitième méridien (70° 34' 21" à l'ouest de Paris) jusqu'au canal du Beagle.

Cette démarcation établie, tous les territoires de l'ouest appartiendraient au Chili, et tous ceux de l'est à l'Argentine.

Quant à l'archipel situé au sud du canal et dont le dernier îlot porte le cap Horn, il serait chilien en totalité, sauf l'île des États, que le détroit de Le Maire sépare de l'extrémité est de la Terre de Feu, maintenue sous la domination argentine.

En ce qui concerne le détroit de Magellan, aucune discussion à ce sujet. Il resterait, dans son absolue neutralité, ouvert aux navires des deux Mondes.

Tel fut le traité adopté, approuvé par les deux Parlements, et signé par les présidents des deux républiques américaines.

Mais, s'il faisait cesser l'indivision, s'il fixait les droits des deux États, la Patagonie d'une part, et la Magellanie de l'autre, y perdaient leur indépendance. Qu'allait devenir le Kaw-djer sur

cette petite île Neuve, où son pied ne foulerait plus un sol libre, et qui devenait chilienne ?…

VII

Le cap Horn

Ce fut seulement le 29 janvier que l'on eut connaissance du nouveau traité, à l'île Neuve.

Quinze jours auparavant, un navire russe, à destination de Punta Arenas, s'était présenté à l'ouvert du canal du Beagle en demandant un pilote. Si ce navire se rendait par cette route à la colonie chilienne, c'est qu'il avait trouvé des vents contraires d'une grande violence à l'entrée du détroit de Magellan, entre le cap des Vierges et le cap Espiritu-Santo. Refoulé par les courants, il était descendu jusqu'au détroit de Le Maire, au-delà duquel il eut l'abri de la Terre de Feu. C'est à la hauteur de l'île Neuve que Karroly monta à bord ; puis, après une heureuse traversée, il venait de revenir, rapportant la nouvelle que dans le partage convenu entre les deux États, toutes les îles au sud du canal du Beagle relevaient du gouvernement chilien.

Lorsque Karroly lui eut appris cette si inattendue nouvelle, le Kaw-djer ne put retenir un mouvement de colère. Ses yeux s'imprégnèrent de haine, et, dans un terrible geste de menace, sa main se tendit vers le nord. Pas une parole ne lui échappa ; mais, ne pouvant maîtriser son agitation, il fit quelques pas désordonnés. On eût dit que ce sol se dérobait sous ses pieds, qu'il ne lui offrait plus un point d'appui suffisant...

Karroly et son fils n'essayèrent pas d'intervenir.

Enfin, le Kaw-djer parvint à reprendre possession de lui-même. Sa figure, un instant convulsée, recouvra son calme et sa froideur habituels. Ayant rejoint Karroly et croisant les bras sur sa poitrine, il l'interrogea d'un ton ferme et en ces termes :

« La nouvelle est certaine ?...

– Elle l'est, répondit l'Indien. Je l'ai apprise à Punta Arenas à bord d'un baleinier qui arrivait... Deux pavillons sont hissés à l'entrée du détroit sur la Terre de Feu, l'un chilien au cap Orange, l'autre argentin au cap Espiritu-Santo.

– Et, demanda le Kaw-djer, toutes les îles au sud du canal du Beagle dépendent du Chili ?...

– Toutes.

– Même l'île Neuve ?...

– Même !

– Cela devait arriver ! » murmura le Kaw-djer, dont une violente émotion altérait profondément la voix.

Puis il regagna la maison et s'enferma dans sa chambre.

Ici et plus péremptoirement que jamais se pose cette question : quel était donc cet homme ?... De quelle nationalité se fût-il réclamé ?... Quelles raisons, de haute gravité sans doute, l'avaient contraint à quitter l'un ou l'autre des continents pour ensevelir son existence dans la solitude de cette Magellanie ?... Pourquoi l'humanité semblait-elle se restreindre pour lui à ces quelques tribus fuégiennes, ces misérables Pêcherais auxquels il consacrait toute son intelligence et tout son dévouement ?...

Et maintenant que la Magellanie était privée de son indépendance, qu'elle devenait partie intégrante de la République chilienne, pourquoi ce fait purement géographique avait-il si rudement troublé le Kaw-djer ?... Pourquoi ce sol de l'île Neuve lui brûlait-il les pieds ?...

« Cela devait arriver ! » Voilà les dernières paroles qu'il avait fait entendre.

Ce qui pouvait être tenu pour certain, c'est que, grâce au traité du 17 janvier 1881, la situation du Kaw-djer devait être, et peut-être gravement, modifiée. Son attitude, en apprenant la nouvelle rapportée par Karroly, ne le disait que trop. N'allait-il pas, sous l'empire de craintes très justifiées, abandonner l'île Neuve et même les parages magellaniques qui ne lui offraient plus une complète sécurité, ou, s'il ne quittait pas cette île où il espérait terminer sa vie sans avoir à l'expliquer, son incognito n'allait-il pas être mis au grand jour ?...

Voilà tout ce que l'avenir se réservait d'apprendre relativement à l'hôte de l'île Neuve. Cela sans doute ne satisfera qu'à demi la curiosité inspirée par ce *modus vivendi* d'un homme qui ne voulait plus vivre qu'en marge de l'humanité, pour ainsi dire, et avait cherché refuge sur les dernières limites du monde habitable. De son nom, de son identité, de son origine, il faut se résigner à ne rien savoir, puisque les circonstances qui vont se produire ne devaient pas l'obliger à les révéler. Mais, en ce qui concerne ses idées dominantes, un coin du voile de sa vie a pu être soulevé.

Le Kaw-djer appartenait à cette catégorie sociale d'anarchistes intransigeants qui poussent leurs doctrines jusqu'aux extrêmes conséquences. De grande valeur, ayant aussi profondément creusé les sciences politiques que les sciences naturelles, homme de courage et d'action, résolu à mettre ses subversives théories en pratique, il n'était pas le premier savant qui eût versé dans les abîmes du socialisme, et le nom de quelques-uns de ces réformateurs redoutables est dans toutes les mémoires.

Le socialisme a été justement défini : « cette doctrine des hommes dont la prétention ne va à rien moins qu'à changer l'état actuel de la société, et à la réformer de la base au faîte sur un plan dont la nouveauté n'exclut pas ou n'excuse pas la violence. »

Tel était le but que le Kaw-djer avait entrevu, qu'il voulait atteindre *per fas et nefas,* dût-il dépenser sa fortune, y sacrifier sa vie pour assurer enfin le triomphe de ses idées.

On n'ignore pas les théories des socialistes qui ont laissé une empreinte indélébile dans l'histoire de leur temps.

Saint-Simon voulait l'abolition du privilège de la naissance, la suppression de l'héritage, et que chacun, suivant sa capacité, fût rétribué d'après ses œuvres.

Fourier, dans ses ouvrages, prêchait un système d'association, d'après lequel toutes les aptitudes seraient utilisées en vue du bien général.

Proudhon, suivant une formule célèbre, niant avec audace le droit de propriété, imaginait un ordre social fondé sur le mutualisme, et dans lequel chacun, adoptant les principes d'un individualisme à outrance, n'eût jamais stipulé qu'au seul profit de ses intérêts.

D'autres idéologues, plus modernes, n'ont fait que reprendre ces idées du collectivisme, en les appuyant sur la socialisation des moyens de production, l'anéantissement du capital, l'abolition de la concurrence, la substitution de la propriété sociale à la propriété individuelle. Et aucun d'eux ne veut tenir compte des contingences de la vie ; leur doctrine réclame une application immédiate et brutale ; ils exigent l'expropriation en masse ; ils imposent le communisme universel. Et tel est le drapeau des Lassalle et des Karl Marx que les mains allemandes ne sont pas seules à brandir. Tel celui de Guesde, le chef du communisme anarchiste qui demande l'expropriation en masse. Et ces dangereux rêveurs le déploient devant les populations troublées, au nom de cette formule qui résume tout : expropriation de la bourgeoisie capitaliste.

Peuvent-ils donc feindre d'ignorer que ce qu'ils appellent injustement le vol mérite le juste nom d'épargne et que cette épargne est le fondement de toute société ?...

Il convient de reconnaître que certains de ces utopistes, ceux qui ne cherchaient point à asseoir leur ambition sur le terrain de la politique, ont pu être ou sont de bonne foi. Ceux-là ont répandu leurs idées par la plume ou la parole ; ils n'ont pas substitué au livre la bombe ; ils n'ont pas prêché la propagande par le fait ; ils n'ont été anarchistes que par la théorie, jamais par la pratique.

Et c'est parmi ces derniers qu'il fallait ranger le Kaw-djer. Il n'avait jamais été compromis dans les violences anarchistes qui ont marqué la fin du dix-neuvième siècle. Une âme farouche, cependant, indomptable, intransigeante, ne souffrant aucune autorité, incapable d'obéissance, réfractaire à toutes ces lois, dont quelques-unes sont imparfaites, sans doute, mais nécessaires entre des hommes appelés à vivre en commun.

C'est cette nécessité que les anarchistes n'ont jamais voulu reconnaître, puisqu'ils poussent à la destruction de toute loi, qu'ils préconisent les théories de l'individualisme absolu, qu'ils luttent pour la suppression du lien social.

Telles étaient les doctrines de cet étranger, venu on ne sait d'où, exilé volontaire en ces régions lointaines, celui qui, dans un immense besoin de charité, avait consacré sa vie à ces Indiens, celui qu'ils saluaient du nom de « bienfaiteur » ! Qu'on imagine un saint Vincent de Paul doublé d'un Lassalle, car le Kaw-djer était un être de bonté, égaré dans les systèmes du collectivisme le plus avancé, étant de ceux auxquels paraissent justifiés tous les moyens pour le perfectionnement de l'état social.

Et, de même qu'il repoussait toute autorité humaine, il repoussait toute autorité divine, athée comme il était anarchiste, ce qui est d'une indiscutable logique. On l'a vu, il se couvrait de

cette formule, qu'il avait lancée du haut de la falaise fuégienne, d'où il semblait embrasser le ciel et la terre :

« Ni Dieu ni maître ! »

Devant une telle conviction qui ne s'était jamais démentie, y avait-il lieu de penser, d'espérer qu'un jour viendrait où un revirement se ferait dans l'âme de cet homme, qu'il reconnaîtrait la fausseté et en même temps le danger de ces doctrines en contradiction absolue avec les nécessités de l'ordre public, que la société ne peut reposer que sur les inégalités sociales, qu'il y a là une loi de nature à laquelle l'humanité ne saurait se soustraire, et qu'enfin, si la justice et l'égalité absolues ne sont pas de ce monde, elles existent du moins dans l'autre.

Peut-être, à l'époque où il voulut s'expatrier, – et fut-ce même une des raisons qui l'y décidèrent, – vit-il avec un profond découragement le parti socialiste glisser vers la désorganisation, les violences se déclarer entre ces frères ennemis ?... Peut-être regarda-t-il comme impossible le triomphe des idées dans lesquelles se concentrait sa vie... Peut-être désespéra-t-il de jamais atteindre le but vers lequel il avait toujours marché sans reculer d'un pas ?...

Et alors, dégoûté du contact avec ses semblables, les ayant pris en horreur, non pas chassé de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre, des États-Unis, mais dégoûté de leur prétendue civilisation, ayant hâte de secouer le poids d'une autorité quelle qu'elle fût, il avait cherché un coin de cette terre où un homme pût encore vivre en complète indépendance. Il crut l'avoir trouvé au milieu de cet archipel, aux confins du monde habité, et qui ne relevait d'aucune puissance. Ce qu'il n'eût rencontré ni en Europe, ni en Asie, ni en Afrique peut-être, ni sur les groupes du domaine océanien, cette Magellanie, avec ses tribus éparses, sans lien entre elles, allait le lui offrir à l'extrémité de l'Amérique méridionale.

Et, alors, il réalisa tout ce qu'il possédait, une modeste fortune, il quitta secrètement l'Irlande, sa dernière résidence, il prit passage anonymement sur un navire à destination des Falkland, il attendit une occasion pour gagner une des îles de la Magellanie, il débarqua sur la côte sud de la Terre de Feu, il mena la vie que l'on sait au milieu des Indiens Yacanas, une vie errante qui le conduisait de campement en campement, chasseur, pêcheur, et surtout dans son infatigable charité, semant le bien à ces pauvres indigènes.

On sait également dans quelles conditions le Kaw-djer fut amené à se fixer sur l'île Neuve, où depuis six ans déjà il résidait avec le pilote Karroly et son fils Halg. Tout son désir était, et aussi l'espoir, que rien ne vînt le troubler dans ce refuge solitaire et tranquille, au seuil duquel il aurait pu inscrire :

Sollicitae jucunda oblivia vitae[7].

Or, voici que ce traité de 1881 venait d'être signé entre le Chili et l'Argentine ! Voici que ce partage de la Patagonie et de la Magellanie leur faisait perdre l'indépendance dont ces régions avaient joui jusqu'alors ! Voici que, d'après ce traité, toute la portion des territoires magellaniques située au sud du canal du Beagle passait sous la domination chilienne ! Rien de cet archipel n'échapperait à l'autorité du gouverneur de Punta Arenas, pas même cette île Neuve, où le Kaw-djer avait trouvé asile !

Le Kaw-djer, retiré dans sa chambre, assis devant sa petite table, la tête appuyée sur sa main, ne s'était pas encore remis du coup qui venait de le frapper, comme la foudre frappe un arbre en pleine vigueur et qu'elle ébranle jusque dans ses racines !

Enfin, il se releva, il fit quelques pas vers la fenêtre, il l'ouvrit, il aperçut Karroly et son fils, immobiles au pied du

---

[7] Traduction libre : « Les oublis heureux d'une vie tourmentée. »

morne. Ils se retournèrent vers lui, prêts à son appel, mais il ne les appela pas...

Non, sa pensée l'entraînait vers l'avenir, – un avenir qui ne lui offrait plus aucune sécurité. Des agents viendraient sur cette île. On savait qu'il y avait établi sa résidence. Plusieurs fois, il ne l'ignorait pas, on s'était inquiété de la présence de cet étranger en Magellanie, de sa situation dans l'archipel, de ses rapports avec les indigènes, de l'influence qu'il exerçait... Le gouvernement chilien voudrait l'interroger, apprendre qui il était, il fouillerait sa vie, il l'obligerait à rompre cet incognito auquel il tenait par-dessus toutes choses...

Quelques jours s'écoulèrent. Le Kaw-djer n'avait plus reparlé du changement apporté par le traité de partage. Mais il était plus sombre que jamais. Que méditait-il donc ?... Songeait-il à quitter l'île Neuve, à se séparer de son fidèle Indien, de cet enfant pour lequel il éprouvait une si profonde affection ?... Alors où irait-il ?... En quel autre coin du monde retrouverait-il cette indépendance, sans laquelle il semblait qu'il ne pût vivre ?... Et, lors même qu'il se réfugierait sur les dernières roches magellaniques, fût-ce l'îlot du cap Horn, échapperait-il à l'autorité chilienne ?... Lui faudrait-il donc aller au-delà, plus loin, plus loin encore, jusqu'aux terres inhabitées de l'Antarctique ?...

On était alors au début de février. La belle saison devait durer deux mois encore, la saison que le Kaw-djer employait à visiter les campements fuégiens, avant que l'hiver eût rendu impraticables le canal du Beagle et les sounds de l'archipel.

Cependant, il ne s'apprêtait point à s'embarquer sur la chaloupe. La *Wel-Kiej*, dégréée, restait au fond de la crique. Il ne parut même aucun navire en vue de l'île, et Karroly n'eut point de pilotage à faire. Ce n'est pas sans appréhension, d'ailleurs, que l'Indien se fût éloigné. Il sentait ce qui se passait dans l'âme du Kaw-djer, quel combat se livrait en lui. Le laisser seul, en

proie à un si effroyable découragement, Karroly n'aurait pu s'y résoudre. Il eût trop craint de ne plus le retrouver à son retour.

Enfin, le 7 février, dans l'après-midi, le Kaw-djer monta au sommet du morne, et, de là, ses regards se portèrent dans la direction de l'ouest. Il était immobile, cherchant peut-être à voir si quelque navire chilien, l'aviso en station à Punta Arenas, ne descendait pas le canal à destination de l'île Neuve... Il ne vit rien de nature à justifier ses craintes, et, cependant, lorsqu'il fut revenu sur la grève, il dit à Karroly :

« Tu pareras la chaloupe pour demain dès la première heure.

– Un voyage de plusieurs jours ?... demanda l'Indien.

– Oui !... » répondit le Kaw-djer.

Karroly appela son fils, et se mit aussitôt à la besogne. Il n'avait que la fin de la journée pour armer la *Wel-Kiej*, y rapporter la voilure et les agrès, y embarquer le matériel et les provisions nécessaires à une traversée qui durerait sans doute une semaine. Le Kaw-djer se décidait-il donc à retourner au milieu des tribus fuégiennes avant la mauvaise saison ?... Allait-il remettre les pieds sur cette Terre de Feu devenue argentine ?... Voulait-il une dernière fois revoir ses Pêcherais avant de les abandonner pour toujours ?... Karroly ne l'interrogea point à ce sujet.

« Halg doit-il nous accompagner ?... se borna-t-il à demander.

– Oui.

– Et le chien ?...

– Zol aussi. »

Ce fut la seule réponse du Kaw-djer.

Vers le soir, les préparatifs étaient achevés. Comme d'habitude, quelques provisions avaient été embarquées dans la chaloupe avec les ustensiles de pêche et de chasse.

Le lendemain, la *Wel-Kiej* démarra dès l'aube. Le vent soufflait de l'est, grand frais. Un assez fort ressac battait les roches au pied du morne. Dans la direction du nord, au large, la mer se soulevait en longues houles.

Si l'intention du Kaw-djer eût été de rallier la Terre de Feu du côté du détroit de Le Maire, la chaloupe aurait dû lutter, car la brise fraîchissait à mesure que le soleil s'élevait sur l'horizon. Mais il n'en fut rien, car, sur son ordre, après avoir contourné la pointe extrême de l'île Neuve, la chaloupe prit direction vers l'île Navarin, dont le double sommet s'estompait vaguement entre les brumes matinales de l'ouest.

Ce fut à la pointe méridionale de cette île, l'une des moyennes de l'archipel magellanique, que la *Wel-Kiej* vint relâcher ce jour-même, avant le coucher du soleil, au fond d'une petite anse à rive très accore, où la tranquillité devait lui être assurée pour la nuit.

Pendant une heure, Karroly et son fils prirent avec leurs lignes quelques beaux poissons et ils recueillirent nombre de mollusques sur les roches. À cette pêche, ils auraient pu ajouter la chasse des loups marins et autres amphibies qui s'ébattaient sur les grèves. Mais qu'eussent-ils fait de leur dépouille, si la chaloupe tardait à rallier l'île Neuve ? Or, ils ignoraient les intentions du Kaw-djer. Celui-ci, toujours abîmé dans ses réflexions, gardait un mutisme absolu, comme s'il eût été en proie à l'obsession d'une idée fixe. Immobile, au pied du mât d'avant, il ne se décida point à débarquer. Il n'alla même pas s'étendre sur le tillac, et resta à cette place jusqu'au matin.

La journée du lendemain fut passée tout entière sur cette partie de l'île.

Alors que Karroly et Halg s'occupaient de diverses besognes, entre autres du nettoyage de la chaloupe, puis de renouveler les provisions de poissons et de mollusques, le Kaw-djer descendit sur la grève. Mais il n'avait point l'intention de chasser, car il n'emmena point Zol, et laissa son fusil à bord, bien que le gibier aquatique pullulât sur le littoral. Ce qu'il voulait sans doute, c'était de revoir, une dernière fois peut-être, quelques sites de cette île Navarin qu'il avait déjà visitée plusieurs fois comme l'île Hoste, sa voisine. Elle était déserte à cette époque, ou, pour mieux dire, – car les Indiens n'y résidaient pas à demeure – on n'y voyait aucun campement, et il ne paraissait pas que les louviers l'eussent fréquentée depuis quelque temps.

Ce fut donc à travers la solitude de ses prairies, sous la silencieuse profondeur de ses forêts que le Kaw-djer erra pendant une grande partie de la journée. Lorsqu'il avait gravi une colline dont le sommet émergeait de la verdure, il s'arrêtait, et ses regards se portaient sur toute la partie visible de mer. De là, vers le sud, il entrevoyait confusément d'autres îles, vers le sud-est, celle de Lennox et les îlots qui l'entourent, et la vaste baie de Nassau qui échancre si profondément l'île Hoste. Et peut-être se disait-il qu'au-delà les passes s'élargissaient, que l'archipel se divisait de plus en plus, que la mer n'y battait que des récifs, et qu'à lui, errant et fugitif, la terre manquerait au-delà du cap Horn...

Le soir venu, le Kaw-djer, de retour à bord, prit sa part du repas. Toujours absorbé, il répondait à peine aux rares questions que lui adressaient l'Indien et son fils, ces deux êtres qui lui étaient si attachés et pour lesquels il éprouvait une si profonde affection. Par instants, il les regardait, il semblait qu'il allait leur dire pourquoi il avait quitté l'île Neuve, pourquoi il se dirigeait vers les parages où se heurtent les eaux de l'Atlantique et du Pacifique...

Le lendemain, après une nuit que rien n'avait troublée, la chaloupe appareilla et, coupant obliquement la baie de Nassau, mit le cap sur l'île Wollaston, qui la limite au sud. La mer y était assez dure. Si la baie est couverte à l'ouest par les hautes falaises de l'île Hoste, par les îlots de Evout qui émergent au sud-est, elle est effroyablement battue par les houles du large dans toute la partie comprise entre ces îlots et ceux de Lennox. Le Kaw-djer dut donc se mettre à la barre, tandis que Karroly et Halg se tenaient aux écoutes de la misaine et de la grand-voile, car il y eut à manœuvrer contre une assez forte brise qui nécessita de prendre des ris.

Au soir, la *Wel-Kiej* vint prendre son poste d'amarrage à la pointe septentrionale que l'île Wollaston projette sur la baie de Nassau.

Cette île, très déchiquetée sur ses bords, formée de longues plaines à l'intérieur, ne présente pas le relief très accusé d'Hoste et de Navarin. Elle est d'ailleurs deux et trois fois moins étendue, et les rios qui l'arrosent coulent paisiblement à sa surface. Cependant ses prairies, encadrées d'essences antarctiques, ses herbages très fournis, la rendent propre à l'élevage des bestiaux, et certainement le gouvernement chilien saura l'utiliser, comme la Grande-Bretagne a fait des Falkland, en y fondant des établissements agricoles.

Grâce à l'abri qu'elle avait pris au revers du promontoire contre le violent ressac qui le battait à l'est, la chaloupe ne fut pas trop secouée. Cette nuit, le Kaw-djer voulut la passer au fond d'une anfractuosité où s'entassait une litière de varechs desséchés. Y trouva-t-il le sommeil, et mieux que s'il l'eût attendu sous le tillac de la *Wel-Kiej*, c'est possible. Dans tous les cas, Karroly, très inquiet, sentant peut-être approcher un dénouement fatal, ne songea pas à dormir un seul instant. À plusieurs reprises, alors que le clapotis de la mer couvrait le bruit de ses pas, il débarqua sur la grève, et vint s'assurer que le Kaw-djer était toujours étendu dans la grotte.

Cependant, vers trois heures du matin, l'Indien l'aperçut sur la grève. Il vint à lui :

« Laisse-moi, mon ami, lui dit le Kaw-djer d'une voix douce et triste, laisse-moi et va reposer jusqu'au jour. »

Karroly dut rentrer à bord, tandis que le Kaw-djer, en remontant la pointe, se dirigeait vers l'intérieur de l'île. D'ailleurs, il reparut vers onze heures pour le repas du matin, et vers cinq heures pour le repas du soir.

Toutefois, le temps devenait mauvais. La brise fraîchissait en halant le nord-est. D'épais nuages s'accumulaient à l'horizon. Il y avait menace de tempête. Or, comme la chaloupe allait continuer à gagner vers le sud, il importait de choisir les passes où la mer serait moins dure. C'est ce qui fut fait en quittant l'île Wollaston. Karroly prit par l'ouest, entre elle et l'île Baily, et contourna la partie occidentale de manière à donner dans le détroit qui sépare l'île Hermitte de l'île Herschell.

Tout cet ensemble constitue à proprement parler, l'archipel du cap Horn, dont l'île Wollaston est la principale au milieu des îles Grévy, Baily, Freycinet, Hermitte, Herschell, Déceit, des îlots Wood, Waterman, Hope, Henderson, Ildefonso, Barnevelt, et dont la plus reculée porte sur son dos de granit le formidable cap Horn.

En examinant la carte de cette région si tourmentée, brisée comme si elle se fût cassée en mille morceaux dans une chute, comment ne pas éprouver le même sentiment que Dumont d'Urville, lorsqu'il dit :

« Quand on contemple ces merveilleux accidents du sol, l'imagination se reporte involontairement à l'une des révolutions du globe, dont les puissants efforts durent morceler la pointe méridionale de l'Amérique et lui donner la forme de cet archipel qui a reçu le nom de Terre de Feu, mais quel fut l'agent

mis en œuvre par la nature pour opérer ces résultats, le feu, l'eau, ou un simple déplacement des pôles ? »

La question en est toujours au point où l'a laissée l'illustre navigateur français, et ni les géographes ni les géologues n'ont encore pu y répondre.

Mais ce n'était pas à poursuivre la solution de ce problème que tendait le Kaw-djer en descendant vers les derniers îlots de l'archipel, devenu maintenant une dépendance de la République chilienne. Non ! il n'était que trop visible qu'il voulait fuir ces parages asservis, qu'il se refusait à fouler plus longtemps une terre qui n'était plus libre. Mais lorsqu'il aurait atteint les extrêmes limites de cette terre, lorsqu'il serait arrivé au cap Horn, lorsqu'il ne verrait plus devant lui que l'immense Océan, que ferait-il ?...

Ce fut à cette extrémité de l'archipel que la chaloupe vint relâcher dans l'après-midi du 15 février, non sans avoir couru les plus grands dangers, au milieu d'une mer démontée par les violences de l'ouragan. Il avait fallu toute l'habileté de Karroly, toute son intelligence à choisir les passes les plus abritées, pour n'avoir pas vingt fois sombré sous voiles, ou ne pas s'être fracassé contre les écueils. Et c'est à peine si le Kaw-djer s'était aperçu des dangers que courait la *Wel-Kiej*, et qui sait si, seul au milieu des coups de cette tourmente, il n'eût pas demandé à s'engloutir dans le remous de ces deux océans au pied du cap Horn...

La chaloupe avait trouvé refuge au fond d'une étroite crique, à la pointe méridionale de l'île. Karroly et son fils prirent soin de l'amarrer solidement, après avoir porté le grappin à terre. Puis les voiles furent laissées sur leurs cargues, la relâche ne devant sans doute être que de courte durée.

Il est vrai, lorsque le Kaw-djer débarqua, il ne dit rien de ses intentions, il renvoya le chien qui voulait le suivre, et, laissant Karroly et Halg sur la grève, il se dirigea vers le cap.

Cette île de Horn n'est à peu près formée que de roches énormes, une agglomération chaotique, dont les bois flottés, les laminaires gigantesques, apportés par les courants, jonchent la base. Au-delà, des pointes de récifs, par centaines, émergent au milieu des scintillements du ressac.

Le cap ne domine le niveau de la mer que de près de six cents mètres. C'est un énorme rocher, arrondi à sa cime, auquel on accède facilement par son revers septentrional en pentes très allongées, – telles celles qui montent en longues sinuosités au rocher de Gibraltar. Mais, ici, c'est un Gibraltar retourné, et son flanc vertical fait face à la mer.

Le Kaw-djer, après avoir suivi la grève sur sept à huit cents pas, gravissait une de ces sentes, de manière à gagner la partie la plus élevée du cap. Parfois l'ascension était rude, la pente très raide, et il lui fallait s'accrocher aux touffes lapidaires, encastrées dans les interstices de terre végétale. Parfois se produisaient quelques éboulis, et les pierres roulaient en bondissant sur les talus du cap.

Qu'allait donc faire là-haut le Kaw-djer ? Voulait-il porter ses regards jusqu'aux extrêmes limites de l'horizon vers le sud ?... Mais qu'y verrait-il, si ce n'est l'immense nappe de mer qui se prolongeait, à plus de onze degrés, jusqu'au-delà du Cercle antarctique.

À mesure qu'il montait, le Kaw-djer était plus violemment assailli par la bourrasque. L'air, chargé de molécules humides, l'enveloppait et le pénétrait comme s'il se fût échappé d'un puissant ventilateur. Si son vêtement n'eût été serré à sa taille, il se fut mis en lambeaux. Mais rien ne l'arrêtait, et il ascendait toujours.

D'en bas, l'Indien et Halg apercevaient sa silhouette qui diminuait graduellement. Ils voyaient quelle lutte il soutenait contre la rafale. Ils se demandaient s'ils ne devaient pas le rejoindre, lui venir en aide, l'accompagner jusqu'à cette cime que

nul pied humain n'avait peut-être foulée encore. Mais le Kaw-djer ne leur avait pas dit de le suivre, et ils restèrent sur le rivage.

Cette pénible ascension n'exigea pas moins de deux heures et demie, et il était près de sept heures lorsque le Kaw-djer atteignit le sommet du cap.

Il s'avança alors jusqu'à l'arête supérieure, et, là, debout au milieu de la tourmente, il demeura immobile, le regard dirigé vers le sud.

La nuit commençait à se faire vers l'est, mais l'horizon opposé s'éclairait encore des derniers rayons du soleil qui affleuraient la ligne du ciel et de l'eau. De gros nuages, échevelés par le vent, des haillons de vapeur, qui traînaient dans la houle, passaient avec une vitesse d'ouragan.

Devant les yeux, rien que l'immense étendue de mer d'où n'émergeait aucun écueil, car, du haut du cap, on ne peut apercevoir à [...] lieues de là, les îlots de Diego Ramirez.

Mais enfin, qu'était-il venu faire là, cet homme à l'âme si profondément troublée ? Est-ce donc qu'il était depuis quelque temps hanté de l'idée d'en finir avec la vie ?... S'était-il dit qu'il irait devant lui, tant que cette terre, dont il ne voulait plus, ne manquerait pas à son pied, mais avec la volonté de chercher la mort dans les flots qui se brisaient à son extrême pointe ? Il n'avait qu'à s'élancer du haut du cap ; il ne se heurterait même pas à quelque roche sous-marine dans ces eaux profondes, et son corps serait la proie de deux océans...

Oui ! c'était ce qu'il avait résolu, maintenant qu'il était dépossédé de son dernier refuge sur la terre magellanique...

« Ni Dieu ni maître ! » s'écria-t-il à cette heure suprême.

Et il allait se précipiter dans le vide, lorsqu'un éclair lointain traversa l'espace et fut suivi d'une détonation.

C’était le coup de canon d’un navire en détresse au large du cap Horn.

VIII

Le naufrage

Il était alors sept heures et demie du soir. À la surface de cette mer, écrasée sous le poids des nuages, la nuit allait tomber lourdement, presque sans crépuscule, comme si le soleil se fût subitement éteint. On ne le sentait déjà plus du côté où il déclinait en ce moment, et c'était à se demander comment les lames, en déferlant, se couronnaient encore d'une crête lumineuse.

Le vent, soufflant du sud-est, et ne rencontrant aucun obstacle sur cette immensité découverte, battait en côte avec une prodigieuse violence. Tout navire qui, cette nuit-là, aurait tenté de doubler l'extrême pointe de l'Amérique, eût certainement risqué de se perdre corps et biens.

C'était le danger qui menaçait le bâtiment en détresse, et que la détonation venait de signaler. Assurément, il n'était pas impossible qu'il pût passer entre le cap Horn et les îlots de Diego Ramirez puisque c'est un bras de mer qui les sépare, mais à la condition de porter une voilure suffisante pour s'élever contre le vent. Or, au milieu de ces rafales croissantes, de ces aveuglantes grenasses, pendant lesquelles les nuages semblaient dévaler comme une avalanche, le navire pourrait-il conserver assez de toile pour tenir la cape courante ? Comment résisterait-il à de tels déchaînements atmosphériques, et, si c'était un voilier, ne serait-il pas désemparé de sa mâture ?...

Un second coup de canon retentit. Il semblait que le violent éclat de la bouche à feu frappait l'œil comme un projectile.

Le Kaw-djer n'était plus seul alors au sommet de l'îlot. Au bruit des détonations, l'Indien et son fils, après avoir laissé la

chaloupe bien amarrée, s'étaient accrochés aux roches du cap, aux touffes poussées dans les fentes, pour arriver plus vite, et, déployant autant de vigueur que d'adresse, venaient d'atteindre le plateau.

La pluie ne tombait pas, et si, à cette hauteur, une poussière liquide imprégnait l'air, c'est que les embruns du ressac s'envolaient jusque-là.

Par intervalles, le bâtiment se montrait à travers le flottement des vapeurs, car la bourrasque le drossait à la côte. C'était un grand quatre-mâts, dont la coque noire, roulant d'un bord à l'autre, se découpait sur les blancheurs de la houle. Ce bâtiment venait de l'ouest, luttant contre le vent contraire.

« Il ne doublera pas... dit Karroly.

– Non, répondit le Kaw-djer, la mer est trop dure et le courant le prend dessous...

– Sait-il qu'il est près de terre, et de cette distance, a-t-il aperçu la côte ?... reprit l'Indien.

– Il n'a pu la voir, au milieu de cette obscurité, affirma le Kaw-djer, car s'il l'avait vue, sachant que le vent l'y jette, il prendrait un bord au large...

– Le peut-il ? demanda Karroly, s'il n'a pas conservé sa voilure, et il semble bien n'avoir que ses huniers au bas ris !... S'il ne profite pas d'une saute de vent, il sera jeté sur les roches du cap ! »

Mais comment ce navire aurait-il pu profiter de ces sautes de vent ; elles ne variaient guère que de quelques rhumbs, en halant toujours le sud. Assurément, personne, ni officier, ni homme de l'équipage ne savait que la terre était si proche, et que la tempête y portait en grand. Il eût fallu fuir vers le sud-ouest.

En ce moment, au milieu d'une de ces intermittences silencieuses qui séparent les rafales, plusieurs craquements se firent entendre, et, si le navire eût été plus près, on aurait pu croire qu'il se brisait contre les récifs.

« Il est perdu », s'écria Karroly.

En effet, les deux mâts d'artimon venaient de se briser au ras de l'emplanture, entraînant les agrès dans leur chute. Dans l'impossibilité où serait l'équipage d'installer des tourmentins, le bâtiment n'aurait plus de voile à l'arrière ; il ne pourrait tenir tête au vent en se mettant à la cape, ni s'élever de la côte. Comme le vent soufflait en plein du sud, sa perte était inévitable, à moins qu'il pût donner dans une des passes à droite ou à gauche du cap.

Deux autres coups de canon dominèrent les fracas de la tourmente, et, cette fois, le bâtiment n'était pas à un mille et demi de terre. Quel secours espérait-il donc au milieu de ces parages ? Sans doute, il ne devait pas ignorer qu'il fût dans les eaux du cap Horn, et il était nécessaire qu'il pût l'apercevoir au milieu des ténèbres de cette nuit.

Eh bien, ce cap qu'il ne voyait pas, il fallait le lui montrer, il fallait lui en indiquer la position certaine, afin qu'il pût en parer les écueils, et peut-être trouver refuge dans les canaux de la Magellanie, soit du côté de l'île Herschell, soit du côté de l'île Hermitte où la mer devait être plus maniable.

« Un feu... un feu ! cria le Kaw-djer.

– Viens », dit l'Indien à son fils.

Et tous deux, ils allèrent ramasser sur les flancs du cap des brassées de ces branches sèches, arrachées aux arbustes qui le hérissaient, de ces longues herbes que les vents avaient entassées dans les anfractuosités, de ces varechs pendant entre les roches. Puis, en toute hâte, ils accumulèrent ce combustible à la cime de l'énorme croupe, et en firent un foyer.

Cependant, de nouvelles décharges retentissaient, deux ou trois fois répercutées par les échos de l'île. Et ce que le Kaw-djer constatait à leur éclat plus vif, c'est que le bâtiment s'était déjà rapproché d'un mille de la pointe.

Il était alors huit heures du soir. La mer disparaissait sous une obscurité profonde, balayée par les coups de rafale.

Le Kaw-djer battit le briquet. L'amadou prit feu ; les brindilles s'enflammèrent, et la flamme, activée par les courants atmosphériques, ne tarda pas à gagner tout le foyer qui flamba, comme s'il eût reçu le souffle d'un puissant ventilateur.

En moins d'une minute, une colonne de flamme se dressa sur le plateau du cap, se tordit en projetant une lueur intense, tandis que la fumée se rabattait vers le nord en épais tourbillons. Aux rugissements de la tempête se joignirent les crépitements du bois dont les nœuds éclataient comme des cartouches touchées par une étincelle. Et, une fois de plus, au milieu des ténèbres déchirées par cette déflagration, les parages magellaniques justifiaient bien leur nom de Terre de Feu.

Le cap Horn est tout indiqué pour porter un phare qui éclairera ses dangereuses approches sur la limite des deux océans. Ce phare sera nécessairement établi un jour. La sécurité de la navigation l'exige. Déjà l'île des États lance ses feux nocturnes à la pointe de Vancouver ; mais, il est fort éloigné et ne sert qu'aux bâtiments qui viennent de l'est à travers l'Atlantique.

Nul doute que le foyer allumé par la main du Kaw-djer n'eût été vu. À bord du navire en détresse, on ne pouvait ignorer que la terre n'était pas à plus d'un mille sous le vent, et que la tempête y poussait. Le capitaine devait savoir qu'il se trouvait par le travers du cap Horn, s'il avait relevé sa position pendant le jour. Sans doute, il avait essayé de le doubler ; mais, repoussé par le vent, drossé par les courants, le navire n'avait pu se déhaler au large. Et, maintenant, à demi désemparé, il ne lui restait

plus de salut qu'en se jetant à travers les passes de chaque côté de l'île Horn.

Mais quels épouvantables dangers comportait cette manœuvre au milieu d'une obscurité si profonde. Le Kaw-djer et Karroly n'entrevoyaient le bâtiment qu'à la lueur des coups de canon ! Si les accores du cap sont franches, les récifs fourmillent dès qu'on a dépassé la pointe. Quel autre qu'un pratique de ces parages parviendrait à s'y diriger, à trouver un abri derrière l'île ? Et encore, en eût-il été capable pendant les heures obscures qui allaient s'écouler jusqu'au lever du jour ?...

Cependant, le foyer continuait de jeter ses éclairs à travers la nuit. Karroly et Halg ne cessaient de l'alimenter. Le combustible ne manquerait pas jusqu'au matin, s'il le fallait.

Le Kaw-djer, en avant du foyer, tandis que les flammes se recourbaient derrière, essayait de relever la position du navire. Ce qu'il y aurait à faire pour lui porter secours, prévenir sa collision contre les écueils, le guider à travers les passes, il se le demandait. Il ne pensait plus à en finir avec la vie, maintenant, mais à sauver des malheureux menacés de périr. Et, à la lueur du feu, lorsqu'il se retournait vers l'Indien et son fils, il les voyait prêts à lui obéir.

« À bord ! » s'écria-t-il enfin.

Et, tous trois, dévalant les talus du cap, non sans risques, eurent atteint la grève en quelques minutes, et, le chien les y suivant, ils embarquèrent dans la chaloupe. Le grappin ramené en dedans, elle sortit de la crique, Halg au gouvernail, le Kaw-djer et Karroly aux avirons, car il n'eût pas été possible de mettre dehors un morceau de toile, et d'ailleurs le vent eût rejeté la *Wel-Kiej* vers le nord.

Il fallut sortir des écueils qui couvrent latéralement la base du cap, et contre lesquels la houle brisait avec une indescriptible

fureur. Des cris aigus d'oiseaux passaient au milieu des embruns.

La chaloupe eut grand peine à se dégager du tourbillon des récifs, bien que les avirons fussent maniés par des bras vigoureux. Au dehors, la mer était démontée. Les lames déferlaient avec fureur et fracas, comme si elles eussent rencontré le fond, bien que la sonde accusât plusieurs centaines de pieds. La *Wel-Kiej*, secouée à se démembrer, bondissait, se renversait d'un flanc à l'autre, se mâtait parfois comme disent les marins, toute son étrave hors de l'eau, puis retombait pesamment. De lourds paquets de mer embarquaient, s'écrasaient en douches sur le tillac et roulaient jusqu'à l'arrière. Alourdie par cette charge d'eau, la chaloupe risquait de sombrer. Il fallait alors que Halg abandonnât le gouvernail et, l'écope à la main, vidât cette eau qui eût fini par emplir le coffre. Le courageux garçon s'acquittait adroitement de sa besogne, tout en rectifiant la barre de temps à autre. Il était fait à ce dur métier du pilotage à travers les passes de l'archipel magellanique.

Cependant la chaloupe marchait aussi droit que possible vers le bâtiment dont on voyait alors les feux de position. D'ailleurs, drossé par la rafale, il gagnait plus rapidement sur elle. À présent, quelques minutes suffiraient pour que le Kawdjer et ses compagnons fussent bord à bord.

On apercevait la masse qui tanguait comme une bouée gigantesque, plus noire que la mer, plus noire que le ciel. Ses deux mâts d'arrière, retenus par leurs galhaubans, tramaient à sa suite, tandis que le mât de misaine et le grand mât décrivaient des arcs d'un quart de cercle, en déchirant les brumailles. Le grand danger était que la mâture, soulevée par la houle, ne fût précipitée contre la coque du navire, au risque de la défoncer.

« Que fait donc le capitaine, s'écria Karroly, et comment n'en est-il pas encore débarrassé ?... Il ne sera pas possible de traîner cette queue à travers les passes ! »

Le Kaw-djer ne répondit pas. Ce qui lui vint à la pensée, c'était que les officiers, l'équipage de ce bâtiment, étaient affolés, et que, peut-être même, n'y avait-il plus de capitaine à bord.

En effet, couper les agrès qui retenaient les mâts tombés à la mer eût été de toute urgence. Mais, sans doute, le navire était en plein désordre, et personne ne songeait à cette besogne. De commandement, il ne devait plus y en avoir, et il semblait que toute manœuvre fût abandonnée. On ne voyait pas un seul homme courir sur les lisses, se hisser aux enfléchures des deux mâts restés debout.

Et, cependant, l'équipage ne pouvait plus ignorer que le navire fût affalé sous la terre, qu'une dizaine d'encablures l'en séparaient seulement, qu'il ne tarderait pas à s'y fracasser. Le foyer allumé au faîte du cap Horn jetait encore des langues de flamme qui s'échevelaient dans des proportions démesurées, lorsque le brasier s'activait au souffle de la tourmente.

« Est-ce qu'il n'y a plus personne à bord ? » dit l'Indien, répondant à la pensée du Kaw-djer.

Oui, il se pouvait que le bâtiment eût été abandonné de ses passagers, de ses officiers, de son équipage, que ces malheureux, après s'être jetés dans les embarcations, fussent pris entre les remous de ces deux océans, dont le flux et le reflux rendent si dangereux, et quelquefois impraticables, les parages du cap Horn. Durant les courtes accalmies, pas un cri ne se faisait entendre, pas un appel désespéré ! Et, qui sait même, si ce navire, changé en un énorme cercueil, ne renfermait pas que des mourants et des morts, dont les corps allaient se déchirer bientôt sur la pointe des récifs ?...

Enfin la *Wel-Kiej* arriva par le travers du bâtiment au moment où il faisait une embardée sur tribord, qui faillit la couler. Mais un coup de barre de Karroly lui permit de filer le long de la coque où pendaient des bouts de grelins et d'aussières. L'Indien

put adroitement en saisir une, et, en un tour de main, il l'eut amarrée à l'avant de la chaloupe.

Puis, son fils et lui, le Kaw-djer ensuite, s'élevant sur cette aussière, franchirent les bastingages, et retombèrent sur le pont.

Non ! ce navire n'avait point été délaissé. Une foule éperdue de passagers, hommes, femmes, enfants, l'encombraient. Pour la plupart étendus contre les roufs, le long des coursives, on eût compté plusieurs centaines de malheureux au paroxysme de l'épouvante, et qui n'auraient pu se tenir debout, tant les coups de roulis étaient insoutenables.

D'ailleurs, au milieu de cette obscurité, personne n'avait aperçu ces deux hommes et ce jeune garçon qui venaient de se hisser le long de la coque et de franchir les pavois par le travers du mât de misaine.

Karroly se précipita vers l'arrière, espérant trouver l'homme de barre à son poste...

La barre était abandonnée. Le navire, à sec de toile, allait où le poussaient la houle et le vent.

Mais le capitaine, les officiers, où étaient-ils ?... Est-ce donc qu'ils avaient lâchement, au mépris de tout devoir, déserté le bord ?...

Le Kaw-djer saisit un matelot par le bras et lui dit en anglais :

« Ton commandant ?... »

Cet homme n'eut pas même l'air de s'apercevoir qu'il était interpellé par un étranger bien que la figure du Kaw-djer fût éclairée alors par le feu du cap Horn, et il se borna à hausser les épaules.

« Ton commandant ?... reprit le Kaw-djer.

– Élingué par-dessus le bord, et une dizaine d'autres, avec la mâture. »

Ainsi le bâtiment n'avait plus de capitaine, et une partie de son équipage lui manquait.

« Le second ? » demanda le Kaw-djer.

Nouveau haussement d'épaules de ce matelot, d'une indifférence évidente, par résignation sans doute, à tout ce qui arrivait.

« Le second ? répondit-il, les deux jambes cassées, affalé dans l'entrepont...

– Mais le lieutenant... les maîtres ?... où sont-ils ?... »

Un geste du matelot signifia qu'il n'en savait rien.

« Enfin qui commande à bord ?... s'écria le Kaw-djer.

– Vous ! répondit Karroly, qui venait de le rejoindre.

– À la barre donc, ordonna le Kaw-djer, et donnons dans la passe ! »

Karroly et lui coururent en toute hâte à l'arrière, et, les mains sur la roue, essayèrent de diriger le bâtiment vers l'ouest du cap Horn.

Quel était ce navire ?... Où allait-il ?... On le saurait plus tard. Quant à son nom et à celui de son port d'attache, il fut possible de les lire sur la roue, à lueur d'un falot apporté par Halg :

Jonathan – San Francisco

Les violentes embardées rendaient la manœuvre du gouvernail très difficile. Par malheur, son action était peu efficace, car le bâtiment n'avait pas de vitesse propre, et dérivait avec la houle.

Cependant, le Kaw-djer et Karroly essayaient de le maintenir en direction de la passe. Le feu du cap Horn jetait encore quelques flammes ; mais il ne tarderait pas à s'éteindre...

Or, quelques minutes, c'était plus de temps qu'il ne fallait pour atteindre l'entrée du canal qui, sur bâbord, se creuse entre l'île Hermitte et l'île Horn. Si le bâtiment parvenait à parer les quelques écueils qui émergent dans sa partie moyenne, peut-être gagnerait-il un mouillage abrité du vent et de la mer ? Là, on attendrait en sûreté jusqu'au lever du jour...

Et, d'abord, une précaution indispensable avait été prise. Karroly, aidé de quelques matelots, s'était porté vers l'arrière. À peine s'ils s'aperçurent que c'était un Indien qui les commandait. Ils se mirent en toute hâte à couper les haubans et galhaubans de tribord qui retenaient les deux mâts à la traîne. Il importait de parer à des chocs violents ; la coque, bien qu'elle fût en fer, eût fini par être défoncée.

Les agrès, tranchés à coup de hache, Karroly vit la mâture s'en aller en dérive, et il n'eut plus à s'en occuper. Quant à la chaloupe, la *Wel-Kiej*, sa bosse la ramena vers l'arrière, de manière à prévenir toute collision. Puis, Karroly revint à la barre.

La fureur des lames s'accroissait dans le voisinage des récifs, et d'énormes lames embarquaient par-dessus les bastingages. Nouvelle cause d'épouvante et d'affolement pour les passagers. Mieux aurait valu que tout ce monde se fût réfugié sous les roufs ou dans l'entrepont. Mais le moyen de se faire entendre et comprendre de ces malheureux ! Il n'y fallait pas songer, et, cependant, quelques-uns étaient renversés par les coups de houle et roulaient d'un bord à l'autre.

Enfin, non sans avoir fait d'effrayantes embardées qui, tour à tour, exposaient ses flancs aux assauts de la mer, le bâtiment doubla le cap, frôla les récifs qui le hérissaient à l'ouest, et remonta le long de l'île Horn, dont les hauteurs, dominant ses criques anfractueuses, le couvrirent en partie contre les vio-

lences de la bourrasque. Il s'en fallut de peu qu'il ne s'y brisât. Un morceau de voile avait été hissé à l'avant en guise de foc. Karroly, à la barre, quelques hommes avec lui, entre autres le maître d'équipage, essayait de se maintenir en direction.

À celui-ci, il avait simplement dit : « Pilote ! » et l'autre n'en avait pas demandé davantage.

Tout danger n'avait pas disparu, et lorsque le navire serait arrivé à la pointe septentrionale de l'île, pris par le travers, il serait de nouveau exposé à toute la brutalité des lames et du vent qui enfilaient le bras de mer entre l'île Horn et l'île Herschell. D'ailleurs il était impossible d'éviter ce passage, puisque la côte du cap n'offrait aucun abri, pas une anse où le *Jonathan* eût pu mouiller ses ancres. En outre, le vent, qui tombait de plus en plus au sud, ne tarderait pas à rendre intenable pour un bâtiment cette portion de l'archipel.

Toutefois, ce que le Kaw-djer espérait, ce que pourrait peut-être faire Karroly, grâce à son instinct et son habileté de pilote, mais à la condition que le gouvernail conservât une certaine action, c'était de courir à l'ouest, en s'abritant des îlots de Hall, d'atteindre la côte méridionale de l'île Hermitte. Cette côte, assez franche, longue d'une douzaine de milles, n'est pas dépourvue de refuges. Au revers de l'une de ses pointes, à l'intérieur d'une crique en dehors de la houle, le *Jonathan* serait en sûreté jusqu'à la fin de cette tempête, dût-elle durer vingt-quatre ou quarante-huit heures. Puis, la mer redevenue calme, le vent favorable, Karroly essayerait de s'élever jusqu'au canal du Beagle, entre les îles Hoste et Navarin, puis, bien que le navire fût à peu près désemparé, de le conduire à Punta Arenas par le détroit de Magellan.

Mais que de périls présentait la navigation jusqu'à l'île Hermitte ! Comment éviter les nombreux récifs dont ces passes sont semées ! Avec la voilure réduite à un bout de foc qui risquait d'être emporté à chaque instant, comment assurer la marche du navire au milieu de ces profondes ténèbres ?...

Enfin, après une heure terrible, les dernières roches de l'île Horn furent dépassées, et alors la mer battit en grand le navire. Il revenait avec une telle impétuosité tantôt sur un bord, tantôt sur l'autre, que le foc ne pouvait plus suffire. Le maître d'équipage, avec l'aide d'une douzaine de matelots, tenta d'établir une voile de cape au mât de misaine.

C'était un tourmentin de grosse toile, bordé de solides ralingues, éprouvé déjà par les fortes tempêtes. Le difficile serait de le hisser à bloc au capelage du mât de misaine, dont ni les haubans ni les étais n'avaient cédé, puis de l'amurer et de le border vent arrière.

Il ne fallut pas moins d'une demi-heure pour y réussir. Après mille difficultés, alors que les claquements de la toile détonaient comme des coups de feu, la voile fut mise en place et tendue au moyen de palans, non sans que les hommes y eussent employé toute leur vigueur. Assurément, pour un navire de ce tonnage, l'action de ce morceau de toile serait à peine sensible. Cependant, il la ressentit, étant donnée la force du vent, et les sept à huit milles qui séparent l'île Horn de l'île Hermine furent enlevés en moins d'une heure.

Le Kaw-djer et Karroly espéraient donc que le *Jonathan* pourrait atteindre le revers de la pointe qui se projette au sud et y trouver abri, lorsque, un peu avant dix heures, un effroyable craquement se fit entendre au milieu des hurlements de la bourrasque.

Le mât de misaine venait de se rompre à une dizaine de pieds au-dessus du pont. Il tomba en entraînant dans sa chute une partie du grand mât dont les agrès cédèrent, et mâts de hune, de perroquets et vergues disparurent en écrasant les bastingages de bâbord.

Cet accident fit plusieurs victimes parmi les passagers et les matelots, car des cris déchirants furent poussés. Au même ins-

tant, le *Jonathan* donna une telle bande qu'il menaça de chavirer, après avoir embarqué une énorme masse d'eau.

Il se releva, cependant, et ce fut comme un torrent qui courut de l'avant à l'arrière, entre les coursives, retombant par les dalots et à travers la brisure des bastingages. Par bonheur, les agrès s'étaient rompus, et les débris, entraînés par la houle, ne menaçaient plus la coque.

Mais à présent le *Jonathan* ne sentait plus sa barre, et il s'en allait en dérive...

« Nous sommes perdus ! s'écria un des matelots.

– Et pas d'embarcation ! s'écria un autre. »

En effet, elles avaient été enlevées par la mer.

« Il y a la chaloupe du pilote ! » s'écria un troisième.

Et tous allaient se précipiter vers l'arrière, où la *Wel-Kiej* suivait à la traîne.

« Restez ! » commanda le Kaw-djer, et cet ordre fut donné d'une voix si impérieuse que le maître d'équipage et ses hommes durent obéir.

Il n'y avait plus qu'à attendre le dénouement, c'est-à-dire la catastrophe finale. Si le *Jonathan* manquait l'île Hermitte, peut-être les courants de la marée qui montait alors l'entraîneraient-ils vers l'ouest, et il irait se briser contre les îlots de Santo Ildefonso. D'ailleurs, désemparé de sa mâture, que fût-il devenu sur cette terrible mer du Pacifique ?

Une heure après, Karroly entrevit une énorme masse. C'était l'île Wollaston dont les hauteurs s'estompaient vers le nord. Mais le flot se faisait sentir alors dans ces passes où tourbillonnait la houle venue de l'est, et l'île Wollaston fut presque aussitôt laissée sur tribord.

Aucun doute, le *Jonathan* allait passer entre l'île Hermitte et la pointe de l'île Hoste, lorsque, un peu avant minuit, un formidable choc l'ébranla dans toute sa membrure. Il s'arrêta brusquement, en donnant la bande sur bâbord…

Le navire américain venait de se mettre à la côte sur cette extrémité de l'île Hoste qui porte le nom de Faux Cap Horn.

IX

Le Jonathan

Quinze jours avant cette nuit du 15 au 16 février, le clipper américain *Jonathan* avait quitté San Francisco de Californie, à destination de l'Afrique méridionale. C'est là une traversée de [...] milles qu'un navire bon marcheur peut accomplir en cinq semaines, s'il est favorisé par le vent et la mer.

Ce voilier – deux mille cinq cents tonneaux de jauge – était gréé de quatre mâts, le mât de misaine et le grand mât à voiles carrées, les deux autres à voiles latines, brigantines et flèches. Il sortait des chantiers de Sherry and Forster. Coté de première classe, sa coque de fer finement allongée, son tirant d'eau, la perfection de son appareil vélique, sa machinerie pour les divers services du bord, offraient toutes garanties de sécurité dans un voyage rapide.

Le capitaine Leccar le commandait, un excellent marin dans la force de l'âge, ayant sous ses ordres le second Musgrave, les lieutenants Furner et Maddison, le maître Tom Land, et un équipage de vingt-sept hommes, tous américains.

Le *Jonathan* avait déjà traversé deux fois le Pacifique, chargé pour l'Australie et les Indes anglaises. Ses retours de Calcutta et de Sydney s'étaient effectués dans des conditions favorables, bien que les mers du Sud ne lui eussent point épargné leurs violences. Au double point de vue maritime et commercial, ses armateurs, MM. Blount et Frary, n'avaient eu qu'à se féliciter du résultat de ces deux campagnes.

En vue de ce dernier voyage, qui venait de se terminer par une catastrophe, le *Jonathan* n'avait point été affrété pour un

transport de marchandises. Neuf cents émigrants s'y étaient embarqués pour une colonie de l'Afrique méridionale. C'était sur la baie de Lagoa, des possessions portugaises du Sud Afrique, que cette colonie allait s'établir sur une concession faite par le gouvernement portugais.

Le plus grand nombre de ces émigrants appartenaient aux États du Nord. Il se trouvait parmi eux, cependant, quelques familles irlandaises et allemandes, de ces Européens américanisés qui abondent dans l'Illinois et la Californie. La Société de colonisation, établie en cette ville, avait fait appel aux émigrants de toute origine pour peupler de vastes concessions de terrains obtenus sur la baie Lagoa, en un pays fertile, avec l'espoir de contrebalancer l'influence anglaise du Cap.

Cette population hybride, composée d'éléments divers, peut-être serait-il difficile d'en fusionner les éléments, si on ne lui imposait pas à terre cette sévère discipline qu'elle avait déjà subie à bord du *Jonathan*. Au surplus, le quatre-mâts avait été aménagé pour ce transport de colons. À l'intérieur des roufs et dans l'entrepont, hommes, femmes, enfants, avaient pu se caser assez convenablement. D'ailleurs, la traversée ne devait pas être de longue durée. À cette époque de l'année, après avoir redescendu le long de la côte américaine, le *Jonathan* se trouverait en pleine saison chaude, et ne devait pas rencontrer en février et en mars, ni dans le Pacifique ni dans l'Atlantique, les grands mauvais temps de la période hivernale.

La cargaison du clipper, en dehors des provisions nécessaires au voyage, comprenait tout ce qu'exigerait la colonie à son début. L'alimentation de ces neuf centaines d'émigrants était assurée pour quelques mois en farines, conserves et boissons alcooliques. Le *Jonathan* emportait aussi le matériel de première installation, des tentes, des habitations démontables, un mobilier sommaire, les ustensiles nécessaires aux besoins des ménages. La Société s'était préoccupée de fournir aux colons le matériel agricole qui permettrait de mettre immédiate-

ment en valeur les terres concédées, plants de diverses natures, graines pour semence, céréales et légumes, un certain nombre de bestiaux des espèces bovine, porcine et ovine, tous les hôtes habituels de la basse-cour. D'autre part, les armes et les munitions ne manqueraient pas, en cas qu'il y eût à repousser les attaques des Namaquas et des Boshimans, toujours en guerre avec les autres tribus hottentotes. Le sort de la nouvelle colonie était donc garanti pour une période suffisante. D'ailleurs, il n'était pas question qu'elle fût abandonnée à elle-même. Le *Jonathan,* de retour à San Francisco, y reprendrait une seconde cargaison qui compléterait la première, et, si l'entreprise paraissait réussir, transporterait un second personnel de colons à la baie de Lagoa. Ils ne manquent pas, ces pauvres gens auxquels l'existence est trop dure, impossible même dans la mère patrie, et dont tous les efforts tendent à s'en créer une autre en terre étrangère.

Le début du voyage ne fut pas heureux. Dès qu'il eut mis dehors, presque au sortir de la rade de San Francisco, avant d'avoir atteint la latitude de San Diego (Basse-Californie), le *Jonathan* eut à lutter contre les vents contraires, qui soufflaient du sud-ouest. Le capitaine Leccar prit le parti de gagner le large, craignant d'être affalé sous la terre. Il eut même à essuyer, quelques jours plus tard, un coup de vent d'une extrême violence et dut se mettre à la cape par le travers du cap Corrientes, à la hauteur du Mexique.

Les émigrants sur ce clipper où ils étaient assez étroitement installés, avaient beaucoup à souffrir de ces mauvais temps pendant lesquels ils ne pouvaient demeurer sur le pont. Mais enfin le *Jonathan* ne fit pas d'avaries graves, et, le capitaine, après avoir fui quelques jours vers l'ouest, put reprendre sa marche vers ce groupe des Galapagos que traverse l'Équateur.

La navigation continua, contrariée à la fois par les calmes et les tempêtes. Le moral des passagers s'en ressentit. Il y eut

des plaintes et des menaces. Le capitaine Leccar, bien secondé par son second Musgrave, eut à prendre des mesures sévères pour enrayer des tentatives de rébellion. Il y avait parmi ces émigrants des hommes de désordre, aventuriers prêts aux pires excès, peu rassurants pour l'avenir de la nouvelle colonie.

Qu'on ne s'étonne pas si, parmi cette future population si mélangée, se trouvaient quelques-uns de ces révolutionnaires de métier, toujours en lutte avec les lois, ennemis de tout état social, agents de désorganisation, dont aucun pays policé ne peut tolérer la présence. À citer entre eux, comme les plus redoutables, les frères John et Jack Merritt, Irlandais d'origine, appartenant à la secte des Fenyans, contre laquelle l'Angleterre dut prendre les mesures les plus rigoureuses. Chassés du Royaume-Uni, qui se montre cependant d'une tolérance imprudente pour les agitateurs de quelque nationalité qu'ils soient, ces deux frères, alors âgés de quarante et quarante-cinq ans, s'étaient engagés parmi ces émigrants que le clipper transportait dans l'Afrique méridionale. Quel était leur but, et qu'allaient-ils faire à la baie de Lagoa ?... Peut-être y provoquer des troubles, dont ils profiteraient, peut-être y imposer leurs idées. Propagandistes par le fait, ils étaient bien différents du Kaw-djer, dont la doctrine répugnait aux violences.

Ces anarchistes n'attendirent même pas que le *Jonathan* fût arrivé à destination. Parmi ces quelques centaines de passagers, ils en trouvèrent un certain nombre disposés à subir leur influence, de ces malheureux que la misère livre à toutes les mauvaises instigations. Assurément, la grande majorité des émigrants résista à leurs tentatives lorsqu'ils voulurent enfreindre la discipline du bord. Aussi, le capitaine Leccar dut-il, à plusieurs reprises, intervenir énergiquement et réduire ces excitateurs à l'impuissance.

Cependant, le *Jonathan* continuait à descendre les mers du Pacifique, très éprouvé en somme par la fréquence des bourrasques du large. Par bonheur, les vents alizés s'étaient rencon-

trés sur ces parages compris de chaque côté de l'équateur entre les trentièmes parallèles nord et sud. Sans doute, en conséquence du mouvement diurne du soleil, ils soufflaient de l'est à l'ouest, mais ils se propageaient avec constance et régularité, n'allant jamais jusqu'au grand frais ou à la grande brise, et le clipper pouvait faire route au sud en tenant le plus près. D'ailleurs, il n'eut point à courir de longues bordées au large. Il prolongea la côte américaine, tantôt à dix milles, tantôt à trente, depuis la latitude de Lima du Pérou jusqu'à celle de Valparaiso du Chili, sous une allure moyenne, et bien qu'il eût presque toujours à lutter contre une mer très dure. Il n'était donc plus, à la date du 11 février, qu'à une distance de dix degrés, soit six cents milles marins, du cap Pilarès, à l'entrée occidentale du détroit de Magellan.

Le capitaine Leccar avait l'intention de traverser le détroit pour passer du Pacifique à l'Atlantique. On ne l'ignore pas, ce détroit est une route plus indiquée pour les bateaux à vapeur que pour les bateaux à voile. Ceux-ci peuvent hésiter à s'y engager, car ils sont obligés à de multiples changements de direction suivant l'orientation des passes, manœuvres faciles aux steamers. Mais lorsqu'un voilier se présente par l'ouest, les circonstances le favorisent. Il a déjà quitté la région des alizés qui soufflent de l'est, et, ainsi que cela a été mentionné, les vents dominants du détroit magellanique se propagent de l'ouest à l'est, c'est-à-dire du cap Pilarès au cap des Vierges. Un clipper tel que le *Jonathan* avait donc tout avantage à prendre cette route où il rencontrerait des brises constantes, ce qui lui permettrait d'éviter les parages si tourmentés du cap Horn.

Arrivé au cinquante-deuxième degré de latitude, le capitaine longea la côte ouest de l'île Adélaïde depuis le cap Isabel jusqu'au cap Parker de manière à donner dans le détroit après s'être garé des dangers de l'archipel Sir John Narborough. Le cap Pilarès lui restait alors exactement dans l'est, à la pointe de la Terre de Désolation.

On le sait, c'est entre ces deux terres, ou plutôt ces deux vastes îles d'Adélaïde et de Désolation, que s'ouvre du côté de l'ouest le passage entre les deux océans qui forme une sorte d'S majuscule.

Mais, ce jour-là, par un nouveau coup de la malchance, survint une tempête des plus violentes, avec rafales et grenasses, en même temps que le vent sautait de l'ouest au nord.

Il fallut sans retard amener les voiles hautes, mettre les huniers au bas ris, et gouverner de façon à prendre la lame obliquement, afin d'éviter les gros coups de mer.

La nuit du 13 au 14 février ne donna pas un instant de répit. Le capitaine et les officiers ne purent quitter leur poste. Pendant la journée du 13, l'état du ciel n'avait pas permis d'obtenir une observation ; mais, à l'estime, il y avait lieu de croire que le clipper se trouvait par le travers du détroit.

Toutefois, comme l'entrée est extrêmement difficile par mauvais temps, comme un navire, s'il vient à la manquer, risque de se mettre au plein, il convenait d'agir avec une prudence extrême. Et qui sait s'il n'eût pas mieux valu revenir vers l'ouest, et battre la haute mer, en attendant la fin de cette tempête et la reprise des vents réguliers...

Si, encore, un feu eût permis de relever avec précision le gisement du cap Pilarès, le *Jonathan* aurait peut-être pu embouquer le détroit, puisque entre ce cap et le cap Parker, l'ouverture mesure une trentaine de kilomètres. Mais un phare manquait au cap Pilarès, comme il manquait au cap Horn. Cette partie du littoral n'est point éclairée, et, on le répète, il faut aller jusqu'à la Terre des États pour apercevoir le premier feu de l'Atlantique.

Cependant, il n'était pas douteux que le *Jonathan* fût arrivé à l'ouvert du détroit, mais, sans la sévère surveillance à bord, l'attention des vigies, à l'avant et à l'arrière, il eût été se briser contre les roches du cap Pilarès. Au milieu des ténèbres, on

aperçut à temps son énorme masse chaotique, et virer assez tôt pour ne point se jeter à la côte.

Il est vrai, dans ces conditions, avec ce furieux vent de nord et une mer que le flot contrariait alors, le virement de bord aurait pu échouer. L'étrave du clipper n'était même plus qu'à une demi-encablure des brisants, lorsque l'action du gouvernail se fit sentir. Il fut nécessaire de revenir lof pour lof, et hisser rapidement une voile de cape à l'artimon.

Le virement réussit enfin, et le *Jonathan,* dégagé de ce mauvais pas, reprit direction au large.

Le capitaine Leccar reconnut sa position quelques heures après l'aube. Il releva la terre à sept ou huit milles dans l'est, mais déjà le cap Pilarès lui restait très en arrière. Or, la tempête était dans toute sa force, sans aucun symptôme d'apaisement. Avec sa voilure réduite, le *Jonathan* ne pouvait regagner contre ce vent du nord. À lutter contre la houle, contre ces lames déferlantes qui le couvraient en grand, il eût risqué de se mettre en perdition.

Le capitaine Leccar dut donc modifier ses projets. Avec ce vent dont la violence s'accroissait, le clipper avait été entraîné vers le sud, au-delà de la baie Otway, au risque de se fracasser sur les îlots de Week. Après avoir dépassé le cap Tate de la Terre de Désolation, il lui était impossible de remonter vers le cap Pilarès. Donc, la nécessité s'imposait de renoncer à passer le détroit, et de descendre au sud, afin de rallier l'Atlantique par le cap Horn.

Après une conférence à ce sujet entre le capitaine et ses officiers, ordre fut donné de porter au large sous les huniers au bas ris, à l'allure du grand largue. En effet, il n'est pas dans les habitudes des voiliers de longer cette succession d'îles et d'îlots, contre lesquels la mer brise avec violence, et que défendent des centaines de récifs. Mieux valait ne se rapprocher des parages magellaniques qu'à la hauteur du cinquante-sixième parallèle

sud, puis le suivre en laissant le cap sur bâbord, et sur tribord, les îlots de Diego Ramirez. Peut-être, à la surface de l'Atlantique, le *Jonathan* rencontrerait-il des brises plus favorables qui le ramèneraient vers le cap de Bonne Espérance.

Il était regrettable, cependant, d'abandonner la route du détroit, d'une part plus courte, de l'autre relativement facile aux voiliers qui la suivent de l'ouest à l'est. Aussi le capitaine Leccar avait-il étudié la question d'y rentrer sans revenir chercher le cap Pilarès. Avec un pilote, très pratique de l'archipel, il aurait pu le tenter non sans succès – tel Karroly, par exemple –, prendre le canal de Cockburn au sud de la Terre de Désolation, contourner l'île Clarence, soit par sa pointe nord-ouest, soit par sa pointe sud-est, puis atteindre, en évitant la haute mer, le cap Froward que la presqu'île de Brunswick projette au tiers du détroit. De là, le *Jonathan* eût remonté vers le nord, en passant devant Port Famine, devant Punta Arenas, et, après avoir franchi les deux goulets, il aurait débouqué entre le cap des Vierges et le cap Espiritu-Santo sur l'Atlantique, presque à la hauteur du cinquante-deuxième parallèle. Assurément, ce plan était exécutable. Mais, en l'absence d'un pratique, au milieu de ce dédale d'îlots et d'îles, même en les relevant sur les cartes très exactes de ces parages, il eût été imprudent de s'y aventurer, et le capitaine Leccar eut raison de s'abstenir.

Le *Jonathan* continua donc à descendre, tout en gagnant vers le sud-est, autant que le permettait l'état de la mer, à plus de trente milles des îles Stewart, Gilbert et Londonderry. Dans l'après-midi du 15, après cette très pénible navigation de vingt-quatre heures, il se trouvait par le travers des îlots de Santo Ildefonso.

Par malheur, les violences de la tempête n'étaient pas encore épuisées. Et, maintenant, cet espace, dégagé de tout obstacle, où l'Atlantique et le Pacifique viennent heurter leurs eaux, offrait un champ libre aux luttes des deux océans. Aussi le capitaine Leccar dut-il regretter plus encore d'avoir manqué l'entrée

du détroit, où, d'ailleurs, il eût trouvé de nombreux points de relâche.

On était alors aux premières heures de la soirée. Le vent faisait rage. La mer, dure et creuse, fatiguait effroyablement le navire, que ne pouvait appuyer une voilure de plus en plus réduite.

Elle fut épouvantable, cette nuit du 15 au 16 février. Des deux côtés de l'Amérique se précipitaient des rafales obliques, heurtées en ces parages du cap Horn, où le clipper se débattait entre les chocs des deux océans.

Vers six heures, la bourrasque avait été telle que les deux mâts d'artimon du *Jonathan* se brisèrent et tombèrent par-dessus les bastingages. Un faux coup de barre, qui ne put être évité et renversa plusieurs hommes, mit le navire en travers à la lame. Il se coucha sur tribord au risque d'engager. On put même craindre qu'il ne se relevât pas, car des masses d'eaux couraient sur son pont, et les dalots ne leur offraient pas une issue suffisante. Cependant, il parvint à se redresser et ses huniers, contrebrassés en tout hâte sur l'ordre du lieutenant Furner, le remirent debout à la houle.

Mais le capitaine Leccar avait été enlevé par une lame, et il fut impossible de lui porter secours. Deux matelots emportés avec lui, le second Musgrave et le lieutenant Maddison, mortellement blessés par la chute des mâts d'artimon, furent encore les victimes de ce coup de mer.

Telle était la situation : un navire désemparé, le capitaine disparu, le second et l'un des lieutenants qui ne devaient pas survivre à leurs blessures, un équipage diminué de quelques matelots ! Pour commander, uniquement un jeune officier de vingt-trois ans, le lieutenant Furner, le maître Tom Land, deux seconds maîtres, et pour manœuvrer plus que dix-sept hommes !

Quant aux passagers, qui s'étaient refusés à rester dans l'entrepont ou à l'intérieur des roufs, plusieurs périrent également, et d'ailleurs il ne fut pas possible de maintenir l'ordre dans cette cohue affolée.

Soudain, vers sept heures, une soudaine accalmie se produisit, et, si la mer ne tomba pas, du moins les vents de nord cessèrent brusquement, comme si l'espace eût été vide d'air de ce côté. Mais, quelques minutes après, les rafales reprenaient avec une nouvelle violence, et, cette fois, c'était le sud qui les précipitait contre les indestructibles masses de l'archipel américain.

Il n'était que trop évident, le sinistre auquel courait à présent le navire, désemparé de sa mâture d'arrière, dans l'impossibilité d'établir les voiles qui lui eussent permis de tenir la cape et de résister à la nouvelle tempête que déchaînaient les lointaines régions de l'Antarctique. En outre, la houle venant du nord contrariait la houle venant du sud, avec la saute de vent, et la mer fut absolument démontée. Il semblait même que les ténèbres, si profondes déjà, se fussent encore accrues avec les violences de la tourmente.

Et, maintenant, – cela ne pouvait être l'objet d'un doute, – maintenant que le navire courait vers la terre, qu'il était hors de la puissance humaine d'en changer la direction, à quelle distance se trouvait cette terre où l'attendait le naufrage ?... À moins de dix milles, d'après ce qu'estimaient le lieutenant Furner et le maître d'équipage Tom Land. Et cette terre devait être la Magellanie dont les canaux et les îles eussent offert tant de points de relâche, mais contre laquelle le Jonathan se serait perdu avant d'avoir pu s'y réfugier.

On aurait voulu tout au moins retarder la catastrophe finale jusqu'au jour. Le naufrage laisserait peut-être alors quelques chances de salut. Le lieutenant et les maîtres mirent le navire à sec de toile, en amenant les deux huniers, les seules voiles qui eussent été conservées. Mais la masse de ce grand

quatre-mâts donnait au vent une prise suffisante pour que sa vitesse, aidée de la houle, fût considérable encore. Donc, il n'en fallait pas douter, ce serait en pleine nuit que se produirait la collision, en pleine nuit que le *Jonathan* se briserait sur les rochers du cap Horn.

Et, alors – quel recours pouvait-on ici attendre et d'où serait-il venu – le canon de détresse retentit au milieu du tumulte effrayant des vents et de la mer. L'épaisse obscurité fut déchirée par l'éclat des décharges que ne répercutait aucun écho à cette distance...

Le *Jonathan* dérivait toujours vers la côte...

On sait ce qui s'était passé lorsque le navire ne fut plus qu'à quelques milles de la terre, le feu allumé au sommet du cap, le Kaw-djer, au moment de terminer sa vie par le suicide, bravant la mort pour sauver des centaines de victimes, la chaloupe de Karroly poussant vers le bâtiment en perdition et risquant cent fois de chavirer au milieu de cette houle déferlante...

On sait comment la *Wel-Kiej* parvint à accoster le clipper, comment l'Indien et son fils purent s'amarrer aux agrès qui traînaient à l'arrière, comment deux hommes et un jeune garçon s'élancèrent sur le pont encombré d'une foule au paroxysme de l'épouvante, alors que l'équipage était décimé, le capitaine disparu, les principaux officiers blessés mortellement...

On sait que Karroly, sur l'ordre du Kaw-djer, saisit la barre et, jouant le tout pour le tout, lança le clipper à travers la passe de l'île Hermitte, après avoir laissé le cap sur tribord...

On sait enfin que la catastrophe n'avait pu être évitée et dans quelles circonstances elle s'était produite, le *Jonathan* entraîné vers le nord, à l'abri des hauteurs de l'île Horn, puis retrouvant la mer démontée à l'extrémité de la passe, le tourmentin installé à l'avant afin de pouvoir maintenir le navire en direction et le conduire au mouillage de l'île Hermitte, la chute du

grand mât et du mât de misaine faisant de nouvelles victimes, le clipper privé de sa dernière voile, livré à toutes les rages du vent et de la mer, et venant s'échouer contre cette pointe de l'île Hoste à laquelle a été donné le nom de Faux Cap Horn…

Il était alors trois heures du matin, et les premières nuances de l'aube n'avaient pas encore percé les sombres profondeurs de l'espace.

Au choc contre les roches de la pointe, le *Jonathan* s'était à demi-renversé sur le flanc de tribord et de sa coque éventrée s'étaient échappés des craquements qui dominèrent les fracas de la tourmente.

Dès la collision, les malheureux naufragés furent pris d'un irrésistible affolement. Quelques-uns, volontairement, d'autres, emportés par le choc, passèrent par-dessus le bord et tombèrent sur les récifs où le ressac les roula comme des épaves, mutilés et sans vie…

Après la secousse, le *Jonathan,* resté immobile, ne devait plus bouger. Il s'était mis à la côte au plein de la mer, et le jusant commençait à entraîner la houle vers l'est.

Le Kaw-djer, le lieutenant Furner, le maître d'équipage Tom Land, parvinrent non sans peine à ramener l'ordre parmi les émigrants que l'immobilité du navire finit par rassurer, et il n'y eut plus qu'à attendre le lever du jour.

X

L’île Hoste

L’île Hoste est une des moyennes de l’archipel magellanique. Sa côte septentrionale, qui suit à peu près la direction du cinquante-cinquième parallèle, borde le canal du Beagle sur la moitié de son étendue. Si son littoral est sensiblement rectiligne au nord, il est des plus irréguliers sur les autres côtés du périmètre. Un angle droit la limite à l’ouest, à l’entrée du Darwin Sound, qui la sépare de l’île Gordon. Au-dessous se dessine une étroite baie que termine le promontoire de Rous, et devant laquelle écument incessamment les récifs de l’île Waterman. Puis, la côte se creuse, se hérisse de pointes, protégées de la haute mer par la ceinture des îlots de Wood, de Hope et d’Henderson. Une profonde échancrure du rivage de l’est découpe cette baie de Nassau, ouverte entre les îles Navarin et Wollaston, et vers le sud-est se projette cette presqu’île Hardy, recourbée comme un cimeterre dont la pointe effilée forme le Faux Cap Horn.

C’est en dedans de cette presqu’île, au revers d’une énorme masse granitique, que le *Jonathan* était venu s’échouer obliquement à la côte, avant à terre, derrière au large.

La longueur de l’île Hoste, d’après les cartes de King et Fitz-Roy, peut être estimée à vingt-cinq lieues, comptées sur le littoral du canal du Beagle. Quant à sa largeur, elle ne dépasse par dix lieues du nord au sud. Dans ces évaluations n’est pas comprise la presqu’île Hardy, très étroite déjà à sa naissance, dont la courbure se dessine sur une douzaine de lieues environ.

Au jour naissant, les hauteurs de cette presqu’île très abrupte, très déchiquetée, apparurent entre les brumes de

l'aube que ne tardèrent pas à dissiper les dernières fureurs de la tempête.

Un morne, très à pic du côté de la mer, formait l'arête du cap et se rattachait par un faîte aigu à l'ossature de la presqu'île. Au pied du morne s'étendait un lit de roches noirâtres, pour la plupart immergées à marée haute, alors découvertes, le jusant étant au plus bas, et toutes visqueuses des goémons et des varechs qui les tapissaient. Quelques plaques de sable blanc mettaient de grandes taches jaunes entre les récifs, un sable lisse et humide encore, prodigieusement constellé de ces coquilles, térébratules, fissurelles, patelles, tritons, licornes, oscabrions, mactres, vénus, si abondantes sur les plages magellaniques.

Maintenant, il n'y avait plus à retenir les passagers sur le pont du navire. On imagine aisément la hâte que doivent avoir des naufragés de fouler la terre ferme, même lorsque le bâtiment a quitté son élément naturel et gît sur les roches.

En un instant, tous se furent déhalés par l'avant, et, au nombre d'une centaine, remontèrent la presqu'île dans la direction du nord-ouest. D'autres, impatients de reconnaître la situation, cherchaient à gravir les talus assez raides du cap, dont l'altitude, deux centaines de pieds, permettrait à leur regard d'embrasser une partie de l'île.

Le lieutenant Furner, le maître d'équipage, furent invités par le Kaw-djer et Karroly à les suivre, afin d'examiner le lieu d'échouage du *Jonathan*. Il y avait intérêt à savoir si la mer montante pourrait le remettre à flot, ou s'il était irrémédiablement perdu.

À eux se joignit un des passagers, M. Harry Rhodes, dont la femme, le fils et la fille demeurèrent à bord – un homme d'une cinquantaine d'années dont la situation était assurément supérieure à celle de la plupart des autres émigrants.

Il convient de dire que le Kaw-djer avait en vain essayé de donner ses soins au second Musgrave et au lieutenant Maddison. Leur cabine ne contenait plus que deux cadavres. John Furner était le seul survivant des officiers du clipper.

La première impression des passagers à la vue de cette terre n'avait point été bonne. Rien de triste comme ce Faux Cap Horn. Si cette aridité se continuait au-delà, les naufragés n'y trouveraient pas à assurer leur existence, le jour où les réserves alimentaires du *Jonathan* seraient épuisées. Or, dans un mois, la mauvaise saison, assez précoce en Magellanie, commencerait à se faire sentir, et, si le hasard n'amenait pas un navire dans ces passes, si aucun secours n'arrivait de Punta Arenas, il faudrait bien se résigner à un pénible hivernage sur le littoral de l'île Hoste.

Ce fut à ce sujet que la conversation s'engagea tout d'abord entre le Kaw-djer, le lieutenant Furner, Tom Land et M. Harry Rhodes. La première question du lieutenant avait été :

« En quelle partie de la Magellanie le *Jonathan* s'est-il perdu ?...

– L'île Hoste, répondit le Kaw-djer.

– Sur le détroit de Magellan ? interrogea M. Rhodes.

– Non, sur le canal du Beagle qui la sépare de la Terre de Feu...

– Dont nous ne devons pas être éloignés, dit le maître d'équipage, et qu'il eût été possible de gagner avec nos embarcations, si elles n'eussent été enlevées...

– Dans tous les cas, il nous reste encore la chaloupe qui vous a amené à bord, fit observer le lieutenant Furner en s'adressant au Kaw-djer.

– Elle est en bon état ?... demanda M. Rhodes.

– En bon état, répondit Karroly, dont le premier soin avait été de visiter la *Wel-Kiej*, où son fils était alors avec le chien Zol.

– Une chaloupe pour transporter plusieurs centaines de passagers, dit le Kaw-djer, ce serait long, pénible, et peut-être dangereux, si le mauvais temps ne cesse pas... Et puis... abandonner la cargaison... les vivres... le matériel ?... »

Il va sans dire que cette conversation se tenait en anglais, langue que Karroly comprenait et parlait, grâce à son métier de pilote. Aussi, devant cette proposition de quitter l'île, intervint-il en ces termes :

« À quoi bon chercher refuge à la Terre de Feu ?... L'île Hoste offre autant de ressources... Les naufragés du *Jonathan* sont assurés d'y pouvoir hiverner...

– C'est mon avis, ajouta le Kaw-djer, et c'est le conseil que je donne... »

Tandis que Karroly répondait, M. Rhodes l'observait avec attention, et il ne put lui échapper qu'il avait un Indien devant lui :

« Qui êtes-vous ? demanda-t-il, au moment où le lieutenant Furner allait poser la même question.

– Le pilote Karroly...

– Alors, pilote, au nom des passagers et de l'équipage, je vous remercie. Vous avez risqué votre vie pour nous sauver, et si notre navire s'est perdu, combien de personnes vous doivent leur salut... »

Puis, s'adressant au Kaw-djer :

« Et à vous aussi, monsieur... qui êtes ?...

– Peu importe, répondit le Kaw-djer.

– Un compatriote, peut-être ?...

– Un ami des Fuégiens... depuis plusieurs années en Magellanie... » déclara le Kaw-djer.

M. Rhodes n'insista pas. Il comprit qu'il y avait là un secret à respecter sans doute. Mais il n'en avait pas moins exprimé les sentiments de reconnaissance pour le dévouement de ces deux hommes. Sans leur intervention, si le Kaw-djer n'avait pas eu la pensée de signaler la terre en éclairant le sommet du cap, si, par son ordre, la chaloupe ne se fût pas lancée à travers la houle, si Karroly n'eût pas pris en mains la barre du navire désemparé, s'il n'avait eu l'audace et l'habileté de le diriger vers la passe afin de trouver l'abri des îles, le *Jonathan* se fût brisé contre les roches de l'île Horn, et là, personne n'eût survécu au naufrage. D'ailleurs, si le clipper s'était mis à la côte sur la pointe de l'île Hoste, c'est qu'un dernier accident n'en avait plus laissé la direction au pilote.

Quant aux victimes, le capitaine, le second, le lieutenant, une dizaine de matelots et autant de passagers, c'était trop, sans doute ! Mais, au pied du cap Horn, c'est par centaines qu'on les eût comptées !

Cependant, comme la mer était basse, le lieutenant et ses compagnons redescendirent du morne afin de visiter la coque du navire, presque entièrement à sec sur les roches. M. Rhodes rejoignit sur la grève sa femme et ses enfants. Quant au Kaw-djer, désireux peut-être de se tenir à l'écart, il se dirigea vers la pointe de la presqu'île.

On eut vite acquis la certitude que le *Jonathan* devait être considéré comme absolument perdu. La coque était crevée en vingt endroits, déchirée sur presque toute la longueur du flanc de tribord. Avaries irrémédiables, quand il s'agit d'un bâtiment en fer, alors qu'un bâtiment en bois est susceptible d'être renfloué. Il fallait donc renoncer à tout espoir de le remettre à flots, et la mer ne tarderait pas à en achever la démolition.

« Ce que nous avons à faire, et sans perdre un jour, dit Tom Land, c'est de sauver la cargaison, de la déposer en lieu sûr. Avec le flot, la mer va pénétrer à l'intérieur de la cale, et les provisions dont nous avons besoin seront avariées...

– Et non seulement les provisions, répondit le lieutenant Furner, mais le matériel aussi. Qui sait si nous ne serons pas contraints d'hiverner sur cette île, s'il n'y faudra point passer la mauvaise saison avant d'être rapatriés ?...

– Tout le monde à la besogne ! », dit le maître d'équipage.

En effet, il n'y avait rien de plus pressant que cette besogne, décharger le *Jonathan,* que le premier gros temps détruirait, et rendre possible quelques mois de séjour sur cette île sans communication avec le Chili ou l'Argentine. Quant à gagner Punta Arenas, les moyens de transport manquaient. Mais on verrait à prévenir les autorités chiliennes, en vue d'un rapatriement au retour du printemps.

Le lieutenant et le maître d'équipage firent donc procéder au déchargement du navire. Allemands, Américains, Irlandais, comprenant l'urgence de ce travail, s'y mirent avec zèle et courage. On le sait, la cale du clipper contenait un important matériel de premier établissement pour la nouvelle colonie, non seulement des tentes, mais quelques maisons et magasins, dont les différentes pièces n'exigeaient qu'un simple montage et qu'il était facile d'utiliser. Les bras ne manquèrent point à cette tâche qui put être conduite à bonne fin dans un court délai. D'ailleurs, la nouvelle du naufrage s'était répandue en Magellanie. Des îles voisines de l'île Hoste, de la Terre de Feu arrivèrent des Fuégiens, des Pêcherais. Poussés par l'appât du gain, ils offrirent leurs services qu'il n'y avait pas lieu de refuser. Avec ces indigènes, de tempérament doux et paisible, rien à craindre de ce qu'on eût redouté de la part des Patagons, pillards et batailleurs, et il n'y eut pas à regretter leur concours.

Bref, au début de l'hivernage, les travaux s'accomplirent avec ordre. Le lieutenant Furner, aidé de M. Rhodes et de quelques émigrants qui exerçaient sur leurs compagnons une certaine influence, put imposer aux naufragés la discipline du bord. Ce qu'il y aurait eu de plus regrettable, c'eût été que le désordre se mit entre ces gens de nationalité différente, et qu'ils eussent refusé de reconnaître aucune autorité.

Or, c'est ce que M. Rhodes et ceux des colons qui marchaient d'accord avec lui, redoutaient non sans raison. Ils n'oubliaient point ce qui s'était passé pendant la traversée du Pacifique, les idées de rébellion propagées chez un certain nombre de passagers, l'intervention funeste des frères John et Jack Merritt, l'influence qu'ils avaient acquise sur quelques-uns de leurs compagnons. Ils se souvenaient que le capitaine Leccar, de regrettée mémoire, s'était vu dans l'obligation d'agir contre ces fauteurs de révolte, et, à plusieurs reprises, de leur interdire toute communication avec les passagers. N'allaient-ils pas profiter des circonstances pour recommencer leurs agissements et provoquer la rébellion alors que la plus complète entente était si nécessaire dans l'intérêt commun.

Tout d'abord, les frères Merritt n'eurent point une conduite suspecte, se sachant très surveillés. D'ailleurs, il leur eût été loisible de quitter le lieu d'hivernage, d'entraîner leurs partisans en quelque autre point de l'île, après avoir réclamé une part de la cargaison. Ils ne le firent point, et se joignirent aux autres passagers qui, sous la direction du lieutenant et du maître d'équipage, travaillaient au déchargement du navire. Mais que réservait l'avenir, et, pendant ces longs mois d'abandon, ne reprendraient-ils pas leur détestable propagande ?...

Il est vrai, il ne s'agissait pas de fonder une colonie sur le littoral de l'île Hoste. Ici, ce n'étaient point des émigrants arrivés à destination, mais des naufragés dont le rapatriement ne pourrait s'effectuer avant quelques mois, n'ayant d'autre souci que d'assurer leur existence durant l'hivernage.

Et même, ils n'étaient pas dans les conditions infiniment plus graves de ces naufragés qui sont jetés sur une terre inconnue, dont on ignore le nom et le gisement, une de ces îles isolées de l'océan Pacifique, en dehors de toutes communications maritimes.

Non, la catastrophe avait eu lieu dans l'archipel magellanique, sur la presqu'île Hardy de l'île Hoste, exactement portée sur la carte, bien connue du Kaw-djer et du pilote Karroly, dans la partie de l'archipel qui relevait maintenant du gouvernement chilien, et tout au plus à une centaine de lieues de Punta Arenas, la capitale de la Magellanie chilienne. La nouvelle du naufrage y serait bientôt connue, et, dès que la saison le permettrait, un navire serait expédié soit des ports de l'Amérique méridionale, soit même du port californien de San Francisco, d'où le *Jonathan* était parti quelques semaines auparavant.

Donc pas de sérieuses inquiétudes à concevoir, du moment qu'une installation convenable était assurée sur l'île Hoste ; le matériel fournissant un abri, la cargaison garantirait l'alimentation. Au total, si ce n'est le climat un peu plus dur dont ils auraient à subir les rigueurs, ces émigrants vivraient là comme ils eussent vécu pendant les premiers mois de leur séjour sur la terre africaine.

Trois semaines après le naufrage – le déchargement ayant été effectué en une huitaine de jours –, le campement était organisé sur la presqu'île Hardy à la date du 17 mars, et permettrait sans trop d'appréhension d'attendre la prochaine arrivée de l'hiver.

Entre-temps – cela va sans dire – des explorations furent faites dans toute la partie qui avoisinait le campement. Si la presqu'île Hardy attristait le regard jusqu'aux arides pointes du Faux Cap Horn, il n'en était pas ainsi de la contrée verdoyante dont les hauteurs se profilaient au nord-ouest. Aux roches tapissées de goémons, aux ravins hérissés de bruyères se succédaient de vastes prairies, des pâturages vierges que bordaient des col-

lines boisées au pied des Sentry Boxes qui forment l'ossature de la presqu'île. Là s'entremêlaient les doroniques à fleurs jaunes, les asters maritimes à fleurs bleues et violettes, à des seneçons à tiges d'un mètre, et nombre de plantes naines, des calcéolaires, des cytises grimpants, des ancistres à gros fruits, des bromes, des stipes, des pimprenelles minuscules en pleine floraison. Les pâturages se succédaient aux pâturages, veloutés d'une herbe luxuriante, où des centaines de ruminants eussent trouvé leur pâture. Et, de fait, les représentants de la race ovine et bovine, embarqués à bord du *Jonathan,* en eurent jusqu'au ventre de ces épais herbages.

Une de ces excursions conduisit M. Rhodes et quelques-uns des colons à une douzaine de milles en direction du nord-ouest. Ils étaient accompagnés du Kaw-djer qui leur servait obligeamment de guide. Ils visitèrent ainsi la baie Bourchier sur le littoral ouest de la presqu'île, les baies Orange, Scotchwell, et au-delà la presqu'île à laquelle devait être donné le nom de Pasteur, entre le Tékinika Sound et le Ponsonby Sound dont les montagnes sont couvertes de neiges éternelles.

Leur admiration égalait leur surprise. Les riches pâturages témoignaient partout de la fertilité du sol, entretenus par un réseau de petits creeks, dont le cours se déversait dans une petite rivière aux eaux claires et limpides qui venait des collines du centre. La végétation arborescente répondait à cette luxuriante tapisserie des plaines. Les forêts, encadrant là de vastes espaces, se composaient plus particulièrement de hêtres antarctiques d'une venue superbe, enracinés dans un sol tourbeux mais résistant, et offraient des sous-bois très dégagés, parfois veloutés de mousses rameuses. Tels des bouleaux, des drimys, d'une circonférence de deux mètres à leur base. Tels aussi les écorces de Winter, et ces berbéris, sortes d'épines-vinettes dont le bois est d'une extraordinaire solidité, et des espèces de conifères ressemblant aux cyprès, d'une hauteur de trente à quarante pieds.

Sous ces voûtes verdoyantes s'ébattait tout un monde de volatiles, des tinamous de six espèces, les uns gros comme des cailles, les autres comme des faisans, des grives, des merles, ceux qu'on peut appeler des ruraux, et aussi les variétés de l'espèce marine, oies, canards, cormorans, goélands, tandis que les autruches nandous, les guanaques et les vigognes bondissaient à travers les prairies.

C'est à un demi-mille de l'endroit où s'était perdu le *Jonathan*, au milieu de la courbure dessinée par la presqu'île Hardy dont le raccord se fait à l'ouest avec les hautes terres, que les naufragés avaient établi leur campement provisoire. Là débouchait la rivière, aux rives ombragées, accrue de ses multiples affluents, dont les eaux s'écoulaient à la mer par le fond d'une petite crique. Sur ses bords, distants d'une centaine de pieds, il eût été facile de bâtir une bourgade pour une installation définitive. Au besoin, la crique aurait pu servir de port, étant très abritée des grands vents par les hauteurs du morne qui mesurait près de six cents mètres.

C'était là que le Kaw-djer et Karroly avaient conseillé aux émigrants de camper en vue d'un hivernage. Leur matériel d'habitation y trouverait place. En outre, – ils l'affirmaient – la mauvaise saison, entre avril et octobre, n'était pas aussi redoutable que le laissait croire la situation de la Magellanie au-delà du cinquante-deuxième parallèle. Le climat lui épargnait les rigueurs excessives dont sont affligées les régions polaires, et, sous le manteau de neige qui la recouvre pendant plusieurs mois de l'année, le froid n'est jamais insoutenable.

Certes, la malchance éprouvait cruellement les passagers du *Jonathan*. Alors qu'ils auraient dû être en plein Atlantique, navigant vers le cap de Bonne Espérance, ils se voyaient obligés à un séjour de quelque durée sur une des îles de l'archipel magellanique. Mais, au total, ils en seraient quittes pour un retard de quelques mois, et n'auraient à regretter que les victimes du naufrage.

M. Rhodes s'entretenait fréquemment de ces choses avec le Kaw-djer. Mme Rhodes, une femme sérieuse et de grand sens, son fils Edward, âgé de dix-huit ans, sa fille Clary, âgée de quinze, se sentaient, comme lui, attirés vers cet homme dont ils ne s'expliquaient pas l'existence solitaire en cette contrée, au milieu des Indiens du lointain archipel. De son côté, le Kaw-djer paraissait éprouver de la sympathie pour cette famille, dont nombre d'autres colons reconnaissaient le mérite et les vertus. Assurément, dans la nouvelle colonie, M. Rhodes était appelé à exercer une salutaire influence, et les braves gens seraient toujours de son côté.

Cependant, le Kaw-djer ne se livrait pas et gardait invariablement son habituelle réserve. Ses conseils, il ne les refusait à personne, et on les avait suivis pendant les travaux d'installation. Seuls les frères Merritt et quelques autres ne le recherchaient point, ignorant qu'il fût, comme ils l'étaient eux-mêmes, ennemi de tout ordre social. Et puis, en ce qui concernait le Kaw-djer, depuis ce qu'on eût pu appeler sa rentrée dans la vie pour l'accomplissement d'une œuvre d'humanité, songeait-il encore à ses projets, et, s'il ne voulait à aucun prix rester sur cette terre devenue chilienne, reprendrait-il la route du cap Horn ?...

Le campement de Yacana – ainsi se nommait ce cours d'eau de l'île Hoste – comprenait les tentes et les quelques maisons montées après le transport de la cargaison. Il avait fallu abandonner le navire qui achevait de se démolir au soulèvement de chaque marée. Maisons et tentes avaient été disposées sur la rive gauche du rio Yacana, et il suffisait de suivre cette rive pendant un demi-mille pour atteindre les pâturages qui couvraient la partie orientale de l'île. Les magasins, installés sous l'abri de grands hêtres, renfermaient la réserve des provisions, farines, viandes conservées, comestibles, tout ce qui devait servir au début de la colonie à l'embouchure du fleuve Orange. Des basses-cours avaient été établies pour la volaille, des soues pour les

porcs. Quant aux vaches, chèvres et moutons, ces animaux occupaient des enclos dans les pâtures du voisinage.

On le comprend, cette vie en commun de près d'un millier d'émigrants, d'origine diverse, exigeait une discipline sévère. Ce n'était pas le jeune lieutenant qui eût pu leur imposer une efficace autorité. Si le capitaine Leccar ou même le second Musgrave eussent été là, peut-être auraient-ils été capables de maintenir l'ordre parmi les naufragés comme ils l'avaient maintenu parmi les passagers. Mais ils avaient péri, et, sur cette île, d'ailleurs, personne ne semblait désigné pour commander aux autres. En outre, il était toujours à craindre que les frères Merritt ne voulussent provoquer les mauvaises passions, mettre le trouble là où il était si nécessaire de s'entendre !

Du reste, le gouvernement chilien allait sans doute vouloir intervenir. Cette île lui appartenait, et, d'ailleurs, à qui, si ce n'est à lui, les naufragés se fussent-ils adressés pour leur rapatriement ? Aussi avait-il été décidé que Karroly et son fils se rendraient à Punta Arenas afin de faire connaître la situation à Son Excellence M. Aguire.

Et même, comme il parut convenable que l'un des émigrants accompagnât le pilote, M. Rhodes offrit de prendre passage à bord de la *Wel-Kiej*. Cet Américain serait plus qualifié que l'Indien Karroly pour les démarches à faire en vue d'obtenir le concours du gouvernement. D'abord John et Jack Merritt parurent opposés à ce projet, qui soumettrait les émigrants à l'autorité chilienne ; mais ils furent contraints de se rendre. Le Kaw-djer, consulté dans l'intérêt commun, n'avait pu qu'approuver cette résolution, bien décidé, toutefois, à quitter l'île Hoste avant l'arrivée des agents de Punta Arenas.

Après avoir pris congé de sa famille et de ses compagnons, M. Rhodes s'embarqua dans la matinée du 20 mars, et Karroly, dès qu'il eût contourné l'extrémité de la presqu'île Hardy, traversa la baie de Nassau, afin de suivre l'étroite passe de Mugray entre l'île Hoste et l'île Navarin. Après avoir débouché dans le

canal du Beagle, il remonterait à l'ouest jusqu'à l'île Clarence, et atteindrait le détroit de Magellan presque en face du cap Froward.

On avait calculé que la chaloupe pourrait être de retour dans trois semaines, c'est-à-dire avant que l'hiver eût rendu difficile, sinon impraticable, la navigation de la *Wel-Kiej* à travers les sounds de l'archipel.

Pendant ce temps, la vie commune s'organisa, comme elle l'eût été dans la nouvelle colonie du fleuve Orange. Si ce n'est que les frères Merritt et un certain nombre de leurs partisans affectèrent de vivre à part, il ne se produisit aucun incident.

Le 9 avril, dans l'après-midi, la chaloupe fut signalée au large de la pointe, et, dès qu'elle eût accosté, M. Rhodes débarqua à l'endroit où l'attendaient sa famille et ses amis.

M. Rhodes, arrivé à Punta Arenas, avait vu M. Aguire qui était déjà instruit de la catastrophe du *Jonathan*. Le gouvernement chilien, déjà avisé, allait prendre des mesures en vue de rapatrier les émigrants. Mais alors, il ne se trouvait aucun navire à Punta Arenas qui pût être affecté au transport des naufragés à Valparaiso, ou autre port du Sud-Amérique. Du reste, la situation actuelle ne présentait rien d'inquiétant, avec un matériel de campement en bon état et des vivres assurés pour toute une année. Le mieux était donc de se résigner à un séjour de quelques mois sur l'île Hoste. Le gouverneur ne la perdrait pas de vue d'ailleurs. L'aviso, en station à Punta Arenas, serait envoyé prochainement à l'île, et, s'il le fallait, y devrait maintenir l'ordre.

Telle fut la réponse que rapporta M. Rhodes. Les colons pouvaient compter sur le bon vouloir du gouvernement chilien pour leur garantir toute tranquillité en attendant l'arrivée d'un navire de rapatriement. Donc, il y avait lieu d'envisager sans trop d'appréhensions la saison hivernale qui allait bientôt recouvrir de ses neiges l'archipel magellanique.

XI

Hivernage

L'hiver débuta par de grands troubles atmosphériques dès les premiers jours d'avril ; mais ses violences ne surprirent pas les passagers du *Jonathan,* devenus les colons provisoires de l'île Hoste, installés de manière à ne pas trop souffrir ni des rafales ni du froid. Pour le plus grand nombre, ils occupaient des maisonnettes bien étanches. Pourvus de poêles dont le combustible serait abondamment fourni par les forêts voisines, ils pourraient supporter la baisse de la température, peu considérable d'ailleurs en Magellanie.

Jusqu'alors, un certain nombre d'émigrants – une centaine au plus – avaient préféré ne point abandonner les roufs ou l'entrepont du *Jonathan,* bien que la gîte qu'il donnait rendit peu commode le séjour à bord. Mais deux ou trois coups de vent, venus du sud, avaient soulevé la mer à travers les passes et battu de plein fouet la presqu'île Hardy. La coque du clipper, déjà très endommagée, s'était peu à peu entrouverte, et on ne pouvait douter que sa destruction totale ne fût prochaine. Il eût donc été imprudent de rester à bord, et les familles durent s'installer sous les dernières tentes, mieux d'ailleurs que ne le sont les Fuégiens sous le toit de leurs ajoupas ou de leurs wigwams. Quant au *Jonathan,* il ne fut bientôt plus qu'une carcasse informe, vidée de tout ce qu'elle contenait d'utilisable.

Quant à la chaloupe, elle se trouvait en sûreté au fond d'une sorte de cuvette de roches presque à l'embouchure du rio Yacana ; elle n'y ressentait rien de la houle du large, rompue par les récifs. Le Kaw-djer, Karroly et Halg continuaient de rester à

bord, en attendant un départ dont la date n'était pas encore fixée.

Après les coups de vents du sud-ouest, les troubles atmosphériques cessèrent. Par sa position sur la rive gauche du rio, au revers du morne qui l'abritait, le village improvisé n'avait pas eu trop à souffrir et ni les maisonnettes ni les tentes ne furent menacées même au plus fort des tourmentes. La température s'abaissa alors, et les premières rigueurs du froid se firent sentir.

Tout d'abord, pour répondre aux appréhensions exprimées devant lui, le Kaw-djer avait rassuré ce monde d'émigrants. En Magellanie, avec une moyenne qui ne dépasse pas zéro, l'hiver était à la fois moins rude et moins long que dans les pays d'Irlande, du Canada et des États septentrionaux de l'Union, – ceci dit pour les Américains, les Canadiens et les Irlandais, et le climat de l'archipel valait bien celui de la Basse-Afrique.

C'était là un sujet fréquent de conversation dans la famille de M. Rhodes. Cette famille s'attachait de plus en plus au Kaw-djer, et que de regrets lorsque le jour de la séparation serait arrivé !

M. Rhodes, on ne saurait trop y insister, était un homme de bonne éducation, de grand sens, et dont les sentiments profondément religieux étaient partagés de toute sa famille. Il résidait à Madison, dans le Wisconsin, où l'avaient atteint des revers de fortune que personne n'eût pu conjurer. De là, ce parti pris et ce projet mis à exécution de s'expatrier, d'aller dans cette colonie africaine refaire sa fortune plus encore pour ses enfants que pour lui. Mme Rhodes, femme sérieuse et forte, l'avait encouragé dans ce dessein, prête à prendre sa part de cette existence laborieuse des émigrants. Aussi avaient-ils quitté Madison, presque sans esprit de retour, accompagnés de leurs deux enfants qu'ils adoraient et qui le leur rendaient en affection filiale. Cette famille, on peut le dire, avait la sympathie générale, et, avec le

temps, son influence ne pouvait que grandir dans la future colonie.

La maisonnette de M. Rhodes avait été montée sur la rive droite du rio Yacana au milieu d'une vingtaine d'autres entre lesquelles l'espace ménagé, bordé d'un côté par la berge du cours d'eau, formait une petite place. Des hêtres et des bouleaux ombrageaient ce noyau de village. Cette habitation, ce n'était à vrai dire que quatre murs de planches, comme toutes celles que la Société de colonisation mettait à la disposition des émigrants à qui il importait de la rendre plus confortable, et, encore, se réduisait-il, ce confort, à quelques meubles, literie, et ustensiles de ménage.

C'était dans cette modeste habitation que le Kaw-djer passait tout le temps qu'il ne consacrait pas à des excursions en compagnie de M. Rhodes et d'autres dans les diverses parties de l'île. Puis, la nuit venue, il regagnait la chaloupe où l'attendaient Karroly et son fils, toujours prêts à reprendre la mer.

Reprendre la mer ?... En quelle direction ?... La *Wel-Kiej* retournerait-elle donc à l'île Neuve que le Kaw-djer avait abandonnée pour jamais, semblait-il, et l'on sait de quelles funestes idées il était hanté, lorsque la chaloupe l'entraînait vers le cap Horn ! Et, cependant, il parlait souvent à ses hôtes de son prochain départ.

Et M. Rhodes de lui dire un jour :

« Pourquoi vouloir nous quitter, vous qui êtes devenu notre ami ?... Pourquoi ne pas demeurer ici pendant l'hivernage ?... »

Le Kaw-djer ne répondit pas.

« Et, ajouta Mme Rhodes, lorsqu'un navire sera venu nous chercher à l'île Hoste, ne sera-ce pas trop tôt nous séparer avec cette désolante pensée de ne plus se revoir ?...

– C’est à vous que nous devons notre salut, dit alors le jeune Marc.

– Oh ! restez, monsieur le Kaw-djer ! » supplia Clary Rhodes.

Le Kaw-djer secouait la tête, en homme dont la résolution est irrévocablement prise.

« Je ne puis, dit-il, et il faudra que je parte bientôt... oui !... bientôt !...

– Pour retourner à l’île Neuve ? demanda M. Rhodes. Et que ferez-vous là que vous ne puissiez faire ici, chasser, pêcher, trafiquer de vos pelleteries ?... Quelle raison vous empêcherait donc de passer tout cet hiver avec nous ?... »

Ainsi pressé, le Kaw-djer éluda les questions, ne répondant point, du moins en ce qui le concernait. Il se rejetait sur Karroly. L’Indien et son fils ne pouvaient abandonner leur installation de l’île Neuve. C’est là qu’ils avaient définitivement fixé leur demeure, là que le Kaw-djer était venu partager cette solitaire existence. C’est là que Karroly était le mieux placé pour exercer son métier de pilote, là que les capitaines l’appelaient en hissant leur pavillon blanc à liseré bleu, lorsqu’ils se préparaient à remonter vers le canal du Beagle. Si Karroly n’était plus à son poste sur l’île Neuve, les navires iraient chercher les autres passes de l’archipel.

« Mais, répondit M. Rhodes, qui s’entêtait à ne point céder, les bâtiments ne fréquentent guère ces parages durant la mauvaise saison, et il n’y a point à faire de pilotages entre octobre et mars... On peut dire que le cabotage est suspendu cinq mois au moins. À la fin de mars, il sera temps de revenir à l’île Neuve... »

Le Kaw-djer continuait à se taire, et ses hôtes sentaient bien qu’ils touchaient là à tout ce qu’il y avait de mystérieux dans l’existence de cet homme.

« Et, d'ailleurs, ajouta M. Rhodes, pourquoi l'Indien ne retournerait-il pas seul avec son fils ?...

– Non, répondit alors le Kaw-djer. Je ne consentirais pas à me séparer de lui... Depuis bien des années, nous vivons ensemble, et je lui causerais autant de peine qu'il m'en causerait...

– Qu'il reste donc, mon ami, insista Mme Rhodes, et ne songez plus à partir. Voyez combien votre présence nous est utile, et que deviendrions-nous en votre absence. Il y a ici nombre de femmes, d'enfants à soigner, et ces soins, vous seul pouvez nous les donner ! Voici l'hiver venu, et qui sait s'il ne sera pas rude...

– Rude... non, madame Rhodes, rien de tel à redouter. J'ai l'expérience de ce pays, et je le répète, même en juillet, c'est-à-dire au cœur de l'hiver, les froids sont supportables. En Amérique, les vents du nord viennent des régions polaires encombrées de glaces... Ici les vents du sud n'ont eu à parcourir que de vastes mers qui ne les refroidissent pas... »

Ainsi causait le plus souvent la famille Rhodes, et, à ses prières, se joignaient celles d'autres familles qui avaient tant de raisons de tenir à la présence du Kaw-djer pendant toute la durée de l'hivernage. On le voyait si dévoué, si humain, il se montrait si entendu aux soins qu'il donnait. N'avait-il pas à sa disposition toutes les substances pharmaceutiques provenant du navire naufragé, et quel bon usage il en ferait !...

Oui ! c'eût été œuvre d'humanité que de rester sur l'île Hoste... Le Kaw-djer le sentait et peut-être un combat se livrait-il en lui. Mais, ce dont ne pouvaient se douter ceux qui voulaient le retenir, c'est qu'il attendait, un jour ou l'autre, l'arrivée des agents du gouverneur de Punta Arenas. Il savait combien sa présence en Magellanie paraissait suspecte. Si on le trouvait parmi les naufragés du *Jonathan*, on l'interrogerait ainsi qu'on voulait le faire à l'île Neuve. Or, pour ne jamais révéler à per-

sonne qui il était, une fois déjà, il avait fui ces terres magellaniques dont le traité de 1881 avait détruit l'indépendance...

Pourtant, il ne partait pas, et ne serait-il pas temps dès que l'aviso de Punta Arenas serait en vue de l'île Hoste, ou même le bâtiment envoyé pour rapatrier les naufragés du *Jonathan* ?...

Aussi, chaque matin, montait-il au sommet du morne, et ni M. Rhodes ni aucun autre n'eût pu soupçonner pourquoi ses regards se dirigeaient si obstinément vers le large...

D'ailleurs, maintenant, il n'était guère probable qu'un bâtiment s'aventurerait à travers les passes de l'archipel. Les tempêtes de neige les balayaient parfois avec une violence inouïe, et le charriage des glaçons les rendrait bientôt impraticables.

Le mois de mai touchait à sa fin, et le froid n'avait pas été rigoureux, ce qui confirmait les dires du Kaw-djer. Or, comme il ne parlait pas de son départ, M. et Mme Rhodes ne lui en touchaient plus mot. Il restait, c'était le principal. Chaque matin, on retrouvait la chaloupe à son poste. Le Kaw-djer continuait à donner ses soins à tous ceux qui les réclamaient, le bienfaiteur des naufragés, comme il était celui des indigènes.

Et, il n'est que juste d'en convenir, non seulement ses soins, mais ses conseils venant d'un homme qui connaissait bien cette région, son climat, ses ressources, rendirent de grands services aux hiverneurs de l'île Hoste.

Ainsi s'écoulaient les courtes journées et les longues nuits de cet hivernage, mais l'essentiel était que l'état sanitaire de ce petit monde n'eut point à en trop souffrir. Quelques maladies se déclarèrent, cependant, des maladies aiguës dont les soins du Kaw-djer triomphèrent sans peine, quelques décès aussi, d'enfants en bas âge et qui n'auraient pas mieux résisté sous le climat de l'Afrique méridionale.

En somme, il était heureux que les naufragés du *Jonathan* n'eussent pas été jetés sur l'île Hoste en pleine saison hivernale !

Combien leur impression eût été différente ! Au lieu de plaines verdoyantes, de forêts dans l'éclat de leurs frondaisons d'été, d'un ciel largement ensoleillé, rien que des brumes grisâtres cachant les hautes collines, des massifs d'arbres encroûtés de givre et dont les feuilles pendent comme des langues d'argent, un immense tapis de neige sous lequel se confondent le morne, la grève et les rives du rio Yacana, l'ensemble des tentes, des magasins et des maisonnettes, l'aspect d'un village au fond des steppes sibériennes.

Et, une plus triste impression eût encore accablé ces naufrages, si le *Jonathan* se fût perdu sur ces Terres de Clarence, de Désolation, de Guillaume que battent les tempêtes du Pacifique, dans l'ouest de l'archipel, même sur cette longue péninsule du mont Sarmiento, à l'extrémité de la Terre de Feu, devenue alors la Terre des Glaces ! Là les montagnes sont plus élevées et leurs cimes ne secouent jamais les brouillards qui les baignent encore sous le soleil des étés. Sur les étages de ces systèmes orographiques, l'éblouissante réverbération des glaciers est permanente. Il y a là un indescriptible chaos de montagnes avec leurs dômes, leurs aiguilles, leurs pinacles, l'enchevêtrement prodigieux de leurs ramifications, derniers soulèvements de la cordillère andine qui vient mourir à l'extrémité du nouveau continent !

Oui, telle est bien la différence que présentent ces deux moitiés de l'archipel magellanique. La nature a favorisé celle de l'ouest, cette Terre de Feu et les îles qui en dépendent. Aussi le traité de 1881 l'avait-il justement partagée entre les deux puissances réclamantes. Pourquoi fallait-il que ce partage lui coûtât son indépendance !...

Il faut le remarquer, de ce que tout cet archipel subissait les rigueurs de la mauvaise saison, de ce que les tourmentes l'assaillaient avec une violence extrême, de ce que ses hauteurs se coiffaient de glaces alors que son sol disparaissait sous les neiges, il ne s'ensuivait pas que la vie animale en fût absente.

Les forêts abritaient toujours des ruminants en grand nombre, autruches, guanaques, vigognes, renards. À travers les prairies voletaient des oies de montagnes, de petites perdrix, des bécasses et bécassines. Sur le littoral pullulaient les mouettes qui sont comestibles, les grands oiseaux de mer, albatros, huîtriers à pattes jaunes et à bec rouge. Des baleines venaient souffler jusque dans les passes voisines, et les loups marins abondaient sur les grèves. Puis, entre les roches, au milieu des algues abondaient les merluches, les lamproies, de gros crustacés, et même dans les eaux du rio Yacana des galaxias de petite taille.

Il suit de là que chasseurs et pêcheurs purent économiser les provisions du *Jonathan*, tout en se procurant une alimentation fraîche et saine, car, ainsi que l'ont observé certains voyageurs, le gibier de la Fuégie et de la Patagonie est de qualité supérieure.

Quant aux Irlandais et aux Américains, il y en eut une cinquantaine qui occupèrent fructueusement leurs loisirs au métier de louviers, sous la direction de Karroly. Il résultait de là que si l'île Hoste n'était pas habitée, elle pouvait l'être, et elle aurait assuré l'existence à quelques milliers d'habitants.

Le mois le plus froid fut le mois de juillet, et, cependant, la température, avec un temps sec, un ciel clair, ne tomba pas au-dessous de sept degrés centigrades. Quelques glaces festonnaient les grèves, et, en amont, le rio Yacana se congela assez pour rendre praticable le passage d'une rive à l'autre. Il va sans dire que la grande artère qui sépare les territoires patagoniens et magellaniques ne se prend jamais, et que les navires peuvent toujours la franchir. Du reste, il en était du canal du Beagle comme du détroit, et le port de la presqu'île Hardy ne se fermait pas plus que celui de Punta Arenas.

Pendant cette période hivernale, l'île Hoste ne fut pas sans recevoir la visite de quelques indigènes. Des Fuégiens vinrent pêcher dans la baie de Nassau et s'établirent même durant

quelques semaines sur le revers septentrional de la presqu'île Hardy.

Les émigrants n'eurent qu'à se louer de leurs rapports avec ces Pêcherais, rapports aussi cordiaux qu'ils avaient été avec les Indiens employés au déchargement de la cargaison. Le Kaw-djer retrouvait en eux sa clientèle fuégienne, et, à leur empressement, à leurs témoignages de reconnaissance, on voyait quelle affection, on pourrait dire quelle adoration, les mettait à ses pieds. Un jour, M. Rhodes ne put lui cacher combien le touchait la conduite de ces pauvres indigènes.

« Je comprends, dit-il, que vous soyez attaché à ce pays où vous faites œuvre si humaine, et que vous ayez hâte de retourner parmi ces tribus. Vous êtes un Dieu pour elles...

– Un Dieu ! répondit le Kaw-djer. Pourquoi un Dieu, quand il suffit d'être un homme pour faire le bien ?... »

M. Rhodes, dans toute la ferveur de sa croyance en un Dieu de bonté et de justice, était désolé de ne trouver dans le Kaw-djer qu'un athée, un matérialiste, et il ne discutait plus à ce sujet. Il se borna donc à répondre :

« Soit, puisque ce nom vous révolte ; mais il n'eût dépendu que de vous de devenir le roi de la Magellanie au temps où elle était indépendante...

– Les hommes, ne fussent-ils que des sauvages, dit le Kaw-djer, n'ont pas plus besoin d'un Dieu que d'un maître, et d'ailleurs, un maître, les Fuégiens en ont un maintenant... et je les abandonnerai... j'abandonnerai ce pays... » ajouta-t-il, mais si bas que M. Rhodes ne put l'entendre.

Dès le début d'octobre, les premiers symptômes de la saison nouvelle apparurent. Les neiges se changèrent en pluies qui coururent à travers les herbes ; les pentes des collines se zébrèrent de filets de verdure ; les hêtres antarctiques exhumèrent leurs squelettes du suaire blanc ; quelques arbres, à feuilles per-

sistantes, montrèrent leurs frondaisons ; les nouveaux bourgeons poussèrent leurs pointes entrouvertes ; les glaces dérivèrent au courant des eaux redevenues libres ; l'embouchure du Yacana se dégagea peu à peu ; les bruyères secouèrent sous la brise leurs branches décolorées ; les troncs se tapissèrent de mousses et de lichens ; les sables resplendirent des coquillages que le ressac y semait à profusion ; les laminaires, pétrifiées par le froid, s'agitèrent le long des roches ; les goémons et les varechs s'épaissirent sous les eaux plus vivifiantes ; le soleil aidant, toute la nature revêtit ses couleurs printanières ; des effluves plus ardents, chargés d'odeurs balsamiques, se propagèrent à travers l'espace.

Il y eut encore des jours de rafales et le morne subit de terribles assauts du large ; mais on sentait que la période des grandes tempêtes était éteinte avec l'approche de l'apaisement estival.

Ce jour-là, dans la maisonnette de la famille Rhodes, on célébra le retour de la belle saison dont les hiverneurs ne verraient certainement pas la fin sur l'île Hoste.

Le ciel était pur, l'espace calme, le soleil brillant. Le thermomètre accusait une température de neuf degrés au-dessus de zéro. Pendant la matinée et l'après-midi, on venait le long des grèves, au pied du morne, près des rives du rio Yacana respirer la brise du large.

Le Kaw-djer, après le déjeuner, accompagna ses amis dans leur promenade. Ils avaient traversé le cours d'eau dans le youyou du *Jonathan*. De ce côté, on apercevait quelques louviers donnant la chasse aux amphibies qui rampaient à la surface des plages, se hissaient au flanc des roches, ou dormaient au pied de la falaise.

Le Kaw-djer semblait plus préoccupé que d'habitude, plus taciturne, sans doute à l'idée que le jour approchait où il devrait se séparer de cette honnête famille dont les affectueuses rela-

tions avaient réveillé en lui les instincts de sociabilité si naturels à l'homme. C'était pour lui un chagrin profond que de se dire qu'il ne reverrait plus jamais cet ami franc et bon, jeté sur son chemin par un naufrage, cette femme si dévouée, si consolante dont il avait pu apprécier les vertus, ces deux enfants, Marc et Clary, auxquels il s'était attaché ! Et ce chagrin, la famille Rhodes l'éprouvait au même degré. Leur désir, à tous, eût été que le Kaw-djer consentit à les suivre dans la colonie africaine, où il serait apprécié, honoré, aimé comme il l'était à l'île Hoste. Mais M. Rhodes comprenait bien que ce n'était pas sans motifs graves qu'un tel homme avait rompu avec l'humanité, et le mot de cette étrange et mystérieuse existence lui échappait encore.

« Voilà l'hiver achevé, dit Mme Rhodes, et, vraiment, il n'aura pas été trop rigoureux...

– Et nous constatons, ajouta M. Rhodes en s'adressant au Kaw-djer, que le climat de cette région est bien tel que l'avait affirmé notre ami ! Aussi plus d'un de nous aura-t-il quelque regret de quitter l'île Hoste...

– Eh bien... ne la quittons pas ! s'écria le jeune Marc, et fondons une colonie en terre magellanique !

– Bon ! répondit en souriant M. Rhodes, et notre concession du fleuve Orange, et les engagements de la Société de colonisation, et la concession faite par le gouvernement portugais...

– En effet... répondit le Kaw-djer, d'un ton quelque peu ironique, il y a des engagements avec le gouvernement portugais et il faut les tenir. Ici, d'ailleurs, ce serait le gouvernement chilien, et l'un vaut l'autre !

– Oui, six mois plus tôt... fit observer M. Rhodes.

– Six mois plus tôt, dit le Kaw-djer, vous eussiez abordé sur une terre libre, auquel un traité maudit a volé son indépendance ! »

Le Kaw-djer, les bras croisés, la tête redressée, portait ses regards dans la direction de l'ouest, comme s'il se fût attendu à voir l'aviso paraître au sortir du Darwin Sound.

En ce moment, les frères Merritt, suivis d'une trentaine de leurs compagnons, en excursion vers l'intérieur de l'île, vinrent à passer, bruyants et provocateurs. Cette famille Rhodes, justement honorée dans ce petit monde, ce Kaw-djer dont on ne pouvait nier la réelle influence, ils n'avaient jamais caché les mauvais sentiments qu'ils leur inspiraient. M. Rhodes le savait, d'ailleurs, et le Kaw-djer ne l'ignorait pas.

« Voilà des gens, dit M. Rhodes, que je laisserais ici sans regret. Je sens qu'il n'y a rien de bien à attendre de leur part. Ils seront une cause de trouble dans notre nouvelle colonie. Ils ne veulent admettre aucune autorité, ils ne rêvent que le désordre par l'application de leurs détestables doctrines !... Comme si ordre et autorité ne s'imposaient pas à tout état social, à toute nation, grande ou petite, quel que soit le régime ! »

Le Kaw-djer ne répondit pas, soit qu'il n'eût pas entendu, tant il était absorbé dans ses pensées, soit qu'il voulût ne pas répondre.

Il est juste de noter, cependant, que depuis le début de l'hivernage, ces anarchistes s'étaient toujours tenus à l'écart, au nombre d'une centaine, et n'avaient point cherché à troubler l'ordre ; c'est qu'ils regardaient comme provisoire cette installation sur l'île Hoste. Mais, si, par suite de circonstances imprévues, le séjour devait s'y prolonger, si la belle saison prenait fin avant que le rapatriement se fût effectué, peut-être se produirait-il quelque éclat, quelque révolte, qu'il faudrait réprimer comme il avait été fait à bord du *Jonathan*.

Mais cela n'était pas probable, et la situation se dénouerait vraisemblablement avant quelques semaines.

En effet, avant même l'arrivée de l'aviso chilien, il était possible que les colons eussent quitté l'île Hoste. Depuis que le naufrage du *Jonathan* était connu à Punta Arenas, il y avait lieu de croire que la Société américaine de colonisation avait dû être avisée. Or, pourquoi cette Société n'aurait-elle pas frété un navire destiné à recueillir les colons sur l'île Hoste pour les conduire à la côte d'Afrique ? S'il n'en était rien, assurément il viendrait, des ports du Chili ou de l'Argentine, des steamers qui les rapatrieraient à Valparaiso ou à Buenos-Ayres.

Cependant les jours s'écoulaient dans cette attente, qui ne laissait pas d'être un peu inquiétante. La végétation reprenait avec une extraordinaire vigueur. Jamais pâtures plus riches n'avaient été offertes aux ruminants, et elles eussent suffi à des milliers de têtes. Des neiges de l'hiver, il ne restait plus que quelques amas, à l'abri du soleil, et qui ne tarderaient pas à se fondre. Les chasseurs et les pêcheurs étaient servis à souhait. Les uns se répandaient à travers les plaines à la poursuite des guanaques, des vigognes, des autruches, sans parler de quelques couguars et jaguars, de mêmes espèces qu'à la Terre de Feu. Les autres exploitaient les plages voisines, et Karroly, en louvier avisé, ne négligeait point de s'approvisionner en fourrures qu'il rapporterait à l'île Neuve, lorsque la *Wel-Kiej* y ramènerait le Kaw-djer, en admettant qu'il y voulut revenir.

Enfin, on était arrivé à la seconde quinzaine d'octobre. Aucun navire ne s'était montré en vue de l'île, si ce n'est quelques caboteurs venus des Malouines, et qui ne pouvaient être utilisés pour le rapatriement des naufragés. L'aviso de Punta Arenas n'avait pas encore été envoyé par le gouverneur, et, cependant, il y avait eu promesse formelle de sa part, – promesse faite à M. Rhodes, lorsqu'il s'était rendu, quelques mois avant, dans la capitale de la Magellanie chilienne.

Les colons conçurent de ce retard des inquiétudes assez justifiées. Certes, l'île Hoste fournissait à tous leurs besoins. Les réserves de la cargaison étaient loin d'être épuisées, et ne le se-

raient même pas avant plusieurs mois encore. Mais, enfin, ils n'étaient pas à destination, ils n'entendaient pas se résigner à un second hivernage, et la question se posa de savoir si on ne devrait pas réexpédier la chaloupe à Punta Arenas. Le Kaw-djer fut consulté à ce sujet, et M. Rhodes lui demanda d'envoyer la *Wel-Kiej* à Punta Arenas.

Il est certain que cette proposition devait contrarier le Kaw-djer, si son intention était de retourner à l'île Neuve, ou tout au moins de quitter l'île Hoste. Le voyage de sa chaloupe durerait à tout le moins trois semaines, et son départ serait retardé d'autant. En cas que l'aviso chilien arrivât pendant l'absence de la *Wel-Kiej*, le Kaw-djer n'aurait plus la possibilité d'éviter les agents de l'autorité chilienne. Or, il y était bien résolu, bien qu'il n'en eût jamais rien dit à la famille Rhodes.

Néanmoins, et quelque désagrément que cela dut lui causer, il consentit, et il fut décidé que la chaloupe mettrait en mer dès le lendemain, 16 octobre. Cette fois encore, M. Rhodes y prendrait passage, et, de plus, le lieutenant Furner l'accompagnerait afin de demander son rapatriement immédiat et celui de l'équipage du *Jonathan*.

Or, les choses en étaient là, lorsque tous ces projets furent changés dans la soirée du 16.

Ce soir-là, suivant son habitude, le Kaw-djer, après avoir gravi les pentes du morne, observait la portion de mer qui s'étendait à l'ouest du Faux Cap Horn dans la direction de l'île Henderson.

Le soleil déclinait vers l'horizon, et une longue raie lumineuse tremblotait à la surface des eaux, ondulées en longues houles.

Soudain le regard du Kaw-djer se fixa sur un point presque imperceptible à la distance de huit à neuf milles. Son visage se

rembrunit, un éclair passa dans ses yeux, et, après s'être assuré qu'il ne se trompait pas :

« Un navire, murmura-t-il, et l'aviso chilien sans doute ! »

Le Kaw-djer ne descendit pas encore ; il resta au sommet du morne jusqu'au coucher du soleil. Il n'avait point fait erreur : c'était l'aviso qui manœuvrait de manière à rallier l'île Hoste.

Mais la nuit était venue, et il y avait lieu de penser que l'aviso n'accosterait pas la presqu'île Hardy avant l'aube. Comment se fût-il aventuré au milieu des ténèbres à chercher un mouillage sans un pilote pour le diriger ?

Le Kaw-djer demeura quelques instants encore en haut du morne, le cœur gros, l'âme agitée ; puis il descendit sur la grève.

Dès que la nouvelle annoncée par lui fut connue, il se produisit une joie générale. Un navire arrivait enfin, et si ce n'était pas celui qui pourrait les rapatrier, du moins les naufragés du *Jonathan* allaient-ils entrer en communication avec le gouverneur de Punta Arenas.

M. Rhodes et sa famille rentrèrent dans leur habitation, et le Kaw-djer les y suivit comme d'habitude. Cette soirée se passa en conversations. On parla de l'avenir. La question du rapatriement serait résolue et M. Rhodes n'aurait pas besoin de se rendre à Punta Arenas.

Il lui sembla bien que ce soir-là, son hôte était plus triste que d'ordinaire, mais on respecta cette tristesse, et, lorsqu'il prit congé, vers neuf heures, ce ne fut pas sans avoir embrassé le jeune garçon et la fillette, sans avoir affectueusement serré la main de M. et Mme Rhodes.

Le lendemain, la chaloupe n'était plus au fond de la petite anse, et en vain tous les regards la cherchèrent-ils au large de l'île Hoste.

XII

La nouvelle colonie

Monsieur Rhodes avait été l'un des premiers averti du départ de la *Wel-Kiej*. Il en fut probablement affligé, affliction que ressentit non seulement sa famille, mais tout ce petit monde d'émigrants qui, depuis neuf mois, avait pu apprécier le dévouement du Kaw-djer. La disparition du bienfaiteur ne produisit pas moins d'effet que l'apparition du navire dans les eaux de l'île Hoste.

Le Kaw-djer était parti ; la chaloupe l'avait emmené avec Karroly et son fils... Où ?... S'était-il dirigé vers l'île Neuve, afin d'y reprendre son existence solitaire, ses tournées au milieu des tribus indiennes, et sans esprit de retour ? Mais pourquoi serait-il revenu à la presqu'île Hardy ?... Est-ce que cet établissement provisoire sur les bords du rio Yacana n'allait pas être abandonné ?... Est-ce que dans un délai qui ne pouvait se prolonger, les émigrants ne l'auraient pas définitivement quitté, soit qu'ils fussent ramenés à Valparaiso ou à Buenos-Ayres, soit qu'un steamer, expédié par la Société de colonisation ne vint les embarquer pour la côte d'Afrique ?...

Telles étaient les réflexions que faisait naître dans l'esprit de tous, ce départ inopiné du Kaw-djer. Qu'il l'eût effectué le jour où les colons quitteraient l'île Hoste, cela se comprenait ; mais pourquoi ne pas avoir attendu jusqu'à ce jour-là, et pourquoi n'en avoir rien dit à personne, pas même à M. Rhodes et sa famille ?... On ne rompt pas avec cette brusquerie les liens d'une sincère amitié dont il existait tant de témoignages... On est inexcusable de ne pas se donner un dernier adieu... Enfin pourquoi

la hâte de ce départ qui ressemblait à une fuite ?... Était-ce donc l'arrivée du bâtiment chilien qui l'avait provoqué ?...

Toutes les hypothèses pouvaient être admises, étant donné le mystère qui entourait la vie de cet homme, dont on ne connaissait même pas la nationalité.

Enfin, l'aviso, vers huit heures du matin, vint mouiller à trois encablures en dedans de la pointe du Faux Cap Horn, et son commandant descendit aussitôt à terre.

La partie ouest et sud de la Magellanie étant devenue chilienne par le traité du 17 janvier 1881, le gouvernement, mettant à profit le naufrage du *Jonathan* et la présence de plusieurs centaines d'émigrants sur l'île Hoste, se proposait de débuter par un coup de maître.

À présent, la République argentine n'aurait plus rien à réclamer en dehors des territoires de la Patagonie et de la Terre de Feu qui lui étaient attribués, y compris la Terre des États au-delà du détroit de Le Maire ; et sur son propre domaine, le Chili avait toute liberté d'agir au mieux de ses intérêts. Or, il ne suffit pas d'entrer en possession d'une contrée indivise jusque-là, et sur laquelle d'autres nations auraient pu s'établir des droits de premier occupant. Ce qu'il faut, c'est d'en tirer avantage, c'est d'exploiter les richesses de son sol au double point de vue minéral et végétal, c'est de l'enrichir par l'industrie et le commerce, c'est d'y attirer une population, si elle est inhabitée, c'est en un mot de coloniser. À l'exemple de ce qui s'était déjà fait sur le littoral ouest du détroit de Magellan, où Punta Arenas voyait chaque année s'accroître son importance coloniale, la république du Chili devait être encouragée à poursuivre ce système, à provoquer l'exode des émigrants vers les îles de l'archipel magellanique passé sous sa domination, à utiliser cette région fertile, abandonnée jusqu'alors aux mains de misérables tribus indiennes.

Et, précisément, voici que sur cette île Hoste, située au milieu de ce labyrinthe des canaux du sud, un grand navire était venu se mettre à la côte dans les circonstances que le gouvernement ne tarda pas à connaître. Ce navire transportait près d'un millier d'émigrants, à destination d'une concession accordée par le Portugal en terre africaine. Oui ! sur cette île Hoste, le naufrage du *Jonathan* avait obligé une centaine de famille américaines, allemandes, irlandaises, à s'y réfugier, hommes, femmes, enfants. Et ils appartenaient à ce trop-plein des grandes villes encombrées des États-Unis, qui n'hésitent pas à chercher fortune jusque dans les lointaines régions d'outre-mer.

Aussi le gouvernement chilien se dit-il avec raison que c'était là une occasion inespérée de transformer les naufragés du *Jonathan* en colons de l'île Hoste. Ce ne fut donc pas un navire de rapatriement qu'il leur envoya, ce fut l'aviso, de station à Punta Arenas, chargé de faire connaître ses propositions. Cette île Hoste, il la mettait entière à leur disposition, non point par concession temporaire, mais en toute propriété, et s'en dessaisissait au profit de ses nouveaux colons.

On le voit, rien de plus clair, rien de plus net, et rien de plus adroit que cette proposition. Grâce au sacrifice que le Chili faisait de l'île Hoste, afin d'en assurer l'immédiate mise en valeur, les autres îles Clarence, Dawson, Navarin, Hermitte, recevraient peut-être d'autres émigrants, mais en demeurant sous la domination chilienne. Si la nouvelle colonie prospérait – ce qui paraissait probable – on saurait qu'il n'y a pas lieu de redouter le climat de la Magellanie, on connaîtrait ses ressources agricoles et minérales, on ne pourrait plus ignorer que, grâce à ses pâturages, grâce à ses pêcheries, cet archipel est propice à l'établissement des colons, et que le cabotage y prendrait une extension de plus en plus considérable.

Il faut d'abord noter que déjà Punta Arenas, comme port franc, débarrassé de toutes les exigences et tracasseries douanières, ouvert sans droits aux navires des deux continents, avait

un magnifique avenir. C'était, en somme, s'assurer la prépondérance sur le détroit de Magellan, lequel, s'il est neutre, n'en appartient pas moins par ses deux rives à la République chilienne. Eh bien, dans une idée très politique, le gouvernement de Santiago ne se contentait pas, en ce qui concernait l'île Hoste, de l'exempter de toute contribution, mais il en abandonnait la propriété, il lui laissait son entière autonomie, il la distrayait de son domaine, et ce serait le seul morceau de la Magellanie qui aurait conservé une complète indépendance.

C'était d'ailleurs un parti que le gouvernement argentin n'aurait pu prendre, à moins d'abandonner la Terre de Feu. Sauf la Terre des États, improductive et inculte, le traité de 1881 ne lui avait attribué aucune île et tout l'archipel au sud du canal du Beagle comme à l'ouest du détroit de Magellan, arborait les couleurs chiliennes.

Restait la question de savoir si les naufragés du *Jonathan* accepteraient la proposition qui leur était faite, s'ils consentiraient à échanger la concession africaine pour l'île Hoste, qu'ils auraient en toute propriété.

L'aviso avait apporté la demande, il remporterait la réponse, mais le gouvernement ne voulait aucun retard. Il n'entendait pas laisser traîner cette question, et le commandant avait tout pouvoir pour traiter avec les représentants que les émigrants auraient choisis. Il resterait quinze jours au mouillage de l'île Hoste, et repartirait, que le traité fût signé ou non.

Si la réponse était affirmative, les nouveaux colons seraient immédiatement mis en possession de l'île Hoste, et ils pourraient y planter le pavillon qu'il leur conviendrait d'adopter.

Si la réponse était négative, le gouvernement aviserait aux moyens de rapatrier les naufragés. Ce n'était pas cet aviso de deux cents tonnes, on le comprend, qui pourrait les transporter, ne fût-ce qu'à Punta Arenas. L'arrivée d'un navire américain, expédié de San Francisco par les soins de la Société américaine,

exigerait un certain temps, et plusieurs semaines s'écouleraient encore avant que l'île eût été évacuée.

Il est assez naturel d'imaginer que, tout d'abord, la proposition venue de Santiago produisit un effet extraordinaire, tant on l'attendait peu.

Pendant les deux premiers jours, elle fut l'objet de conversations animées, entre familles seulement, et sans qu'on songeât à la discuter dans une assemblée réunie à cette fin. En somme, elle semblait même si étrange que nombre d'émigrants se refusaient à la prendre au sérieux. À plusieurs reprises, quelques-uns des plus qualifiés allèrent trouver le commandant pour lui demander des explications, vérifier les pouvoirs dont il était porteur, s'assurer par eux-mêmes que l'indépendance de l'île Hoste serait garantie par la République chilienne.

Le commandant ne négligea rien pour convaincre les intéressés. Il leur fit comprendre quels étaient les mobiles qui faisaient agir le gouvernement, que de temps se passerait encore, avant qu'une nouvelle colonie, à l'exemple de celle de Punta Arenas, fût fondée dans l'archipel magellanique. Les naufragés du *Jonathan* étaient des émigrants. Ils se trouvaient sur l'île Hoste... On leur en assurait la possession...

« L'acte de donation est prêt, ajouta le commandant, et il n'attend plus que les signatures...

– Lesquelles ? demanda M. Rhodes.

– Celles des délégués qui auront été choisis par les émigrants en assemblée générale. »

En effet, c'était la seule manière de procéder. Plus tard, lorsque la colonie s'occuperait de son organisation, elle déciderait s'il lui conviendrait de nommer un chef ou non. Elle choisirait en toute liberté le régime qui lui paraîtrait le meilleur, et le Chili n'interviendrait dans ce choix en aucune façon.

Pour ne point autrement s'étonner des suites que cette proposition allait avoir, que l'on veuille se rendre bien compte de la situation.

Quels étaient ces passagers que le *Jonathan* avait pris à San Francisco et qu'il transportait à la baie de Lagoa ?... Des Américains pour le plus grand nombre, des Allemands, des Canadiens, des Irlandais, de pauvres gens que les nécessités de l'existence obligeaient à s'expatrier. La Société de colonisation avait obtenu cette concession de territoire dans les possessions africaines du Portugal, mais seulement pour une durée déterminée, et le gouvernement n'aliénait pas ses droits au profit des futurs colons. Si ceux-ci ne songeaient qu'à leurs intérêts, peu leur importait en somme de s'établir ici ou là, du moment que leur avenir était assuré ; pourvu que les conditions de l'habitat leur fussent également favorables.

Or, depuis que les passagers du *Jonathan* avaient occupé l'île Hoste, tout un hiver s'était écoulé ; ils avaient pu constater par eux-mêmes la modération de ses conditions climatériques, et que la belle saison s'y manifestait avec une générosité qu'on ne rencontre pas toujours sous des latitudes plus voisines de l'Équateur. Dans la Colombie anglaise, au Dominion, sur les limites septentrionales des États-Unis, les froids sont plus longs, plus rigoureux, et la végétation ne l'emporte ni par sa précocité ni par sa diversité.

Il va de soi que par un instinct naturel, ces émigrants voulurent s'en remettre à ceux que distinguaient leur situation sociale, leur instruction, leur intelligence. M. Rhodes et une douzaine de ses compagnons, dont l'influence s'exerçait librement, furent donc consultés par les chefs de famille auxquels ils inspiraient toute confiance. Il y eut de fréquentes réunions ; la question fut étudiée sous ses divers aspects. On discuta le pour et le contre avec soin.

Combien il était regrettable que le Kaw-djer eût précisément quitté l'île Hoste lorsqu'on aurait eu si volontiers recours à

ses conseils ! Personne mieux que lui n'eût pu indiquer la meilleure solution. Très probablement, il eût été d'avis d'accepter la proposition du gouvernement chilien, d'autant plus qu'elle assurait sa complète indépendance à l'une des onze grandes îles de l'archipel magellanique. M. Rhodes ne doutait pas que le Kaw-djer eût parlé dans ce sens, avec cette autorité que lui donnaient tant de services rendus pendant l'hivernage.

Bref, après de longs pourparlers, après examen des arguments apportés de part et d'autre, il devint manifeste que la majorité des émigrants tendait à l'acceptation des offres du gouvernement chilien. M. Rhodes était entièrement acquis à cette solution. Ses partisans et lui faisaient valoir des raisons de grande valeur. La nouvelle colonie s'appartiendrait en propre, alors qu'à la baie de Lagoa elle serait soumise à la domination portugaise, sans parler du voisinage des Anglais du Cap, des populations de l'Orange et de la république de Prétoria, ni des risques qu'elle courrait sur les limites de la Cafrerie. Assurément, avant de traiter avec la Société de colonisation, les émigrants avaient dû tenir compte de ces aléas pour l'avenir, et s'y étaient résignés ; mais, à présent, une occasion se présentait de fonder la colonie dans des conditions meilleures, sur cette île Hoste, occupée depuis huit mois. Il n'y aurait pas à reprendre la mer, et combien de temps faudrait-il encore attendre avant qu'un navire fût arrivé pour transporter les émigrants à la baie de Lagoa ?... Et, même, ne devraient-ils pas, préalablement, gagner quelque port du Chili ou de l'Argentine, afin d'éviter un second hivernage si le navire tardait à venir ?...

Enfin, il y avait cette considération que le gouvernement s'intéresserait au sort de la colonie. On pourrait compter sur son assistance. Des relations régulières s'établiraient entre l'île Hoste et Punta Arenas. Des comptoirs nouveaux se fonderaient sur le littoral du détroit de Magellan ou sur divers autres points de l'archipel. Le commerce avec les Falkland prendrait une extension nouvelle, lorsque les pêcheries seraient convenablement organisées dans ces parages. Et même, dans un temps prochain,

la République argentine ne laisserait pas en état d'abandon les territoires de la Fuégie, bordés par le canal du Beagle. Elle y créerait des bourgades[8], rivales de Punta Arenas, et la Terre de Feu aurait sa capitale comme la presqu'île de Brunswick.

Tous ces arguments étaient de poids, et ils finirent par l'emporter. D'ailleurs l'influence de M. Rhodes et de quelques autres fut prépondérante.

Il convient d'ajouter que les frères Merritt et leurs partisans se rallièrent dès le début à cette opinion. Leur convenait-il donc, et dans l'espoir d'y mieux assurer le triomphe de leurs doctrines, de rester sur cette île redevenue indépendante ?... Une propriété commune... le collectivisme imposé aux émigrants, en attendant l'anarchisme... une terre de refuge pour tous ces libertaires et fauteurs de désordre que repoussent les nations civilisées !... Quel avenir !

Enfin, il fallut en venir au vote, car le terme fixé par le gouvernement chilien approchait. Le commandant de l'aviso pressait la solution de cette affaire. À la date indiquée, le 29 octobre, il appareillerait, et le Chili conserverait tous ses droits sur l'île Hoste.

Une assemblée générale fut convoquée pour le 26 octobre. Devaient prendre part au scrutin définitif tous les émigrants majeurs, au nombre de trois cent vingt-sept, le reste se composant de femmes et d'enfants.

Le dépouillement du scrutin donna deux cent quatre-vingt-quinze votes en faveur de l'acceptation, majorité considérable, on le voit. Il n'y avait eu que trente-deux opposants qui voulaient s'en tenir au projet primitif et se rendre à la baie de La-

[8] C'est bien ce qui est arrivé, et il existe maintenant une bourgade argentine, Ushaia, sur le canal du Beagle (note de l'auteur).

goa. Et, encore, acceptèrent-ils finalement de se soumettre à la décision de la majorité.

Le traité fut signé le jour même entre le commandant représentant le gouvernement chilien et M. Rhodes et neuf autres délégués, représentant les futurs habitants de l'île Hoste, maintenant terre indépendante.

Le lendemain, l'aviso quitta le mouillage de la presqu'île Hardy, emmenant le lieutenant Furner et les matelots du *Jonathan* qui seraient rapatriés à Punta Arenas par les soins du gouverneur. Seul, le maître d'équipage, Tom Land, manifesta le désir de demeurer sur l'île à titre de colon. C'était un homme énergique, en qui on pouvait avoir toute confiance, dont M. Rhodes appréciait les qualités, et sa demande fut admise.

Alors commença l'organisation de la colonie hostelienne. Les Hosteliens se réunirent sous cette appellation commune. Par malheur, s'ils étaient compris sous ce nom unique, ils n'en avaient pas moins des origines diverses et les difficultés seraient grandes à fondre ces tempéraments réfractaires. Ne sait-on pas que dans ces puissantes nations, tels les États-Unis d'Amérique, ou dans le royaume du Canada, le mélange des races est bien difficile à obtenir, que dans le même État, dans la même ville, les Américains restent Américains, les Allemands restent Allemands, les Anglais restent Anglais, et qu'il est impossible de prévoir l'époque à laquelle la fusion sera faite – si elle se fait jamais ?...

Il était donc à craindre que, dans ces conditions, l'organisation exigeât beaucoup de patience, beaucoup d'efforts, et surtout une grande dépense de courage et de fermeté.

Mais cette question se posait : à quelles mains appartiendrait une autorité assez indiscutée pour ne subir aucun échec, pour ne point être entravée dès le début ?... Aux mains d'un comité ou d'un homme ?...

Que M. Rhodes eût une sérieuse influence sur ses compagnons, qu'il possédât les qualités indispensables à celui qui occupe le premier rang, que son éducation fût plus relevée, que son instruction le mît au-dessus de la plupart des autres émigrants, que son intelligence, son bon sens, ses vertus privées, le rendissent propre à exercer le pouvoir, il est probable que la majorité des émigrants était d'accord à ce sujet. Mais il sentait bien qu'il aurait à lutter contre une minorité intransigeante, tapageuse, brutale, prête à tous les coups de force, et que, malgré son énergie, il succomberait à la tâche.

Restait donc la formation d'un comité, composé des plus dignes, présidé, si l'on voulait, par M. Rhodes, et dont les membres se dévoueraient à l'œuvre commune, en acceptant les responsabilités d'une situation difficile en somme.

Et, lorsqu'il s'entretenait de cette question avec quelques-uns, il disait :

« Sur la concession de la baie de Lagoa, la situation n'eût pas été ce qu'elle est ici, et l'organisation n'aurait pas rencontré les mêmes obstacles. En effet, la colonie devait relever directement du Portugal et c'est à un gouvernement portugais qu'eût été dévolue l'autorité...

– Peut-être est-il regrettable alors, lui répondait-on, que le Chili n'ait pas imposé un gouverneur à l'île Hoste comme il l'a fait à Punta Arenas...

– Mais dans ce cas, déclarait M. Rhodes, elle fût demeurée chilienne... elle n'aurait pas gardé son autonomie. Or, de n'appartenir à personne, d'être libres chez nous, cela nous a précisément décidés à accepter l'offre qui nous était faite, et à la condition de coloniser l'île Hoste, nous assurons son indépendance et la nôtre ! »

C'était vrai, M. Rhodes se plaçait sur le véritable terrain en répondant de la sorte. Il importait donc de s'organiser sans re-

tard, et, finalement, après une réunion nouvelle de l'assemblée, on vota la formation d'un comité de quatre membres, comprenant un Américain, un Allemand, un Canadien, un Irlandais, comité dont M. Rhodes fut nommé président. Les Américains étant les plus nombreux parmi les émigrants, il était naturel que leur nationalité y fût prédominante.

Et, d'abord, il convint de régler la possession du sol. Par son étendue d'au moins deux cents lieues carrées, l'île Hoste aurait pu suffire aux besoins d'un nombre double et même triple de colons, avec ses terres cultivables sur la plus grande partie, ses forêts et ses pâturages. On pouvait donc concéder à chaque famille ce qui lui serait nécessaire. Les instruments de culture ne manquaient pas, ni les graines de semailles ni les plants dont le *Jonathan* possédait de grandes quantités, non plus que le matériel indispensable à tout établissement agricole. La plupart des émigrants étaient rompus à ces travaux de la campagne. Ils s'y livraient dans leur pays natal, ils s'y livreraient dans leurs pays d'adoption. Au début, les animaux domestiques ne seraient pas assez nombreux, sans doute ; mais, peu à peu, en raison des demandes qui seraient faites, il en viendrait des territoires de la Patagonie, où on les compte par milliers, particulièrement les chevaux, puis des pampas argentines, des vastes plaines de la Terre de Feu, et enfin des îles Falkland où l'élevage des moutons s'effectue dans une proportion considérable.

Mais si l'île Hoste offrait tant de ressources, c'était à la condition de ne pas se confiner sur les grèves de la presqu'île Hardy et le long des rives du rio Yacana. Il importait d'étendre l'occupation jusqu'au centre où se trouvaient les terres les plus fertiles, à l'ouest, vers la pointe de Rous, au nord-est, du côté des magnifiques prairies qui avoisinaient les profondes entailles de la baie Nassau. Sans doute, les colons accepteraient volontiers de se grouper sur ces divers points, et d'en prendre possession ; mais ne chercheraient-ils pas à se réunir suivant leur nationalité, les Américains avec les Américains, les Canadiens avec les Canadiens, les Allemands avec les Allemands, les Irlandais

avec les Irlandais, et le comité serait-il assez puissant pour imposer une fusion des races qui importait à l'avenir de la colonie hostelienne ?...

M. Rhodes et ses collègues durent s'occuper de la cargaison du *Jonathan* et intervenir, non sans énergie, afin qu'elle ne fût pas livrée au pillage. Il s'agissait de la partager d'une manière équitable, proportionnellement aux besoins de chaque famille. Avant tout, il fallait empêcher le gaspillage des provisions qui assuraient pendant quelques mois encore la nourriture des colons, et permettaient d'attendre qu'ils pussent se suffire rien qu'avec les ressources de l'île.

Le comité fit tout ce qui était en son pouvoir pour procéder avec justice, et sauvegarder les droits de chacun. Mais malheureusement, il ne tarda pas à être débordé par les exigences des uns et des autres, en ce qui concernait la distribution des farines, des viandes conservées, des boissons alcooliques, et les magasins qui les contenaient faillirent être pillés. Enfin, une résolution fut prise et acceptée, malgré les protestations des frères Merritt et de la bande – on ne saurait l'appeler autrement – qu'ils traînaient à leur suite, la poussant aux violences contre les personnes et les propriétés : il fut décidé que ces provisions resteraient dans les magasins de la presqu'île Hardy, et ne seraient distribuées que par petites quantités au fur et à mesure des besoins, aussi bien de ceux des colons qui resteraient au campement du rio Yacana, devenu le principal centre de la colonie, qu'à ceux dont il fallait encourager l'établissement sur d'autres points de l'île.

Au surplus, sur cette question des terres à partager, il fut manifeste que chacun entendait les choisir à sa convenance, ceux-ci pour cultiver le sol, ceux-là pour exploiter les forêts, riches en bois de construction, et auxquelles on devrait demander le combustible, à moins que l'île Hoste ne possédât des mines de houille, ainsi qu'il en est à la presqu'île de Brunswick aux environs de Punta Arenas. Enfin, il y avait un certain

nombre d'émigrants qui rechercheraient les pâturages, afin de s'adonner à l'élevage des bestiaux.

Au total, les terres les plus vivement disputées furent celles qui bordaient les rives du rio Yacana dans le voisinage de la bourgade en formation. Le comité se vit pris à partie avec la dernière violence par les frères Merritt, qui, eux, préconisaient les funestes lois du collectivisme. Ils se refusaient au partage du sol, ils exigeaient que les terres fussent utilisées au profit de la communauté. Tel était ce collectivisme intransigeant qu'ils prétendaient imposer, et si quelque colon faisait des bénéfices en dehors de la communauté, tous auraient le droit de l'en dépouiller au profit de tous.

On le conçoit, devant de telles doctrines soutenues par les plus violents, le comité fut dans la nécessité d'agir avec une extrême énergie. Il résolut donc de réduire par la force les premières tentatives de désordre. La lutte s'engagea d'abord contre ceux, Allemands et Irlandais, les plus ardents aux revendications de l'anarchisme, une vingtaine de familles comptant près de cent cinquante membres, et dont les frères Merritt disposaient entièrement.

La question était donc une question vitale d'où dépendait l'avenir de l'île Hoste. Qui l'emporterait, du parti de l'ordre, le plus nombreux d'ailleurs, ou du parti du désordre, que n'effrayait pas le risque d'en venir aux dernières extrémités. Ce que les frères Merritt attendaient, ce n'était pas de prendre la légitime part de la cargaison et du matériel à laquelle ils avaient droit, puis d'aller s'installer sur quelque autre point de l'île pour y vivre à leur goût. Non ! C'était d'habiter la bourgade naissante, dont ils feraient une véritable « frelonière », c'était d'obliger les autres à supporter leur domination, c'était enfin, eux qui ne reconnaissaient pas de maîtres, d'agir en maîtres.

M. Rhodes et ses amis résolurent de résister, de repousser la force par la force. Plutôt que d'accepter cet abominable état social, ils feraient appel au gouvernement chilien, ils lui deman-

deraient de reprendre à l'île Hoste son indépendance, ou ils l'abandonneraient pour n'y jamais revenir.

Un homme peut-être aurait été capable de s'imposer à cette heure périlleuse où des paroles on allait passer aux actes. Cet homme, on ne pouvait que l'apprécier, car on l'avait vu à l'œuvre. Les frères Merritt n'ignoraient même pas qu'il se rapprochait d'eux en théorie, et sentaient en lui une âme rebelle à toute autorité...

Cet homme, c'était le Kaw-djer. Mais qu'était-il devenu ? Depuis le départ de la chaloupe, on n'avait plus eu de ses nouvelles. Savait-on même s'il s'était dirigé vers l'île Neuve pour y reprendre avec Karroly son ancienne existence ? Et, d'ailleurs, eût-il accepté d'intervenir, et de quelle façon ?... Lui aussi, ne serait-il pas resté fidèle à ces idées radicales auxquelles il avait sacrifié toute sa vie ?...

Mais, enfin, il n'était pas là, et avait-on quelque espoir de le voir reparaître ?...

Cependant, la crise était à l'état aigu, et, d'une heure à l'autre, il fallait s'attendre à ce que les deux partis en vinssent aux mains.

M. Rhodes et ses collègues du comité ne comptaient plus que sur une chance, c'était qu'un navire arrivât en vue de l'île. Deux mois s'étaient écoulés depuis le départ de l'aviso, et sur la demande du gouverneur de Punta Arenas, le Chili avait dû se préoccuper d'envoyer un bâtiment à l'île Hoste pour lui apporter les animaux domestiques dont elle avait besoin...

On était déjà au 13 décembre, au milieu de l'été, et personne ne mettait en doute que le navire attendu prendrait son mouillage à l'embouchure du rio Yacana, avant la fin de la belle saison...

Ce jour-là, ce ne fut point ce navire qui fut signalé dans l'ouest. C'était une chaloupe qui, venant de l'est, doublait la pointe du Faux Cap Horn.

On reconnut aussitôt la *Wel-Kiej* que dirigeaient Karroly et son fils Halg, l'un à la barre, l'autre aux écoutes...

Mais le Kaw-djer était-il à bord ?...

XIII

Un chef

Près de deux mois avant ce jour, après avoir reconnu dans la soirée l'approche de l'aviso chilien, le Kaw-djer, sans le dire à personne, pas même à M. Rhodes ni à cette famille pour laquelle il professait un si sincère attachement, avait quitté l'île Hoste. Où allait-il, et même savait-il où il allait ?...

Pendant la nuit, en contournant les dernières roches de la presqu'île Hardy, Karroly et son fils avaient manœuvré pour remonter vers le nord sous petite brise d'ouest, en se dirigeant vers l'île Neuve.

Était-ce donc à sa demeure abandonnée depuis la mi-février que retournait le Kaw-djer, et se proposait-il de reprendre ses tournées charitables à travers les tribus fuégiennes ?...

Non ! le Kaw-djer pouvait-il oublier le traité signé entre le Chili et l'Argentine ? Est-ce que, maintenant, si loin qu'il s'enfuît, et jusqu'aux extrêmes limites de la Magellanie, il se trouvait une île, un îlot, un rocher, qui n'appartint pas à l'une des deux républiques ?... N'importe sur quel point de l'archipel il mettrait le pied désormais, échapperait-il à ces lois dont il ne voulait pas ?... Et, si comme il avait lieu de le croire, le gouverneur de Punta Arenas s'inquiétait de sa personne, s'obstinait à découvrir les secrets de son passé, n'allait-il pas être recherché par ses agents, poursuivi, traqué ? Reviendrait-il à cette dernière pointe du cap Horn... et alors ?... D'ailleurs les circonstances étaient-elles les mêmes ?... Pendant les quelques semaines qu'il venait de passer sur l'île Hoste, son cœur fermé à

toute affection humaine, ne s'était-il pas rouvert, et après avoir sauvé les naufragés du *Jonathan*, ne se sentait-il pas rattaché au monde, à l'humanité ?... Et... cette famille Rhodes, quelques autres ?...

Ce fut, un mois seulement après son départ, que la chaloupe atteignit la crique de l'île Neuve. Le Kaw-djer avait bien eu l'intention de s'y rendre sans relâcher nulle part. Mais, en longeant la rive septentrionale du canal du Beagle, il ne put se refuser à visiter quelques campements de la Terre de Feu. Comment eût-il résisté aux appels des Indiens, dont les pirogues venaient au-devant de la *Wel-Kiej ?...* Ces pauvres Pêcherais étaient si heureux de revoir leur bienfaiteur... Et puis, dans certaines tribus, on avait besoin de ses services, des femmes, des enfants...

Et, pourtant – ce qui lui causa autant de douleur que de colère – le pavillon argentin flottait sur divers points du littoral. Le gouvernement de Buenos-Ayres avait déjà fait prise de possession. Et, sans doute, sur les diverses îles de la Magellanie méridionale, appartenant au Chili, se déployaient les couleurs chiliennes...

Oui, en effet, et on ne saurait peindre ce qui se passa dans l'âme du Kaw-djer, quand, revenu à l'île Neuve, au détour de la pointe, il aperçut le pavillon rouge et blanc dont l'étamine se déployait à la brise !

Ainsi les agents chiliens étaient venus ! Son habitation avait été visitée par eux, car il en trouva la porte ouverte !... Et s'il eût été là, on se fût emparé de sa personne, on l'eût interrogé... Et devant son refus de répondre, on l'eût conduit à Punta Arenas...

Non ! Cela ne serait pas ! Il abandonnerait l'île Neuve, et la pensée lui revint de chercher dans la mort, qui n'est pourtant pas l'éternel sommeil, le repos que la vie ne pouvait lui donner !...

Mais, cette fois, il ne reprendrait pas la route du cap Horn !... À quoi bon aller si loin ?... Est-ce que la mer ne battait pas les roches de l'île Neuve comme celles du Cap ?... Un jour, il aurait disparu, après avoir précipité dans les flots ce pavillon abhorré, et Karroly le chercherait en vain à travers l'île...

Telles étaient les résolutions du Kaw-djer, que ni l'Indien ni son fils ne pouvaient soupçonner. Une quinzaine de jours se passèrent cependant, sans qu'il eût mis son projet à exécution. Peut-être le lien des souvenirs le retenait-il encore ?...

Une nouvelle lui fut apportée dans la journée du 3 décembre, qui était de nature à modifier sa résolution.

Ce jour-là, un des Indiens du campement de Wallah, venu sur sa pirogue pour réclamer ses services, lui apprit ce qui s'était passé à l'île Hoste, les propositions du gouvernement chilien acceptées par les émigrants, la cession qui leur était faite, l'île redevenue indépendante, seule de tout l'archipel.

Mais, cet Indien ne se trompait-il pas, et comment avait-il appris cette nouvelle ?...

« Non, Kaw-djer, répondit-il. C'est le père Athanase qui nous a appris cela au campement...

– Quand ?...

– Il y a trois jours.

– Et il la tenait ?...

– Des agents venus de l'Argentine qui ont visité la Mission ! »

Les réponses de l'Indien étaient si affirmatives qu'il n'y avait pas à mettre en doute l'authenticité de cette nouvelle.

Ce fut comme un rappel à la vie qu'elle produisit sur le Kaw-djer. Sa poitrine oppressée se dilata. Il semblait que l'air lui revint.

La proposition qu'il fit à Karroly d'abandonner leur installation de l'île Neuve, d'emporter tout ce qu'ils possédaient à l'île Hoste, de devenir le pilote de la nouvelle colonie, dont le Kaw-djer entrevoyait le magnifique avenir, cette proposition fut aussitôt acceptée. À cette époque de la saison, les dernières fourrures avaient été vendues aux trafiquants. La chaloupe suffirait à transporter le matériel de l'habitation. Trois jours furent employés à cette besogne, et, après une visite faite au campement de Wallah, la *Wel-Kiej* suivit le canal du Beagle, la passe de Navarin, et le 13 décembre vint reprendre son mouillage de l'île Hoste.

Et, lorsque le Kaw-djer débarqua, il fut accueilli par les hurrahs des colons, accourus sur la grève.

Sans doute, le Kaw-djer ne devait ignorer qu'il fût populaire dans la colonie hostelienne, mais d'où venait ce redoublement de popularité, il ne pouvait le savoir.

Tout d'abord, à son débarquement, il trouva la famille Rhodes, et sa première parole fut :

« Hoste indépendante ?...

– Hurrah ! hurrah ! hurrah ! » cria de nouveau la foule des colons.

Mais, aussitôt, après les poignées de main échangées, après avoir serré M. Rhodes dans ses bras, après les baisers donnés au jeune garçon et à la jeune fille, le Kaw-djer les suivit à leur maison.

Et chacun put observer que cet accueil lui causait une grande joie, car il souriait, lui, de physionomie si triste d'ordinaire.

« Enfin, dit-il, je vais donc pouvoir demeurer parmi vous, mes amis, et désormais ma vie sera la vôtre ! »

Et il semblait que ce fut la satisfaction d'un homme fatigué par une longue et pénible route, qui vient d'arriver au but, et va se reposer enfin...

« Oui, mon ami, lui dit M. Rhodes, vous voici de retour à l'île Hoste, vous que nous n'espérions plus jamais revoir, et puisse-t-il n'être pas trop tard ! »

Ces paroles furent prononcées avec un tel accent de découragement, elles contenaient l'aveu de tant de déceptions, que le Kaw-djer en eût l'âme bouleversée et se sentit en présence d'une situation des plus menacée.

En ce moment, entrèrent deux des collègues de M. Rhodes. MM. O'Nark et Broks. Les regards du Kaw-djer allaient de l'un à l'autre, et alors M. Rhodes de lui dire, la voix tremblante :

« Mon ami, ce Dieu, auquel vous ne croyez pas, vous ramène ici pour nous sauver tous ! Notre malheureuse colonie est livrée au pire désordre, et peut-être le gouvernement chilien n'aura-t-il plus qu'à reprendre cette île...

– La reprendre ! » s'écria le Kaw-djer d'une voix terrible.

Il s'était redressé, ses yeux jetaient des éclairs, ses pieds frappaient le sol comme s'il eût voulu s'y enraciner indestructiblement.

« Mon ami, reprit M. Rhodes, depuis votre départ, il s'est produit de graves événements. Le Chili nous a fait le complet abandon de l'île Hoste, à condition de la coloniser. C'est à la presque unanimité des votes que cette proposition fût acceptée. Les naufragés du *Jonathan* la trouvaient avantageuse à tous les points de vue, et renonçaient à s'établir en terre d'Afrique...

– Et que pouvait-il leur arriver de plus heureux ! interrompit le Kaw-djer, incapable de contenir les pensées qui bouillon-

naient en lui. À la baie de Lagoa, ils auraient eu à subir la domination étrangère... ils auraient été sous la dépendance des autorités portugaises... Ici, sur une terre redevenue libre, pas de maîtres...

– Kaw-djer, déclara d'une voix convaincue l'un des collègues de M. Rhodes, c'est précisément ce maître qui nous manque... celui qui aurait eu le droit, reçu le mandat de se faire obéir...

– Un maître ! répétait le Kaw-djer, dont ce mot révoltait l'âme.

– Un chef, si vous le voulez, mon ami, répondit M. Rhodes, un chef, investi d'une autorité suffisante pour administrer notre colonie, pour attribuer à chacun ce qui lui revient légitimement, pour imposer la loi à ceux qui n'en veulent subir aucune, enfin pour gouverner au nom de tous et dans l'intérêt de tous... »

Le Kaw-djer, la tête baissée, écoutait sans répondre.

« Et, au lieu de cela, qu'avons-nous eu ? reprit M. Rhodes : la confusion, le bouleversement, le désordre, la perspective de tomber dans l'anarchie la plus violente, les tentatives de pillage qui menacent de détruire nos ressources, qui compromettent l'avenir de la colonie, qui (la poussent)[9] à sa ruine !...

– Vous entendez, Kaw-djer », ajouta Mme Rhodes.

Et, en effet, au dehors retentissaient des clameurs, qui n'étaient plus les hurrahs poussés au retour de la chaloupe.

Le Kaw-djer entendit-il ce tumulte du dehors ? N'était-ce pas le renversement de toutes ses idées ? Ce qu'il avait rêvé en revenant à l'île Hoste, ne pourrait-il donc le réaliser, cette socia-

---

[9] Mots rayés et non remplacés.

lisation des forces productives de la nouvelle colonie, ses richesses mises en commun et appartenant à la collectivité, l'existence vouée au travail, mais sans entraves, sans chaînes, où n'interviendrait jamais une autorité quelconque, enfin les théories qui lui étaient chères, dont il comptait faire une juste application, tout cela, y fallait-il donc renoncer, et la situation ne serait-elle sauvée que par la force de l'autoritarisme ?...

Il apprit alors de la bouche de M. Rhodes que, dans sa résistance aux doctrines anarchiques, le comité chargé de l'organisation était débordé, que la minorité prétendait s'imposer à la majorité. Il sut alors que les choses empiraient de jour en jour et que l'on courait à une catastrophe prochaine. La conduite des frères Merritt, des Irlandais et des Allemands qui marchaient d'accord avec eux, lui fut révélée. Ils voulaient soumettre l'île à un régime qui, sous le drapeau de la solidarité, est le plus tyrannique de tous... Ils refusaient d'obéir aux prescriptions du comité. Ils excitaient leurs partisans à piller les magasins, à s'approprier le matériel, à disperser à travers l'île, peut-être à les en chasser, les colons résolus à ne pas se courber sous leur joug !... Et ce mot, M. Rhodes le jetait sans cesse, comme une malédiction :

« Anarchie !... Anarchie !... »

Et maintenant qu'il était en face de cette situation si menaçante, ce mot trouvait-il encore un écho dans le cœur du Kaw-djer ? Ses convictions d'autrefois n'en étaient-elles pas ébranlées ? Se faisait-il en son esprit, si intransigeant jusqu'alors, si réfractaire aux exigences d'un état social, si ferme contre toute évidence à la nature des phénomènes, se faisait-il une brèche par laquelle pénétreraient des idées plus pratiques, plus sages ?...

Quoi qu'il en soit – peut-être parce qu'un suprême combat se livrait en lui – il restait immobile, il détournait la tête, sentant que les yeux s'attachaient à sa personne, il conservait une attitude de révolte, il gardait un silence farouche...

M. Rhodes lui prit la main, Mme Rhodes et ses deux enfants l'entourèrent de plus près. MM. O'Nark et Broks s'approchèrent, et leur collègue reprit :

« Non, mon ami, non, rien ne peut aboutir, rien même ne peut marcher dans une société où chacun est le maître d'agir à sa volonté, c'est-à-dire à sa fantaisie, à son caprice. On ne peut rien fonder de stable, de définitif, lorsque la direction supérieure vient à manquer. Il faut au-dessus de tous une tête pour concevoir, une main pour exécuter. Sans cette main et sans cette tête, nous sommes perdus, et nous n'avons plus qu'à abandonner notre île à la merci de ces violents qui, après nous en avoir chassés, finiront par se dévorer eux-mêmes, dénouement inévitable des excès révolutionnaires ! »

M. Rhodes et les siens n'ignoraient pas quelles étaient les doctrines du Kaw-djer en ce qui concernait ces graves questions, quels reproches il faisait à la société moderne, quel nouvel état social il rêvait en dehors de toute domination divine ou humaine. Sans doute ils savaient aussi qu'il n'était pas de ces sectaires qui veulent s'imposer par la violence et dont la main s'arme du fer ou du feu. Mais serait-il possible qu'il vint à se mettre en contradiction avec lui-même ?...

« Mon ami, reprit M. Rhodes en insistant, lorsque l'on est obligé de travailler pour tous, le travail devient une insupportable tâche, car on est bientôt la dupe des mauvais et des fainéants ! Le communisme ne serait applicable que si les hommes avaient les mêmes idées sur toutes choses, les mêmes goûts, les mêmes aspirations, la même dose d'intelligence et d'esprit, de force physique et morale. Or, il n'en est pas ainsi, et l'humanité ne se compose que d'éléments aussi divers qu'inconciliables. C'est pour cette raison que le communisme aboutit forcément au néant de l'anarchie ! »

Le Kaw-djer, comme si un trop lourd fardeau eût encore pesé sur ses épaules, était assis en un coin de la chambre, la tête entre les mains. À quelles pensées s'abandonnait-il ?... Répon-

drait-il enfin à ce qu'avait dit M. Rhodes, et que pourrait-il répondre ?... Reconnaissait-il, dans le présent, à quels bouleversements était livrée l'île Hoste ?... Entrevoyait-il, dans un avenir prochain, sa ruine, son abandon aux mains des frères Merritt et de leur bande, puis l'intervention du Chili pour en chasser ces misérables, et enfin, la perte de son indépendance sous la domination chilienne ?...

Et alors, lui, le Kaw-djer, qui croyait avoir retrouvé un refuge assuré sur cette île, seule indépendante dans tout l'archipel magellanique, que deviendrait-il ? Voici que ce sol s'effondrait encore sous ses pieds, et lorsque les colons l'auraient fui pour aller s'établir sur la concession de la baie de Lagoa, où irait-il ?...

Les cris redoublèrent en ce moment, cris de fureur d'une part, cris d'épouvante de l'autre. Les émeutiers s'approchaient, ils menaçaient la bourgade. Il fallait que M. Rhodes et les membres du comité vinssent tenir tête aux rebelles. Leurs partisans entouraient la maison et les appelaient...

« Venez... dit M. Rhodes à ses collègues. Notre place est au milieu d'eux ! »

Il s'était dirigé du côté de la porte, et s'arrêtant sur le seuil, il se retourna vers le Kaw-djer.

Terrifiées par les clameurs qui grandissaient, au moment où M. Rhodes allait ouvrir la porte, où son fils, MM. O'Nark et Broks se préparaient à le suivre, Mme Rhodes et sa fille s'étaient jetées aux genoux du Kaw-djer, et d'une voix tremblante, lui prenant les mains, le suppliant du regard, elles s'écriaient :

« Vous... vous... notre sauveur ! »

Pouvait-il donc les sauver, et avec elles toute cette population menacée par la bande des anarchistes ?... Alors que le comité se sentait impuissant, réussirait-il, lui qui n'avait d'autre appui que sa popularité ? Il fallait un chef, un chef dont le courage égalerait l'énergie... Y avait-il en lui l'étoffe de ce chef, et

devait-il se dévouer au salut commun, quitte à résigner ce mandat que lui imposaient les circonstances, lorsqu'il l'aurait rempli ?...

« Kaw-djer ! lui cria une dernière fois M. Rhodes, au nom de tous les braves gens, pour lesquels ni mes collègues ni moi nous ne pouvons rien, je vous somme d'être notre chef ! »

À cet instant, la foule, femmes et enfants, s'était portée vers la maison de M. Rhodes.

Plus loin retentissaient ces cris qui se rapprochaient :

« Aux magasins... aux magasins !... »

Il fallait bien se rendre à l'évidence. Les frères Merritt, après avoir envahi la bourgade avec les rebelles – près de deux cents individus – se dirigeaient vers les magasins de la colonie. Ces cris : « aux magasins ! » venaient de ceux qui voulaient les attaquer et non de ceux qui voulaient les défendre.

C'étaient ces derniers que MM. Rhodes, O'Nark et Broks, après s'être armés des fusils, allaient rejoindre pour empêcher le pillage.

Par la porte ouverte, on apercevait nombre de colons effarés, gagnant le pied du morne, quelques-uns même la petite anse où était mouillée la chaloupe, Karroly et son fils à bord.

Une dernière fois, après avoir franchi le seuil de sa maison, M. Rhodes s'arrêta et sa voix se fit entendre :

« Kaw-djer ! » criait-il.

Le Kaw-djer se releva brusquement, la tête haute, le sang aux joues, l'œil en feu. Il fit quelques pas vers la porte, et s'arrêta au moment de sortir.

Il put apercevoir alors tout le tumulte de l'émeute sur la place, la masse de femmes et d'enfants, s'enfuyant vers le

morne, une centaine d'hommes rangés autour des magasins qu'il fallait à tout prix défendre contre les pilleurs, plus loin, en remontant la rive gauche du rio Yacana, la bande hurlante à moins de deux cents pas, John et Jack Merritt à sa tête, la plupart porteurs de fusils et de revolvers.

« Hurrah… hurrah pour Jack Merritt ! » vociféraient-ils.

Après le dernier appel fait au Kaw-djer, MM. Rhodes, O'Nark et Broks s'étaient en toute hâte dirigés vers les magasins où les attendaient leurs collègues du comité.

Mais, en ce moment, les rebelles, au lieu de remonter dans cette direction, manœuvraient de manière à les cerner. Ce qu'ils voulaient, c'était d'abord s'assurer de leurs personnes, les obliger à se démettre des fonctions que le vote leur avait attribuées, puis les remplacer par l'un des frères Merritt, en faire le chef unique de l'île, et obliger toute la colonie à reconnaître son autorité. Et c'est bien ce qu'indiquaient ces hurrahs à l'adresse de Jack Merritt !

Lorsque les frères Merritt ne furent plus qu'à quelques pas, en avant de la bande, ils s'arrêtèrent.

« Que voulez-vous ? demanda M. Rhodes.

– Votre démission et celle de vos collègues, répondit John Merritt.

– Non !… nous ne la donnerons pas ! »

Des hurlements accueillirent cette déclaration, en même temps que les deux partis se rapprochaient, prêts à en venir aux mains. De chaque côté s'abaissèrent les fusils, se tendirent les revolvers, prêts à faire feu.

Et, des rangs tumultueux de l'émeute, les cris redoublèrent :

« Hurrah !… hurrah pour Jack Merritt ! »

Des deux frères, c'était le plus violent – un homme d'une taille athlétique, d'une vigueur exceptionnelle, capable de tous les excès et digne de commander une colonie de malfaiteurs !

Alors, sur un signe de lui, une douzaine de ses partisans marchèrent vers M. Rhodes et ses collègues. S'ils refusaient de se démettre, on saurait les y contraindre, dût-on se porter aux dernières violences…

En ce moment, M. Rhodes, près duquel se tenaient ses collègues, fut entouré de ses amis, résolus à le défendre. La lutte allait donc s'engager. Le premier coup de feu serait suivi de cinquante autres…

Soudain, une voix puissante retentit au milieu du tumulte :

« Bas les armes ! »

Le Kaw-djer venait d'apparaître sur le seuil de la maison. Il s'avança, et les rangs s'ouvrirent devant lui. Sa haute taille, toute son attitude inspirait la sympathie et imposait le respect.

Ce fut comme l'apparition de l'homme qui était seul capable de dominer la situation, capable d'obliger les révoltés à rentrer dans l'ordre, capable d'opposer une digue à leurs odieuses revendications, capable d'arrêter le combat à l'instant où le sang allait couler…

À sa vue, en effet, il y eut un répit. Les plus déterminés hésitèrent. Les frères Merritt reculèrent de quelques pas.

« Le Kaw-djer… le Kaw-djer ! » ce nom fut acclamé par des centaines de voix.

En ce moment s'avancèrent Karroly et son fils, tous deux armés d'une carabine, et prêts à se faire tuer pour défendre le Kaw-djer, si sa vie était menacée…

M. Rhodes et ses collègues s'écartèrent, et il prit place entre eux.

Alors, d'une voix calme et forte, où ne se trahissait aucune émotion :

« Que voulez-vous ? demanda-t-il en s'adressant aux rebelles.

– Ce que nous voulons, répondit John Merritt, c'est la démission du comité !... C'est un chef choisi par nous !...

– Et quel est-il ?...

– Celui qui partage nos idées, qui saura organiser la colonie comme nous l'entendons !... C'est mon frère !...

– Oui... hurrah pour Jack Merritt ! »

Et les vociférations redoublèrent qui ne prirent fin qu'à l'instant où le Kaw-djer, qui s'était avancé au premier rang, répondit :

« C'est le comité seul qui doit commander ici, et auquel chacun doit obéir !...

– Non ! s'écria Jack Merritt, homme d'action plutôt que de parole, en se dirigeant vers M. Rhodes...

– Un pas de plus !... » dit le Kaw-djer.

Et saisissant la carabine de Karroly, qui était près de lui, il la mit en joue...

Les autres fusils s'abaissèrent. L'effusion du sang n'avait-elle donc été que retardée par l'intervention du Kaw-djer ?...

C'est alors que M. Rhodes, d'un geste, réclama le silence :

« Cette démission qu'on exige, déclara-t-il, le comité la refuse à ceux qui n'ont pas le droit de me l'imposer... Mais, en son nom, je la donne librement et volontairement en faveur de l'homme qui est le plus digne d'être notre chef, celui que toute la Magellanie a déjà salué du nom de bienfaiteur ! »

Alors par une irrésistible entente, faite de confiance et de reconnaissance, ces cris éclatèrent de toutes parts, même dans les rangs des rebelles :

« Hurrah pour le Kaw-djer... hurrah ! »

Le Kaw-djer leva la main et dit :

« Vous voulez de moi pour chef ?...

– Nous le voulons ! déclarèrent M. Rhodes et ses collègues en étendant le bras vers lui.

– Hurrah ! répéta l'immense majorité des colons.

– Soit ! » répondit le Kaw-djer.

Et voilà dans quelles circonstances, il devint le chef de cette île Hoste, dont il sauvegardait et assurait l'indépendance !

XIV

Six ans de prospérité

Six ans après les événements qui viennent d'être racontés, la navigation dans les parages de l'île Hoste ne présentait plus ni les difficultés ni les dangers d'autrefois. Un bâtiment pouvait, en toute sécurité, suivre de pointe en pointe, soit le canal du Beagle, soit le Darwin Sound, soit même gagner à travers l'archipel du cap Horn, l'extrémité de la presqu'île Hardy. À l'extrémité de cette presqu'île, un feu jetait ses multiples éclats au large – non pas un feu de Pêcherais tels que ceux des campements de la terre fuégienne, mais un feu de port, éclairant les passes et permettant d'évoluer sans se jeter sur les écueils pendant les sombres nuits de l'hiver.

Là, à l'entrée de la crique arrosée par le rio Yacana, des estacades servaient de brise-lames, et des appontements permettaient aux navires, abrités de la houle, de débarquer leurs cargaisons ou de charger pour des voyages de long-cours. Peu à peu s'était formé ce port grâce aux relations commerciales établies entre l'île Hoste, le Chili et l'Argentine. Elles s'étendaient même jusqu'à l'ancien et au nouveau continent.

Au-delà du port, sur les deux rives du cours d'eau en communication par un pont de bois, se développait une bourgade, destinée à devenir ville dans un avenir peu éloigné. On y avait tracé des rues symétriques, se coupant à angle droit suivant la mode américaine, et bordées de maisons en pierres ou en bois, avec cours par devant et jardinets en arrière. Quelques places étaient ombragées de beaux arbres, pour la plupart des hêtres, et autres à feuilles persistantes. Ici et là s'élevaient plusieurs édifices plus importants, la résidence du gouverneur, destinée

aux divers services publics, une église dont le clocher pointait entre les frondaisons au pied du morne.

En 1882-83, lorsque la mission française, amenée par le navire *la Romanche*, vint s'installer à la baie Orange de l'île Hoste pour observer le passage de Vénus, les quelques rapports qu'elle eût avec la nouvelle colonie ne lui laissèrent que d'excellents souvenirs.

En vérité, un navigateur, forcé de relâcher dans ces parages, sans avoir pu relever exactement sa position, se serait assurément demandé s'il n'était pas arrivé en vue de Punta Arenas, si cette terre n'était pas la presqu'île de Brunswick, si ce détroit où l'avaient poussé les vents d'ouest n'était pas le détroit de Magellan…

Non ! c'était bien l'île Hoste, et cette bourgade qui apparaissait à ses yeux, c'était Libéria, la capitale de l'île concédée six ans avant par le gouvernement chilien aux naufragés du *Jonathan*.

Tel avait été le résultat obtenu en ces quelques années, grâce à l'énergie, à l'intelligence, à l'esprit pratique du chef que les Hosteliens avaient acclamé, alors que l'anarchie menait l'île à sa ruine. Et, non seulement, il l'avait sauvée d'un tel malheur, mais il lui avait épargné le joug de la domination chilienne.

Et, cependant, toujours la même ignorance au sujet du Kaw-djer. On ne savait rien de lui, et personne ne songeait à lui demander compte de son passé. Ce que nul n'ignorait, suffisait d'ailleurs, c'est que depuis une époque reculée déjà, il était venu se réfugier dans l'archipel magellanique, qu'il vivait à l'île Neuve avec le pilote Karroly et consacrait son existence aux pauvres indigènes de la Magellanie. Ce que M. Rhodes tenait pour probable, c'est que le Kaw-djer était d'un caractère si entier, d'une telle intransigeance en ce qui concernait les questions sociales, qu'il n'avait jamais pu se plier à une autorité quelconque. On sait qu'il ne se trompait pas.

Ce que ne pouvaient, non plus, oublier les passagers du *Jonathan,* c'est qu'ils devaient leur salut au Kaw-djer. Au plus fort de la tempête, c'était lui qui avait allumé ce feu au sommet du cap Horn, c'était lui qui avait risqué sa vie pour accoster le navire désemparé que la houle poussait vers les récifs, c'était lui qui lui avait amené le pilote qui seul pouvait l'engager dans ces dangereuses passes et le conduire au milieu de cette nuit noire à l'abri de l'île Hoste.

Non ! pas une mémoire n'avait oublié les services rendus, et c'est pour cette raison même que le jour où M. Rhodes et ses collègues du comité résignèrent leur mandat, une majorité considérable se prononça en faveur du Kaw-djer. Non seulement tous les partisans de l'ordre se rencontrèrent sur son nom, l'accueillirent de leurs hurrahs, mais nombre des partisans des frères Merritt se détachèrent de leur clan.

Telle fut l'influence de cet homme. Il semblait qu'une sorte de puissance occulte se dégageait de sa personne, et lorsque le comité s'était démis en sa faveur et le désignait aux suffrages de tous, M. Rhodes, inspiré par son bon sens, savait bien que ce serait mettre à la tête de la colonie, celui-là seul qui fût capable d'assurer l'ordre et d'accomplir l'œuvre d'organisation.

Faut-il donc croire qu'un improbable revirement s'était produit dans l'esprit du Kaw-djer, qu'il avait fait litière de ses idées d'autrefois, qu'il était revenu à une conception plus normale des obligations que la nature impose à l'humanité ?...

Dans tous les cas, on sait où il en était arrivé de déception en déception ! Quelques mois avant, il avait pu croire que la terre allait lui manquer, qu'il ne trouverait plus asile en aucun coin du monde. Il se voyait chassé de cette Magellanie où il avait espéré finir ses jours, alors que tout l'archipel était dévolu à un État qui le courberait sous le joug et lui ferait sentir l'aiguillon...

Or, dès qu'il avait appris que l'île Hoste gardait son indépendance, le Kaw-djer s'était hâté de quitter son îlot devenu chi-

lien, et de rejoindre ce petit monde de colons afin de s'établir parmi eux.

Or, sa pensée était que l'œuvre d'organisation devait être très avancée à cette époque, sinon complète, qu'il n'arriverait pas trop tard pour y mettre la main, pour y imprimer son cachet personnel, pour lui donner cette liberté absolue à laquelle il croyait que tout être humain avait droit, sans que l'ombre d'une autorité se fît jamais sentir.

Et lorsque la chaloupe l'avait débarqué sur la grève de la presqu'île Hardy, il avait trouvé le désordre à son comble, les honnêtes gens menacées par les malfaiteurs, l'émeute grondante, les révolutionnaires se précipitant au pillage, le sang prêt à souiller le sol de l'île Hoste...

Alors, la nomination d'un chef s'était imposée – un chef unique, qui fût capable de rétablir l'ordre... et il avait accepté d'être ce chef.

Aussi, ce jour même, dans la maison de M. Rhodes, celui-ci l'avait remercié, disant :

« Mon ami, vous nous avez préservés des plus grands malheurs, dont le pire eût été l'abandon de notre île !... Vous avez sauvé notre indépendance, et c'est Dieu qui vous a envoyé ! »

Qu'il eût été chargé d'une mission providentielle, cela ne pouvait évidemment être admis par ce négateur de toute puissance divine. Mais il n'avait pas relevé le dire et s'était contenté de répondre :

« J'ai accepté la tâche d'organiser la colonie... Je m'appliquerai à la remplir, et l'œuvre terminée, mon mandat cessera. Je vous aurai prouvé, je l'espère, qu'il y aura au moins un endroit de cette terre où l'homme n'a pas eu besoin de maître !...

– Un chef n'est pas un maître, mon ami, avait déclaré M. Rhodes, et vous allez le prouver. Mais il n'est pas de société possible sans une autorité supérieure, quel que soit le nom dont on la revêt, et si elle n'a pas la puissance nécessaire pour gouverner.

– Dans tous les cas, avait répondu le Kaw-djer, cette autorité doit prendre fin dès que les rapports d'homme à homme ont été réglés en laissant à chacun toute son indépendance.

– Soit, mon ami, mais vous avez tout pouvoir, et je sais que vous en userez pour le bien commun. À l'œuvre, et assurez dès le début, fût-ce par l'emploi de la force, l'avenir de notre colonie !... de la vôtre, puisque vous voilà citoyen de l'île Hoste ! »

Le Kaw-djer se mit donc ardemment à l'œuvre, et, bien que le comité eût été dissous, que son autorité fût remise entre les mains d'un seul, des membres lui offrirent leur concours qu'il s'empressa d'accepter.

Avant tout, il s'agissait de rétablir l'ordre dans la colonie, d'assurer la sécurité des biens et des personnes, de sauvegarder les réserves qui étaient la propriété de tous. Or, tant que subsisterait le parti des rebelles, tant qu'un certain nombre d'anarchistes marcheraient à la suite des frères Merritt, tant que ces libertaires ne seraient pas réduits à l'impuissance, la paix ne pourrait régner dans l'île. Il fallait donc agir contre ces ennemis de toute société avec une impitoyable énergie.

À partir du jour où le Kaw-djer devint le chef de la colonie hostelienne, John et Jack Merritt ne virent plus en lui que l'homme désigné pour les combattre, l'adversaire de leurs doctrines antisociales, celui qu'il fallait à tout prix et par tous les moyens jeter bas. Que le Kaw-djer, jusqu'alors, eût partagé leurs idées, du moins au point de vue théorique, peut-être le soupçonnaient-ils, et peut-être espéraient-ils qu'il les mettrait en pratique. Mais leur erreur fut de courte durée, et, dès le début, ils comprirent qu'ils ne pouvaient compter sur lui.

Depuis la reconnaissance du nouveau chef, les frères Merritt n'avaient plus rallié autour d'eux qu'une cinquantaine de partisans, décidés à les suivre jusqu'au bout – la plupart Allemands de l'école de Karl Marx, ou Irlandais que le fenianisme portait aux dernières violences. Ils se trouvaient donc en une infériorité numérique qui aurait dû leur inspirer quelque prudence. Dans leur intérêt, mieux eût valu qu'ils se fussent réfugiés en une autre partie de l'île Hoste, et là peut-être le Kaw-djer les aurait-il laissé faire l'essai de leurs utopies qui les eussent bientôt conduits à la misère, à la ruine. Mais telle était la surexcitation de ces esprits faussés, qu'ils avaient préféré la lutte à main armée, et, dès le lendemain, en assaillant les magasins dont le pillage eût compromis l'avenir de la colonie.

Le Kaw-djer, ayant fait appel à tous les hommes d'ordre, la rébellion fut domptée presque sans effusion de sang. Mais quelques-uns y perdirent la liberté, – entre autres les frères Merritt qui furent emprisonnés et gardés à vue jusqu'à ce qu'il eût été statué sur leur sort.

Il va de soi, que devant ce coup de force, les rebelles, pour le plus grand nombre, firent acte de soumission. Ils n'étaient que les membres du corps anarchiste, et ce corps n'avait plus de tête.

Quant à la décision à prendre vis-à-vis de Jack et de John Merritt, le Kaw-djer n'hésita pas. Constituer une sorte de tribunal, un jury nommé par le sort, faire comparaître les coupables devant lui, attendre le verdict et l'exécuter, cela fut rejeté de son esprit dès le principe.

Ce que les deux frères eussent dit pour leur défense, devant ce jury, le Kaw-djer le savait. Ils auraient invoqué l'indépendance humaine, le droit, à qui ne reconnaît pas de maîtres, de ne subir aucune autorité. Ils auraient soutenu que sur un sol libre, aucune loi ne pouvait y être appliquée à ceux qui ne les avaient pas faites, qu'ils se refusaient à admettre cette dictature d'un seul imposée à toute la colonie hostelienne !...

Et n'étaient-ce pas les idées qui étaient celles du Kaw-djer, dans lesquelles se résumaient ses doctrines, et dont, maintenant qu'il avait charge d'âmes, il sentait toute l'injustice et toute l'inanité ?

Aussi, lorsque M. Rhodes lui proposa de poursuivre les coupables devant un jury de colons, il répondit en homme dont la résolution est inébranlable :

« Je ne crois pas devoir le faire, tant que nous n'aurons pas de lois sur lesquelles on puisse fonder un jugement, ni de juges pour le rendre. Or, les actes de ces révoltés exigent une justice prompte et qui serve d'exemple à quiconque voudrait marcher sur leurs traces. Il faut qu'ils soient chassés de l'île, et qu'ils ne puissent jamais y remettre les pieds !...

– Vous avez raison, et vous serez approuvé de tous, répondit M. Rhodes.

– La chaloupe ira les conduire à Punta Arenas d'où ils se feront rapatrier à leur convenance. »

Tel fut le premier acte du nouveau chef de l'île Hoste. Les réclamations des frères Merritt, des cinq ou six complices, arrêtés avec eux, furent sans effet. Il importait au bon ordre que l'île fût au plus tôt débarrassée de ces sectaires.

Toutefois, il n'y eut pas lieu d'employer la *Wel-Kiej* à ce transport. Trois jours après, mouilla devant l'île un navire expédié de Valparaiso, avec un supplément de matériel, une complète cargaison d'objets nécessaires aux colons, et aussi du bétail, une centaine de têtes. Très intéressé au succès de cette tentative de colonisation, en accordant toutes facilités financières, le gouvernement s'était promis de lui prêter le concours le plus efficace. Aussi avait-il envoyé ce navire, et, après son déchargement, lorsqu'il reprit la mer, il avait à son bord les rebelles chassés de l'île Hoste.

À partir de ce jour, la tranquillité régna dans la colonie, et l'organisation se fit peu à peu sous la main ferme du Kaw-djer. Il fut utilement secondé par M. Rhodes et quelques autres, attelés de grand cœur à cette tâche. Ils trouvèrent un concours précieux dans ce maître d'équipage du *Jonathan*, Tom Land, qui avait préféré ne point quitter l'île. C'était un homme très débrouillard, très résolu, pour lequel il ne devait y avoir aucune différence entre une colonie et un navire, au point de vue de la discipline, où le capitaine comme le gouverneur doivent être maîtres après Dieu.

En premier lieu, le Kaw-djer voulut visiter toute l'île. Sa partie centrale, on le sait, offrait une grande étendue de terres arables, de culture facile, qui seraient d'un excellent rapport dès la première année. Au voisinage de la presqu'île Hardy, et, vers le nord, elle était bordée d'une chaîne de collines richement boisées, qui la couvraient des mauvais vents et aussi des froids trop rigoureux.

Ces terres furent équitablement partagées entre les colons dont elles devinrent la propriété personnelle. Il ne fut aucunement question de les soumettre au régime du collectivisme. Chaque famille eut sa part en propre, et le fruit de son travail lui appartiendrait sans que la communauté vînt le réclamer à son profit.

« Voyez-vous, Kaw-djer, lui disait Tom Land, tandis qu'ils parcouraient le littoral depuis le Faux Cap Horn jusqu'à l'extrémité de la pointe de Rous, quand j'ai économisé sur ma paie, ce n'est pas pour que le camarade qui a mangé la sienne, vienne encore boire la mienne ! Ce que j'ai gagné ou économisé n'est à personne autre qu'à moi, ou bien je ne travaillerais pas et je me mettrais à la charge des autres. Ceux qui pensent différemment n'ont pas la moindre idée de ce qui est pratique et juste, et, mon avis est qu'on doit les enfermer à fond de cale ! »

Depuis que la Magellanie et la Patagonie avaient été partagées entre elles, les deux républiques voisines avaient très diver-

sement procédé pour la mise en valeur des terres. Faute de bien connaître ces régions, l'Argentine faisait des concessions comprenant jusqu'à dix ou douze lieues d'étendue, et, quand il s'agissait de ces forêts où l'on compte jusqu'à quatre mille arbres à l'hectare, combien n'aurait-il pas fallu de temps pour les exploiter, dût-on produire deux cent mille pieds de planches annuellement. De même pour les cultures et les pâturages, trop largement concédés et qui eussent nécessité un personnel et un matériel agricoles trop considérables.

Et ce n'est pas tout, les colons argentins étaient tenus à des relations constantes, difficiles et coûteuses avec Buenos-Ayres. C'est à la douane de cette capitale, c'est-à-dire à quinze cents milles de la Magellanie, lorsque des marchandises y étaient introduites, que devait être envoyé le manifeste de chargement du navire, et six mois se passaient au moins, avant qu'il eût pu être retourné, sans compter les droits à payer au cours de la bourse du jour ! Or, ainsi que l'ont dit les économistes, parler de Buenos-Ayres en Terre de Feu, c'est parler de la Chine ou du Japon.

Qu'a fait le Chili, au contraire, pour favoriser le commerce, pour attirer les émigrants, en dehors de cette hardie tentative de l'île Hoste ? Il avait fondé Punta Arenas, déclarée port franc, de telle sorte que les navires y apportent le superflu et le nécessaire que l'on se procure dans des conditions infiniment meilleures de prix et de qualité. Aussi tous les produits de la Magellanie argentine affluaient-ils à Punta Arenas, où les maisons anglaises et chiliennes ont établi des succursales en voie de prospérité.

Le Kaw-djer connaissait depuis longtemps le système du gouvernement chilien, et, lors de ses longues excursions à travers les territoires de la Magellanie, il avait pu constater que leurs produits, ceux de la chasse, de la pêche, de la culture, affluaient vers Punta Arenas et non vers Buenos-Ayres. C'est pour cette raison, qu'à l'exemple de la colonie chilienne, l'île Hoste fut dotée d'un port franc. Et l'ancien campement des naufragés,

devenu peu à peu bourgade et ville, sous le nom de Libéria, fut ce port franc.

Et, le croirait-on, la République argentine qui avait fondé Ushaia sur la Terre de Feu, presque au-dessus de l'île Hoste, de l'autre côté du canal du Beagle, ne devait pas profiter de ce double exemple. Comparée à Libéria et à Punta Arenas, cette colonie est restée en arrière grâce aux restrictions que le gouvernement apporte à l'extension du commerce, à la cherté des droits de douane, aux entraves mises à l'exploitation des richesses aurifères du sol, à l'impunité dont jouissent forcément les contrebandiers, puisqu'il est impossible au gouverneur de surveiller les sept cents kilomètres de côtes soumises à sa juridiction.

Les événements dont l'île Hoste avait été le théâtre, la situation indépendante qui lui fut faite par le Chili, sa prospérité qui alla toujours en croissant sous la ferme administration du Kaw-djer, tout cela devait la signaler à l'attention du monde industriel et commercial. De nouveaux colons y furent attirés, auxquels on concéda très libéralement des terres dans des conditions avantageuses. On ne tarda pas à savoir que les forêts riches en bois de qualité supérieure à ceux de l'Europe, rendaient jusqu'à quinze et vingt pour cent, ce qui amena l'établissement de scieries et activa cette exploitation si fructueuse. En même temps, on trouvait preneur de terrains à mille piastres la lieue superficielle pour des faire-valoir agricoles, et le nombre de têtes de bétail atteignit bientôt plusieurs milliers sur les pâturages de l'île.

La population, d'ailleurs, s'était rapidement élevée. Les quelques centaines de naufragés du *Jonathan* s'accrurent d'un chiffre presque égal d'émigrants venus surtout de l'ouest des États-Unis, du Chili et de l'Argentine. Deux ans après la déclaration d'indépendance, Libéria comptait près de deux mille âmes, et l'île Hoste près de trois mille.

Il va de soi que bien des mariages s'étaient faits à Libéria. Les bureaux de l'état civil fonctionnaient à la mairie où se concentraient les divers services, entre autres ceux qui se rattachaient à la sûreté de l'île, confiés à des agents très sûrs, dirigés par Tom Land, le maître d'équipage qui possédait toute la confiance du Kaw-djer.

Parmi les mariages célébrés avec quelque éclat, il y avait lieu de citer ceux de Marc et de Clary Rhodes. Le jeune homme avait épousé la fille du directeur d'une importante scierie en grande prospérité. Un jeune médecin de San Francisco, qui était venu s'établir à Libéria sur l'invitation même du Kaw-djer, s'était marié avec la jeune fille. D'autres unions avaient créé des liens étroits entre les principales familles.

Maintenant, pendant la belle saison, le port de Libéria recevait de nombreux navires. Le cabotage faisait d'excellentes affaires, non seulement avec Libéria, mais aussi avec les divers comptoirs fondés sur d'autres points de l'île, soit aux environs de la pointe Rous, soit sur les rivages septentrionaux que baigne le canal du Beagle. C'était pour la plupart des bâtiments de l'archipel des Falkland, dont le trafic prenait chaque année une extension nouvelle.

Et, non seulement l'importation et l'exportation s'effectuaient par ces bâtiments des îles anglaises de l'Atlantique ; mais de Valparaiso, de Buenos-Ayres, de Montevideo, de Rio-de-Janeiro venaient des voiliers et des steamers, et, dans toutes les passes voisines, à la baie de Nassau, au Darwin Sound, sur les eaux du canal du Beagle flottaient les pavillons danois, norvégiens, et américains.

Le trafic pour une grande part s'alimentait aux nombreuses pêcheries qui, de tout temps, ont donné d'excellents résultats dans les parages magellaniques. Il va de soi que cette industrie avait dû être sévèrement réglementée par les arrêtés du Kaw-djer. En effet, il ne fallait pas par une destruction abusive provoquer à court délai la disparition, l'anéantissement des ani-

maux marins qui fréquentent si volontiers ces mers. Et non seulement les indigènes, Yacanas, Pêcherais ou Fuégiens, attirés sur l'île Hoste, se livraient avec passion à ce métier ; mais on y voyait des louviers de profession, gens de toute origine, aventuriers de toute espèce, sortes de sans-patrie, que Tom Land n'aurait pas pu tenir en bride, s'il ne s'y fût appliqué avec une décision toute militaire. Ces louviers, d'ailleurs, opéraient dans de meilleures conditions qu'autrefois. Il ne s'agissait plus de ces expéditions, entreprises à frais communs, qui les amenaient sur quelque île déserte, où trop souvent ils périssaient de fatigue et de misère. À présent, ils étaient assurés d'écouler les produits de leur pêche, sans avoir à attendre pendant de longs mois l'arrivée d'un navire qui ne venait pas toujours. Du reste, la manière d'abattre ces inoffensifs amphibies n'avait pas été modifiée. Rien de plus simple : *salir a dar una paliza,* aller donner des coups de bâton, car il n'y a pas lieu d'employer d'autre arme contre ces pauvres animaux.

À ces pêcheries alimentées par l'abattage des loups marins, il y avait lieu d'ajouter les campagnes des baleiniers qui sont des plus lucratives en ces parages. Les canaux de l'archipel peuvent fournir annuellement un millier de baleines. Aussi, les bâtiments, armés pour cette pêche, fréquentaient-ils assidûment pendant la belle saison les passes voisines de l'île Hoste, certains de trouver maintenant au port franc de Libéria tous les avantages que leur offrait celui de Punta Arenas.

Enfin, il était une autre branche de commerce, c'est l'exploitation des grèves que couvrent par milliards des coquillages de toute espèce. Il faut citer, entre autres, ces myillones, mollusques comestibles, de qualité excellente, et d'une telle abondance qu'on ne saurait l'imaginer. Et cela explique comment les navires en exportent de pleins chargements, et qu'ils se vendent jusqu'à cinq piastres le kilogramme dans les villes du Sud-Amérique. En fait de crustacés, les criques de l'île Hoste sont particulièrement recherchées par un crabe gigantesque, habitué des herbages d'algues sous-marines, le centoya, dont

deux suffisent à la nourriture quotidienne d'un homme de grand appétit.

Mais ces crabes ne sont pas les seuls représentants du genre des crustacés. Il y a les homards, les langoustes, les moules dont les usines faisaient des conserves expédiées outre-mer.

On le pense bien, la colonie hostelienne avait dû attirer les missionnaires. Il s'en trouvait déjà sur divers points de la Terre de Feu, et qui appartenaient à la Mission d'Allen Gordon[10], en grande vénération dans le pays. D'ailleurs, les Indiens des territoires magellaniques sont très avides de leçons religieuses, et c'est avec une remarquable assiduité qu'ils fréquentent l'école et l'église.

Cette Mission d'Allen Gordon, actuellement dirigée par Mgr Laurence, a su les attirer par des procédés habiles ; c'est en leur langue que les prédications sont faites, et certains passages de la Bible, traduits en yaghon, leur sont généreusement distribués sous forme de livres.

Et que l'on ne s'étonne pas autrement si ces missionnaires anglicans ont imaginé un enfer spécial pour les Fuégiens, un enfer frigorifique. Comme ces pauvres gens considèrent le froid comme leur plus cruel ennemi, les feux de l'enfer traditionnel ne les auraient pas effrayés.

Quelles que fussent les opinions du Kaw-djer sur la question religieuse, il accueillit convenablement les ministres qu'amenèrent les cutters de la Mission. Il les laissa s'établir à Libéria et ne mit aucune entrave à l'exercice du culte.

---

[10] Le capitaine Allen Gardiner, mort en 1850 au sud de la terre de feu, fut à l'origine de la création des missions protestantes de ce pays.

Et n'était-il pas déjà revenu de bien d'autres idées quelquefois séduisantes en théorie, et qui ne résistent pas à la pratique ? La population, d'ailleurs, vit avec une réelle satisfaction s'élever une église sur une des places de Libéria, et des écoles où les familles protestantes purent envoyer leurs enfants.

Mais il en était un certain nombre qui professaient la religion catholique, des Irlandais, des Canadiens, et même des Américains. Il convenait donc que cette religion fût représentée par ses missionnaires. Ce furent les établissements de la Magellanie auxquels on fit appel ; leur personnel s'y rendit avec empressement, ainsi que plusieurs sœurs de la confrérie de Sainte-Anne pour soigner les malades.

Or, précisément, les premiers qui débarquèrent à Libéria furent les pères Athanase et Séverin que le Kaw-djer avait pour la dernière fois rencontrés en Terre de Feu au campement de Wallah. Bien qu'il eût toujours évité tout rapport avec ces missionnaires, il n'ignorait pas que c'étaient des hommes honnêtes et courageux, des prêtres consciencieux et zélés – dignes du grand culte qu'ils représentaient, ils luttaient avec avantage contre le prosélytisme un peu trop commercial des ministres protestants.

Aussi dès la seconde année depuis sa fondation, Libéria possédait-elle une école catholique, aussi confortable que celle de ses rivaux, et une église, élevée sur la rive droite du rio Yacana, dont le style architectural, moins sévère mais non moins religieux, contrastait avec le lourd puritanisme du temple.

Du reste, bon accord et échange de bons procédés entre les représentants des deux cultes, et rien ne troublait plus la colonie, si menacée à son début par les ennemis de tout état social.

Et maintenant, quelles relations existait-il entre l'île Hoste et le gouvernement chilien depuis qu'il avait renoncé à tout droit sur elle ? Elles étaient excellentes de part et d'autre. Le Chili ne pouvait que s'applaudir, et chaque année davantage, de

sa détermination. Il attendait des profits moraux et matériels qui manqueront toujours à la République argentine, tant qu'elle s'obstinera à des pratiques condamnées par les meilleurs économistes, et dont on pouvait déjà constater les déplorables effets dans sa colonie d'Ushaia.

Assurément, tout d'abord, en voyant à la tête de l'île Hoste ce mystérieux personnage, dont la présence dans l'archipel magellanique lui avait paru à bon droit suspecte, le gouvernement chilien n'avait pas dissimulé son mécontentement et ses inquiétudes. Il est vrai, sur cette terre indépendante où il avait pris refuge, on ne pouvait plus rechercher la personne du Kaw-djer, ni vérifier son origine, ni lui demander compte de son passé, puisqu'il ne consentait pas à en révéler le secret. Que ce fût un homme incapable de supporter le joug d'une autorité quelconque, qu'il eût été jadis en rébellion avec toutes les lois sociales, qu'il eût peut-être été chassé de tous les pays soumis, sous n'importe quel régime, aux lois justes et nécessaires, son attitude autorisait toutes ces hypothèses, et, s'il fût resté sur l'île Neuve, il n'aurait pu échapper à la police chilienne. Mais, après les troubles provoqués dans la nouvelle colonie par les violences de l'anarchisme, après l'expulsion des frères Merritt et de leurs partisans, lorsqu'on vit la tranquillité renaître dans l'île grâce à la ferme administration du Kaw-djer, le commerce reprendre et s'accroître, la prospérité largement s'étendre, il n'y eut plus qu'à laisser faire. Et, au total, il n'y eut aucun nuage entre le gouverneur de l'île Hoste et le gouverneur de Punta Arenas.

Inutile de dire que, étant donnée l'importance maritime du port de Libéria, sa situation entre le Darwin Sound et la baie de Nassau, les navires de commerce y venaient de préférence. Ils y trouvaient une excellente relâche, plus sûre même que celle de la colonie chilienne, surtout fréquentée d'ailleurs par les steamers qui traversaient le détroit de Magellan pour aller d'un océan à l'autre.

Dans ces conditions, on comprendra que Karroly, devenu pilote-chef de l'île Hoste, fut très demandé par les bâtiments à destination de Punta Arenas ou des comptoirs établis sur quelques îles de l'archipel. Il n'avait point voulu abandonner son ancien métier, et son fils, qui s'était récemment marié avec une jeune Canadienne, l'y aidait toujours à bord de leur fidèle *Wel-Kiej*. Et ils étaient toujours dévoués corps et âme à leur bienfaiteur, comme s'ils eussent encore vécu dans la solitude de l'île Neuve.

Six ans s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels les progrès de l'île Hoste ne cessèrent de se développer. L'administration du Kaw-djer en avait fait une colonie modèle, et, en rivalité avec Libéria, mais une rivalité généreuse et féconde, trois autres bourgades s'étaient fondées, à la pointe Rous, au fond de la baie de Nassau, et à sa pointe extrême sur le Darwin Sound en face de l'île Gordon. Elles relevaient naturellement de la capitale, et le Kaw-djer s'y transportait soit par mer, soit par les routes tracées à travers les forêts et les plaines de l'intérieur.

Ce fut, à cette époque, au mois de novembre de l'année 1887, que Libéria reçut pour la première fois la visite du gouverneur de Punta Arenas. M. Aguire ne put qu'admirer cette colonie si prospère, les sages mesures prises pour en accroître les ressources, la complète fusion qui s'était faite dans cette population d'origines différentes, l'ordre, l'aisance, le bonheur qui régnaient dans toutes les familles. On le comprend, il observa de près l'homme qui avait accompli de si belles choses, et auquel il suffisait de n'être connu que sous ce titre de Kaw-djer. Aussi ne lui marchanda-t-il pas ses compliments en disant :

« Cette colonie hostelienne, c'est votre œuvre, monsieur le gouverneur, et le Chili ne peut que se féliciter de vous avoir fourni l'occasion de l'accomplir.

– Un traité, se contenta de répondre le Kaw-djer, avait fait entrer sous la domination chilienne cette île qui n'appartenait

qu'à elle-même, et il était juste que le Chili lui restituât son indépendance. »

M. Aguire sentit bien ce que cette réponse contenait de restrictif. Le Kaw-djer ne considérait pas que cet acte de restitution dût valoir au gouvernement chilien un témoignage de reconnaissance. Aussi M. Aguire, se tenant sur la réserve, se borna à dire :

« Dans tous les cas, je ne crois pas que les émigrants du *Jonathan* puissent regretter la concession africaine de Lagoa...

– En effet, monsieur le gouverneur, puisque là, ils eussent été sous la domination portugaise, alors qu'ici ils ne dépendent de personne.

– Ainsi tout est pour le mieux ?...

– Pour le mieux, répondit le Kaw-djer.

– Nous espérons, d'ailleurs, reprit M. Aguire, voir se continuer les bons rapports entre le Chili et l'île Hoste...

– Nous l'espérons aussi, déclara le Kaw-djer, et, peut-être, en constatant les résultats du système appliqué à l'île Hoste, la République chilienne sera-t-elle portée à l'étendre aux autres îles de l'archipel magellanique ?... »

M. Aguire ne put s'empêcher de sourire, et ne répondit pas, car il n'avait point à répondre.

M. Rhodes, qui assistait à l'entrevue avec MM. O'Nark et Broks, avait bien compris qu'il ne fallait pas s'engager sur ce terrain. Il voulut seulement attirer l'attention du gouverneur sur la situation actuelle de la colonie d'Ushaia, comparée à celle de l'île Hoste.

« Vous voyez, dit-il, monsieur Aguire, d'un côté la prospérité, de l'autre le dépérissement. Devant l'intervention coercitive de l'Argentine, les colons se refusent à venir, les navires dédai-

gnent un port qui ne leur offre pas les franchises indispensables au commerce, et malgré les réclamations de son gouverneur, Ushaia ne fait aucun progrès...

– J'en conviens, répondit M. Aguire. Aussi le gouvernement chilien a-t-il agi tout autrement avec Punta Arenas. Sans aller jusqu'à rendre une colonie absolument indépendante, il est possible de lui accorder nombre de privilèges qui assurent son avenir. »

M. Rhodes ne put que reconnaître la justesse de cette observation que, sans doute, le Kaw-djer n'aurait jamais voulu admettre. Mais alors, il en vint à faire une proposition directe relativement à un projet qui ne pouvait être réalisé sans l'agrément du gouverneur chilien.

« Monsieur le gouverneur, dit-il, il est cependant une des petites îles de l'archipel, un amas de roches stériles, dont je demanderais au Chili de nous consentir l'abandon, puisque cet îlot est sans valeur.

– Et lequel ? demanda M. Aguire.

– C'est l'îlot du cap Horn.

– Et que voudriez-vous y faire ?...

– Y établir un phare qui est de toute nécessité à cette dernière pointe du continent américain. Éclairer ces parages serait d'un grand avantage pour les navires, non seulement ceux qui viennent à l'île Hoste ou qui fréquentent les passes de Navarin, de Wollaston, d'Hermitte, de la Terre de Désolation, mais aussi ceux qui cherchent à doubler le cap entre l'Atlantique et le Pacifique. »

MM. Rhodes, O'Nark et Broks, qui étaient au courant des projets du Kaw-djer, ne purent qu'appuyer sa demande en faisant valoir sa réelle importance. Après avoir pris connaissance du phare de la Terre des États, les bâtiments n'en peuvent plus

relever un seul avant les îles du littoral chilien, au grand dommage de la navigation.

M. Aguire, assurément, n'en était pas à reconnaître le bien-fondé de cette proposition, et les divers États avaient maintes fois exprimé le désir qu'un phare fût placé sur l'extrême pointe du cap Horn.

« Ainsi, demanda-t-il, la colonie de l'île Hoste serait disposée à construire ce phare ?...

– Oui, monsieur le gouverneur, répondit le Kaw-djer.

– À ses frais ?...

– À ses frais, mais sous la condition formelle que le Chili lui concéderait l'entière propriété de l'île du cap Horn. »

M. Aguire ne pouvait répondre autrement qu'en se chargeant de transmettre cette proposition au président de la République chilienne. Les Chambres décideraient s'il y aurait lieu d'y donner suite.

Bref, lorsque M. Aguire remonta à bord de l'aviso qui devait le reconduire à Punta Arenas, il n'eut qu'à renouveler ses félicitations. Son gouvernement ne pouvait être que très satisfait de cette prospérité de la colonie hostelienne, qui assurait l'avenir de ses possessions magellaniques.

Trois semaines plus tard, le Kaw-djer était officiellement informé que la proposition relative à l'île du cap Horn aux colons de l'île Hoste, venait d'être soumise à la discussion des Chambres chiliennes. De sérieux débats s'étaient produits sur cette proposition qui venait d'être acceptée.

Il y eut donc à rédiger un acte de cession qui serait revêtu des signatures du président de la république et du gouverneur de l'île Hoste, à la condition que la colonie élèverait et entretiendrait un phare sur l'extrême pointe du cap.

Ce traité fut signé le 15 décembre 1887 entre le Chili et l'île Hoste.

Le Kaw-djer entendait n'apporter aucun retard à la réalisation de ce projet, et la belle saison ne devait pas finir avant que les travaux n'eussent été commencés. Deux ans suffiraient à les mener à bon terme, et la sécurité de la navigation serait alors assurée aux approches de ces dangereux parages.

XV

Troubles

La saison d'été s'acheva dans des conditions climatériques très favorables. Cette septième année, depuis la fondation de la colonie, eut le bénéfice d'une récolte exceptionnelle. D'autre part, de nouvelles scieries s'étaient établies à l'intérieur de l'île, les unes mues par la vapeur, les autres, employant l'électricité engendrée par les chutes des petits affluents du rio Yacana. De même les pêcheries et les fabriques de conserves donnèrent lieu à un trafic considérable, et le mouvement des navires, à l'entrée et à la sortie du port de Libéria, se chiffra par trois mille sept cent soixante-quinze tonnes.

Avec l'hiver, les travaux entrepris au cap Horn pour l'érection du phare, les salles où devaient être installées les machines motrices et les dynamos qui devaient fournir l'énergie électrique, durent être suspendus. Ce qui rendait l'opération plus difficile, c'est que l'île du cap Horn est située à une quarantaine de kilomètres de la presqu'île Hardy, et le matériel ne pouvait y être transporté que par mer à travers la passe de l'île Hermitte, encombrée d'îlots et d'écueils.

L'hiver vint, et ce qui occasionna le plus de peines aux chefs des établissements agricoles, ce furent les animaux domestiques – actuellement cinq mille têtes. Dans l'impossibilité de les laisser à travers les campos, il fallait leur assurer la nourriture et l'abri. Aussi toutes les précautions avaient été prises, et les pertes furent minimes.

D'ailleurs, si la mauvaise saison amena de grands coups de vent, des tourmentes d'une excessive violence, elle ne provoqua

pas des froids excessifs, et, même en juillet, la température ne dépassa jamais dix degrés sous zéro.

Libéria et les deux autres bourgades offraient alors ce confort que l'aisance générale avait introduit dans toutes les familles. Il n'y avait pas de misère sur l'île Hoste, et les crimes contre les personnes ou les propriétés n'y avaient jamais troublé l'ordre public. De rares contestations civiles seulement, toujours arrangées par les justes décisions du Kaw-djer et du comité d'administration qui fonctionnait auprès de lui.

Il semblait donc qu'aucun trouble ne devait menacer la colonie, lorsque, vers la fin du mois d'août, se répandit une nouvelle dont les conséquences, étant donné l'avidité humaine, pouvaient être extrêmement graves.

Un gisement aurifère venait d'être découvert dans le nord-ouest de l'île.

En apprenant cette nouvelle, le Kaw-djer en ressentit une très fâcheuse impression que la réflexion ne fit qu'aggraver. Il eut l'instinctif pressentiment de prochains malheurs, et tel fut l'objet de la conversation qu'il eût le jour même avec M. Rhodes dans son cabinet de la résidence.

Ces deux sages furent d'ailleurs en complet accord sur ce point, c'est qu'il ne sortirait rien de bon pour la colonie de cette découverte.

« Ainsi donc, dit le Kaw-djer, c'est au moment où notre œuvre est achevée, lorsque nous n'avons plus qu'à recueillir le fruit de nos efforts, que le hasard, un hasard maudit, va jeter parmi nos colons ce ferment de trouble et de ruines... Oui ! de ruines, car la découverte de l'or n'a jamais laissé que la ruine après elle !

– Je pense comme vous, mon ami, répondit M. Rhodes, et je crains bien que notre population ne puisse résister à cette influence funeste ! Qui sait si les cultivateurs ne vont pas aban-

donner leurs champs, et les ouvriers leurs usines pour courir aux placers ?...

– L'or !... l'or !... la soif de l'or ! répétait le Kaw-djer. Aucun plus terrible fléau ne pouvait s'abattre sur notre colonie !...

– Malheureusement, répondit M. Rhodes, il n'est pas en notre puissance de le conjurer !...

– Non ! mon cher Rhodes. Il est possible de lutter contre une épidémie, de l'enrayer, de la détruire !... Mais à cette fièvre de l'or, il n'y a pas de remèdes, et c'est l'agent le plus destructif de toute organisation sociale. Et, en peut-on douter après ce qui s'est passé dans les districts aurifères de l'Ancien ou du Nouveau Monde, en Australie, en Californie, et dans le sud de l'Afrique ?... Les travaux utiles ont été abandonnés du jour au lendemain, les colons ont déserté les champs et les villes, les familles se sont dispersées sur les gisements... Et, pour la plupart des chercheurs, cet or extrait avec tant d'avidité, s'est, comme tout gain trop facile, dissipé en folies abominables, et ces misérables n'y ont trouvé que la misère ! »

Le Kaw-djer parlait avec une animation qui prouvait toute la vivacité de ses inquiétudes.

« Et non seulement il y a le danger du dedans, ajouta-t-il, mais il y a le danger du dehors, tous ces aventuriers, tous ces déclassés qui envahissent un pays, qui le troublent, qui le bouleversent, pour arracher de ses entrailles le métal maudit ! Il en vient de tous les coins du monde ! C'est une avalanche qui ne laisse que le néant après son passage ! Ah ! pourquoi faut-il que notre île soit menacée de pareils désastres !

– Ne pouvons-nous encore espérer ? dit M. Rhodes. Si cette nouvelle ne s'ébruite pas, nous serons préservés de l'invasion des étrangers ?...

– Non, répondit le Kaw-djer, et il est déjà trop tard pour empêcher le mal ! On ne se figure pas avec quelle rapidité le

monde entier apprend que des gisements aurifères viennent d'être découverts dans une contrée ! On croirait vraiment que cela se transmet par l'air, que les vents apportent cette peste si contagieuse que trop souvent les meilleurs et les plus sages en sont atteints et y succombent ! C'est affreux, et si je savais où trouver un refuge hors de notre chère et malheureuse île, je la quitterais à l'instant...

– Nous quitter, s'écria M. Rhodes, qui avait saisi la main du Kaw-djer comme pour le retenir... déserter votre poste au moment du danger ?... »

Le Kaw-djer ne répondit pas. Qu'il fût en proie à un tel trouble moral, cet homme si sûr, si énergique, cela était à peine croyable. Certainement, il n'exagérait pas, et la découverte allait amener les plus grands maux sur la colonie. Enfin il reprit possession de lui-même. Non ! il ne partirait pas, il ferait tout pour conjurer le mal dans la mesure du possible, et, après cet instant de défaillance, il se releva et pour la première fois, ces paroles lui échappèrent comme malgré lui :

« Dieu nous vienne en aide ! »

C'était dans la matinée du 25 août que la découverte avait été faite et voici en quelles circonstances.

Pendant une chasse dont faisait partie Marc Rhodes, quelques colons, après avoir quitté Libéria vers sept heures en mail-coach, se rendirent à une vingtaine de kilomètres au pied des collines de la presqu'île Hardy vers le nord-ouest.

Là s'étendait une forêt profonde, non encore exploitée, où se réfugiaient d'ordinaire les fauves de l'île Hoste, certains couples de pumas et de jaguars qu'il convenait de détruire jusqu'au dernier, car nombre de moutons avaient été leurs victimes.

Les chasseurs battirent la forêt, et ils avaient tué deux pumas, lorsqu'ils atteignirent la lisière opposée.

Là apparut un jaguar de grande taille au moment où il essayait de s'enfuir en remontant le talus de la colline. En cet endroit tombait un ruisseau torrentueux qui contournait la forêt pour se jeter dans le rio Yacana à travers un sol de boue humide, hérissé d'herbes aquatiques.

Marc Rhodes, ayant aperçu l'animal, et l'estimant à bonne portée, lui envoya un premier coup de fusil qui l'atteignit au flanc gauche. Mais le jaguar n'avait pas été blessé mortellement, car, après un rugissement de colère plutôt que de douleur, il fit un bond dans la direction du torrent, rentra sous bois et se mit hors de vue.

Une seconde détonation retentit cependant au moment où fuyait le fauve. La balle alla frapper un angle de roche, à la base de la colline, sur le bord du marécage et la pierre vola en éclats.

Peut-être les chasseurs eussent-ils alors quitté la place pour se remettre à la poursuite du jaguar, si un des éclats projetés n'eût atteint légèrement Marc Rhodes qui eut la curiosité de l'examiner et le ramassa.

C'était un morceau de quartz, présentant des veines caractéristiques, dans lesquelles il fut facile de reconnaître quelques parcelles d'or.

De l'or !... Il y avait de l'or dans le sol de l'île Hoste ! Rien que cet éclat de roche en témoignait. Et, d'ailleurs, y avait-il lieu de s'en étonner ? Est-ce que les filons du précieux métal n'ont pas été révélés à l'île de Brunswick, autour de Punta Arenas, comme à la Terre de Feu, en Patagonie comme en Magellanie ?... les laveurs d'or ne sont-ils pas répandus à la surface de ces territoires comme une vermine qui les ronge ?... Enfin de l'Alaska au cap Horn, n'est-ce pas comme une chaîne d'or qui enrichit l'épine dorsale des deux Amériques, et en quatre siècles n'en a-t-on pas extrait pour quarante-cinq milliards de francs ?...

Marc Rhodes, lui aussi, avait compris la gravité de cette découverte ; il aurait voulu la tenir secrète, n'en parler qu'à son père qui eût mis le Kaw-djer au courant. Mais il n'était pas seul à la connaître. Ses compagnons de chasse avaient examiné le morceau de roche, ils avaient ramassé d'autres éclats qui tous renfermaient des parcelles d'or.

Il n'y avait donc plus à compter sur le secret, et, le jour même, l'île entière savait qu'elle n'aurait rien à envier aux îles de l'archipel. Ce fut la traînée de poudre qu'une étincelle suffit à enflammer et qui courut de Libéria aux autres bourgades.

En premier lieu, chacun se fit cette très naturelle réflexion : c'est que, vraisemblablement, les gisements aurifères ne se rencontraient pas uniquement dans cette partie marécageuse, située au pied de la colline sur le bord du petit cours d'eau. Il était probable que de nouvelles recherches en signaleraient ailleurs. À défaut des colons, les chercheurs, venus de tous les points de la Magellanie, sauraient fouiller et retourner ce sol auquel on n'avait demandé jusqu'alors que les profits de sa culture. Ils se jetteraient sur la colonie, ces aventuriers, ces insociables, dont on ne connaît ni le nom ni l'origine, mais seulement les surnoms dont ils s'appellent ! Ils iraient à la découverte de nouveaux placers, ils lutteraient contre les colons pour les chasser, même contre leurs compagnons, toujours prêts à se dépouiller, à se déchirer entre eux ! Et était-ce la milice de l'île, en admettant qu'elle ne se fût pas désorganisée, étaient-ce les hommes de Tom Land, qui pourraient réduire à l'impuissance ces hordes malfaisantes ?...

Dans tous les cas, puisque les premières traces d'or avaient été relevées au Golden Creek – ainsi fut dénommé le petit tributaire du rio Yakana –, c'est là que se portèrent les plus avides des Libériens que les efforts du Kaw-djer et de ses amis ne purent retenir. Plusieurs centaines de colons, abandonnant leurs demeures, leurs usines, leurs champs, laissant en suspens les

travaux commencés, se précipitèrent vers les gisements, et dans les roches quartzeuses découvrirent de riches filons.

Il n'eût pas été de bonne administration que le Kaw-djer et son conseil, quoi qu'ils pussent penser, n'intervinssent pas pour régulariser l'exploitation, pour maintenir l'ordre. Ils eurent même la pensée de faire rentrer les produits de ces gisements dans la propriété commune, d'extraire cet or au profit de la colonie de manière à partager également les profits entre tous. Mais, dès les premiers jours, ils furent débordés. Chacun n'entendait travailler que pour son propre compte, ayant l'espoir de tomber sur une poche bien pleine, de trouver quelque pépite de grande valeur, de déterrer la fortune d'un coup de pioche, et les sages avis ne furent point écoutés.

Du reste, l'exploitation des placers ne comportait guère de difficultés matérielles. Il suffisait d'attaquer la roche avec le pic, d'en concasser les morceaux pour en extraire les parcelles d'or. En outre, les terres boueuses du marécage, voisines du Golden Creek, étaient aisément exploitables, et il suffisait d'établir des claims où elles se lavaient pour recueillir le métal, entraîné avec elles.

On sait que les territoires aurifères sont le plus souvent composés de ces boues qui ont été charriées par les glaces de la période hivernale, délayées par les eaux, tamisées par le filtre du sol. Elles proviennent des affouillements qui se produisent lors des grandes pluies, du désagrégement du quartz, rongé par les torrents. Il suffit alors d'un simple plat pour recueillir ces boues, et d'un peu d'eau pour les laver. C'est avec cet appareil si rudimentaire que, dès le début, les colons obtinrent de l'or pour une somme qui variait par jour et par tête entre (...) et (...) piastres.

Sur ce placer du Golden Creek, une couche de boue de cinq pieds de profondeur sur une superficie de trente à quarante pieds produisait de neuf à dix plats par pied cube, et il était bien rare que chaque lavage ne donnât pas l'or en parcelles ou en pépites. Ces pépites, il est vrai, n'étaient qu'à l'état de grains de

poussière, et ces claims, dont la dimension a été indiquée plus haut, n'en étaient pas à produire les vingt millions de francs qu'ils ont parfois donnés en d'autres régions.

Ce ne fut pas dès le début que les placers de Golden Creek produisirent de pareils rendements, cela va sans dire ; mais d'autres furent signalés dans le voisinage qui permettaient des bénéfices très considérables. Aussi la fascination des esprits s'accrut-elle de jour en jour. Ce fut une irrésistible folie qui vida Libéria du plus grand nombre de familles, hommes, femmes, enfants, allant travailler sur les claims. Quelques-uns s'enrichissaient en découvrant dans les interstices des roches une de ces poches où les pépites se sont accumulées sous l'action des pluies torrentielles. L'espoir n'abandonnait même pas ceux qui, pendant de longs jours, au prix de mille fatigues, avaient travaillé en pure perte. Mais tous y venaient, non seulement de la capitale, mais des autres bourgades délaissées et des comptoirs, des pêcheries, des usines du littoral. À Libéria, il ne resta bientôt plus qu'une centaine de colons, demeurés fidèles à leur intérieur, à leur famille, à leurs affaires, bien éprouvées cependant par un tel état de choses. Cet or, il semblait qu'il fût doué d'une puissance magnétique, à laquelle la raison humaine ne peut résister.

Bien que le Kaw-djer ne se fût pas abandonné un seul instant, déployant une énergie qui ne se démentit en aucune occasion, ses amis ne furent pas sans reconnaître chez lui un profond découragement. Et comment en être surpris, lorsqu'il s'agit d'un homme, sur lequel les passions humaines n'avaient jamais eu prise, si ce n'est la passion pour le bien. N'était-ce pas en elle que s'était concentrée toute sa vie ? Ne lui avait-il pas tout sacrifié ?... Et, à cette heure, après s'être rattaché par tant de liens à cette humanité, après y être revenu après une si longue rupture, voici qu'elle lui réapparaissait avec tous ses défauts, toutes ses hontes, tous ses vices ! Son œuvre allait crouler, les ruines allaient s'accumuler sur cette malheureuse colonie, parce que le

hasard avait fait jaillir quelques parcelles d'or d'un éclat de roche !

Et lorsque M. Rhodes, voulant réagir contre cet insurmontable dégoût, lui disait :

« Cela ne peut durer... les gisements s'épuiseront... Les colons reprendront leur existence d'autrefois...

– Et s'il est trop tard ! » répondait-il.

Il est à noter que si les efforts du Kaw-djer et de ses amis furent impuissants à retenir la population hostelienne, les missionnaires anglicans ou catholiques n'y réussirent pas davantage. Les pères Athanase et Séverin dans leur église, les ministres de la Mission Allen Gordon dans leur temple, prêchèrent vainement contre cette folie de l'or, contre ces appétits déplorables, gros de déceptions pour l'avenir ! Ils ne furent point écoutés, et ni prêche ni sermon n'attirèrent bientôt plus un seul auditeur.

Et quelque pénible, quelque désolant que soit cet aveu, il faut bien le faire, c'est que seuls de tous les habitants de l'île Hoste, les Indiens surent résister à l'entraînement général. Seuls ils ne s'abandonnèrent point à ces fureurs de convoitise. Il convient de le répéter à la louange, à l'honneur de ces humbles Fuégiens, si plusieurs établissements agricoles, plusieurs pêcheries ne furent pas délaissés, c'est que leur honnête nature, sous l'inspiration des missionnaires, les garda de pareils excès. D'ailleurs, ces pauvres gens n'avaient point désappris d'écouter le Kaw-djer, leur bienfaiteur ; ils n'oubliaient rien de ce qu'il avait fait pour eux, et le plus grand nombre lui resta fidèle comme Halg et Karroly.

Si la découverte s'était limitée aux gisements du Golden Creek, peut-être les claims auraient-ils été promptement épuisés ; les colons, déçus pour la plupart, eussent repris dans les champs et les villes leurs occupations habituelles. Mais d'autres

filons se rencontrèrent dans le sud-ouest de l'île, aux environs de la pointe Rous, non moins riches et d'une exploitation plus facile.

Ce fut donc de ce côté que se précipitèrent les chercheurs par milliers alors, ayant peine à pourvoir aux nécessités de l'existence. Sur ces points les hommes avides qui se battaient pour la possession des placers étaient presque sans abris, exposés aux intempéries d'un climat souvent orageux pendant la saison chaude, à l'air des marécages dont ils remuaient les boues malsaines, et bientôt la maladie et la misère se déchaînèrent sur eux.

Leur nombre s'accroissait de jour en jour. Ainsi que cela était arrivé en d'autres pays, les étrangers affluaient sur l'île. Les équipages désertaient leur bord pour courir aux gisements. À peine mouillés dans le port de Libéria, les navires étaient abandonnés, les capitaines désobéis, et, parfois, les officiers donnant l'exemple de la désertion. À la population déjà si mélangée de l'île Hoste, s'ajoutaient ces marins de toute nationalité, des Anglais, des Danois, des Norvégiens, des Américains, des Allemands, nombre de ces aventuriers qui ne reculent devant aucune violence et dont la force brutale est l'unique loi. D'ailleurs, qu'auraient-ils fait à Libéria ? Les bâtiments, expédiés pour prendre des bois de construction, du bétail, des céréales, des fourrures, ne trouvaient plus à charger. Le stock des cargaisons avait été épuisé dès la première semaine. Aussi l'avenir ne laissait pas de préoccuper le Kaw-djer et il avait fallu son énergique intervention pour empêcher l'exportation des grains et des conserves qui eût réduit la colonie à toutes les horreurs de la famine. Cependant s'il put prévenir ce mal dans une certaine mesure, il demeura impuissant contre la misère qui ne cessait de s'accroître depuis que les bourgades et la campagne étaient laissées à l'abandon.

Ce fut vers la fin de janvier que le désordre prit d'effroyables proportions. Non seulement les colons et les dé-

serteurs fourmillaient sur les gisements ; mais les laveurs d'or étaient accourus des divers points de l'archipel magellanique, des territoires de la Patagonie, et on sait s'ils y sont nombreux ! La plus riche veine du monde, n'est-ce pas cette cordillère qui se développe depuis les lointaines régions de l'Alaska à travers les États-Unis, le Mexique, la Colombie, l'Équateur, le Pérou, la Bolivie, le Chili et l'Argentine jusqu'aux dernières ramifications du cap Horn, et que tant d'efforts n'ont pas épuisée ? Aussi, l'exagération s'en mêlant, les imaginations se montant dans l'Ancien et le Nouveau Monde, l'île Hoste fut-elle regardée comme une poche extraordinaire, une île en or, où s'accumulaient les plus riches trésors de la chaîne. On ne s'étonnera donc pas que cette plèbe qui s'était jetée sur la Californie, sur l'Australie, sur l'Afrique méridionale, et qui allait, quelques années plus tard, se précipiter à l'assaut du Klondike alaskien, eût voulu envahir l'île Hoste !

Peut-être, alors, le gouvernement chilien eut-il le regret de l'avoir abandonnée aux naufragés du *Jonathan* ! Mais il fut bientôt renseigné très exactement par le gouverneur de Punta Arenas. Il fallait en rabattre, et on put prévoir que dans cette exploitation des placers de l'île, il y aurait plus de gens à se ruiner qu'à s'enrichir !

Néanmoins, vers la fin du mois de janvier, le Kaw-djer ne put pas estimer à moins de vingt mille le nombre des étrangers entassés sur quelques points, où ils finiraient par s'entre-dévorer ! Que ne pouvait-on attendre de ces forcenés, déjà en lutte sanglante pour la possession des claims, lorsque la famine les mettrait en face les uns des autres ?...

Le Kaw-djer était tenu au courant de ce qui se passait par Tom Land et Karroly, lesquels ne regardaient ni aux fatigues ni aux dangers. Et lui aussi n'hésita pas à payer de sa personne. Il se rendit à la pointe de Rous, et ses amis le suivirent. Ministres anglicans et missionnaires catholiques l'accompagnèrent. Il se lança au milieu de cette tourbe pour empêcher ses violences. Ce

fut inutile. Ce rebut de toutes les nations ne le connaissait pas, ses colons ne le connaissaient plus. Son intervention faillit tourner très mal pour lui. On le repoussa, on le menaça et peu s'en fallut qu'il lui en coûta la vie pour avoir voulu accomplir son devoir.

Le Kaw-djer revint donc à Libéria, désespéré, écœuré de toute cette abomination, et, dans son entourage, on se prit à envisager l'éventualité d'un abandon de l'île Hoste.

Mais, avant d'en venir à cette extrémité, MM. Rhodes, Broks, O'Nark et quelques autres agitèrent la question de recourir au gouvernement chilien. La milice de Tom Land, déjà réduite par les désertions, ne pouvait plus rien, et peut-être convenait-il de tenter cette suprême chance d'arrêter le désordre.

« Le gouvernement chilien ne peut nous abandonner, fit observer M. Rhodes. Il va de son intérêt que la colonie retrouve toute sa tranquillité...

– Un appel à l'étranger ! s'écria le Kaw-djer.

– Il suffirait, reprit M. Broks, qu'un des navires de guerre de Punta Arenas vint croiser en vue de l'île, et ces misérables ne tarderaient pas à en être chassés...

– Que Karroly parte pour Punta Arenas, proposa M. O'Nark, et, avant quinze jours...

– Non, déclara le Kaw-djer, non ! Nous nous sommes faits nous-mêmes !... Nous nous sauverons nous-mêmes ! »

Et, devant cette volonté si formelle, digne du grand caractère de cet homme, il n'y avait qu'à s'incliner.

Mais si le Kaw-djer resta à son poste, s'il ne lui fut plus possible d'agir comme gouverneur, du moins le bienfaiteur, secondé par le jeune médecin, gendre de M. Rhodes, n'hésita-t-il pas à se dévouer aux malades dont le nombre croissait de jour en jour.

En effet, l'île Hoste était en proie à une épidémie provoquée par la misère et les excès de tout genre. Grâce à un zèle qui ne se démentit pas un instant, aux soins les mieux entendus, si quelques centaines de victimes ne purent échapper à la mort, – c'était à plus de vingt mille que se montait alors le chiffre des chercheurs d'or – du moins le plus grand nombre fut-il sauvé.

Enfin, vers la fin de mars, il se fit une sorte d'apaisement dans cette folie générale. Les filons étaient épuisés, et, pour de rares enrichis par un coup du hasard, combien y eut-il de malheureux, ruinés jusqu'à leur dernière piastre, leur santé compromise, leur avenir à jamais perdu ! Et encore, de ces fortunes, la plus grande part avait été dissipée, ainsi que cela arrive fatalement, dans les maisons de jeu, dans les tripots de bas étage, où les détonations de revolvers s'entremêlaient aux hurlements des joueurs. Si Libéria fut exempte de telles scènes, elles ne furent que trop fréquentes dans les deux autres bourgades.

En somme c'est à trois millions de francs que fut estimé le rendement des divers claims, ceux de la presqu'île Hardy et ceux de la pointe Rous. Au voisinage de la baie Nassau leur rendement avait été si minime qu'ils furent presque aussitôt abandonnés. Dans tous les cas, cet or ne profita guère aux colons, et tomba entre les mains des aventuriers que l'Europe et principalement l'Amérique avaient jetés sur l'île Hoste.

Enfin, tout ce ramassis de déclassés, toute cette tourbe finit par abandonner ce coin de l'archipel magellanique, où ils avaient accumulé tant de ruines. Les malheureuses familles hosteliennes, décimées pour la plupart, talonnées par la misère, dévorées par la faim, rentrèrent à Libéria. Elles y trouvèrent tous les secours à la disposition du Kaw-djer, et aussi le dévouement infatigable dont il avait donné tant de témoignages au milieu de ces épouvantables épreuves.

Quant à la colonie, se remettrait-elle d'un tel coup ?... Après avoir été si profondément découragé, le Kaw-djer retrou-

verait-il son énergie d'autrefois, et sa main serait-elle assez puissante pour procéder à une nouvelle réorganisation ?...

Et, d'ailleurs, le voudrait-il ?... Ses amis pouvaient craindre, en effet, que, après tant de désillusions, après s'être retrouvé face à face avec tous les vices de l'humanité, il ne voulut abandonner l'île Hoste !

Cependant, c'était là une noble tâche, digne d'un grand esprit, que de se vouer à cette œuvre de réparation. Après l'avoir une première fois sauvée des excès de l'anarchie, le Kaw-djer ne serait-il pas tenté de se remettre à l'œuvre, de travailler à la restauration de cette colonie qui était bien sienne, et qu'il avait faite si prospère !...

Et, cependant, quelques jours se passèrent sans que ses intentions se fussent manifestées. Quand il ne restait pas enfermé dans sa demeure, ne voulant communiquer avec personne, il allait seul errer sur les hauteurs de la presqu'île Hardy, et là, sur les dernières roches, le regard tourné comme jadis vers le sud, il demeurait immobile pendant de longues heures !...

Et qui sait si sa pensée ne le ramenait pas à l'extrémité de ce continent, au cap Horn, sur ce rocher dont il avait obtenu l'indépendance ?... N'était-ce pas là un refuge où Karroly le conduirait pour recommencer avec lui la vie solitaire de l'île Neuve ?...

Toutefois, Libéria avait peu à peu repris quelque animation. Les maisons s'étaient rouvertes. M. Rhodes et ses amis s'employaient de leur mieux à relever le courage des colons, à leur procurer des ressources, à les remettre en bon chemin au milieu de tant de ruines. C'était à croire qu'un épouvantable cyclone avait dévasté l'île, ou du moins ses habitants étaient aussi éprouvés que si l'un de ces météores eût passé sur leur tête. Pourtant, il fallait se dire que le retour de pareilles épreuves n'était plus à redouter. Le sol était vidé, bien vidé de tout l'or qu'il contenait. On l'avait fouillé jusqu'au fond de ses entrailles.

Ce qu'on lui demandait maintenant, c'était de refaire du bois, du grain, de l'herbe... c'était d'assurer la nourriture de tous les êtres qui vivaient de lui, et non des morceaux de ce métal dont la découverte avait causé ce désastre !...

Enfin, ces quelques jours écoulés, pendant lesquels le Kaw-djer avait été absent pour ses amis, pour ses collaborateurs, pour ceux dont il n'avait pu qu'apprécier si souvent les services, le Kaw-djer les réunit à la résidence, et, d'une voix grave, mais ferme, dans laquelle on retrouvait toute l'énergie d'autrefois :

« À l'œuvre ! » dit-il.

XVI

Le phare du cap Horn

L'hiver allait arriver. Comment le supporterait cette île si durement éprouvée, dont une partie de la population était encore dispersée à l'intérieur, et que menaçait la famine ? Il est vrai, tous les étrangers étaient partis, il n'y avait plus rien à prendre.

Et s'ils n'en eussent emporté que l'or, peut-être n'y aurait-il pas eu lieu de le regretter. Ce n'est pas par ses gisements aurifères qu'un pays est riche, c'est par la fertilité de son sol, par son commerce, par son industrie, et c'est ce qui manque généralement aux régions de l'or. Avant la découverte du placer de Golden Creek, la colonie ne jouissait-elle pas d'une enviable prospérité, et le présent ne lui garantissait-il pas l'avenir ?...

Mais le malheur s'était déchaîné sur elle. Non seulement les usines, les pêcheries, les exploitations forestières, avaient été abandonnées, ce qui devait porter le désastre au comble, c'est que les cultivateurs avaient délaissé leurs champs, c'est que nombre d'animaux avaient péri faute de soins, livrés à eux-mêmes au milieu des pâturages, c'est que la terre n'avait pas été cultivée, c'est que la prochaine saison était irrémédiablement perdue.

Il s'agissait donc, avant tout, de prévenir la disette au moment où l'hiver allait couvrir de ses neiges et de ses glaces tout l'archipel magellanique. Le combustible manquait à Libéria et dans les deux autres bourgades de la pointe Rous et de la baie Nassau, et il fallait se mettre en garde contre le froid autant que contre la disette.

Dans une réunion qui fut tenue le 3 avril, à la résidence, le Kaw-djer eut l'occasion de s'exprimer en ces termes :

« Nous ne pouvons assurer le salut de la colonie qu'au prix des plus grands efforts, et ils ne seront efficaces que si chacun y tend, si chacun se résigne. Nous ne devons compter que sur nous seuls pour sortir de cette situation, et, en premier lieu, il convient de faire état des ressources de l'île.

– Nous le ferons, répondit M. Rhodes, et nous vous soutiendrons en vue du bien commun. J'ai d'ailleurs l'espoir qu'il ne surviendra aucun désaccord entre les colons et nous ! Ils ont été trop éprouvés, ils sont trop malheureux, pour ne pas comprendre qu'ils doivent se soumettre sans récriminations, sans protestations à votre autorité. Agissez en chef résolu, qui ne laissera pas discuter ses ordres, et qui est décidé à se faire obéir de tous. Nous avons pleine confiance en vous, en votre énergie, en votre esprit pratique. On sait qu'il n'y a de votre part aucune ambition personnelle. Vous n'avez jamais suivi d'autre route que celle du devoir, et nous vous y suivrons...

– Et, s'il vous faut un pouvoir sans limites, ajouta M. Broks, n'hésitez pas à le prendre ! »

Le Kaw-djer sentait bien ce qu'exigeait l'état actuel de la colonie. Pour se mettre à la hauteur des circonstances, si graves, en effet, n'était-ce pas ou jamais le cas d'agir en maître – en dictateur – c'est le mot juste, et, il ne l'ignorait pas, ce dictateur ne pouvait être que lui !

Mais alors M. O'Nark attira l'attention de ses amis sur ce point :

« Lorsque le désordre était au comble, lorsqu'il n'existait plus de sécurité ni pour les biens ni pour les personnes, alors que nous subissions les violences de ces étrangers, non moins redoutables par leur nombre que par leur audace, nous avions songé à réclamer l'aide du Chili...

– Et je m'y suis opposé, s'écria le Kaw-djer. C'était peut-être compromettre l'indépendance de l'île Hoste, et jamais je ne consentirai à en sacrifier si peu que ce soit !...

– Et nous vous avons approuvé, déclara M. Rhodes. Notre colonie doit rester libre, et si elle rentrait sous l'autorité chilienne, nous l'abandonnerions sans esprit de retour.

– Nous sommes d'accord là-dessus, reprit M. O'Nark, et l'île Hoste ne doit appartenir qu'à elle seule. Mais sans aliéner ses droits en aucune façon...

– Où voulez-vous en venir ?... demanda le Kaw-djer.

– À ceci, c'est que si le gouvernement chilien offrait ses bons offices, non plus pour rétablir l'ordre, mais en pourvoyant à nos besoins les plus pressants, nous devrions les accepter, et même faire appel...

– Je n'y contredis pas, répondit le Kaw-djer, à la condition expresse que ces rapports avec la République chilienne ne puissent en aucun cas lui constituer des droits sur l'île...

– C'est bien ainsi que nous l'entendons, affirma M. Rhodes, et ne fût-il question que d'un protectorat, nous le refuserions...

– Notre pavillon, rien que notre pavillon, déclara le Kaw-djer, et je ne souffrirai pas qu'il s'abaisse devant n'importe quel autre ! »

Et d'une voix éclatante, il s'écria :

« Vive l'île Hoste indépendante ! »

À partir de ce jour, l'autorité du Kaw-djer fut sans limites, et pas une note discordante ne se fit entendre dans toute la colonie. Lui qui n'avait jamais pu admettre que l'homme acceptât le joug d'un maître absolu, il fut ce maître, et grâce à lui, l'île Hoste allait se relever de sa ruine.

Du reste, les colons l'avaient compris, la main d'un seul devait tout diriger. Le premier soin du Kaw-djer fut de procéder à une minutieuse enquête sur les ressources de chaque famille, en même temps que sur ce qui restait des réserves de l'île, qui avaient échappé au pillage. Puis, sans privilège pour personne, un rationnement serait établi en attendant l'arrivage des céréales qui suffiraient jusqu'à la prochaine récolte. Pourvoir, pendant la saison d'hiver, à la nourriture de trois mille habitants, alors que la mortalité avait fait périr la plus grande partie du bétail, et que la farine était réduite à quelques centaines de quintaux, ce fut à cette difficile tâche que se donna le Kaw-djer.

Dès le début, ces mesures de rationnement, cependant si indispensables, provoquèrent quelques tentatives de rébellion. L'obligation de livrer ce qu'elles possédaient encore, et de le verser dans le fond commun, fut mal accueillie de certaines familles, contraintes d'abandonner plus que ne leur rendrait la répartition générale. Mais ces mesures s'imposaient, et, d'ailleurs, les ordres du Kaw-djer durent être exécutés dans toute leur rigueur. La police coloniale, ayant été réorganisée dès les premiers jours, Tom Land en avait repris la direction et poursuivit tous ceux qui refusaient de subir le partage dans l'intérêt commun. Bref, après quelques exemples, le Kaw-djer, soutenu par l'opinion, eut raison des dernières résistances.

Il y eut aussi à organiser des corvées dans le but de procurer à la capitale et aux bourgades le combustible dont elles avaient besoin. Avec la fin d'avril, les froids s'étaient accentués, bien que la température de l'hiver ne dût pas dépasser sa moyenne normale. Toutefois, si la colonne thermométrique ne marqua pas des dépressions considérables, les Hosteliens eurent beaucoup à souffrir de l'humidité, due à des pluies et des neiges abondantes. Mais les forêts devaient fournir tout le bois nécessaire à la période hivernale, et tout le travail consistait, après l'abattage des arbres, à les débiter, puis à les transporter sur les lieux de consommation.

Des tournées furent également entreprises afin de ramener le bétail dans les fermes pour le service des villes. On eut ainsi de cinq à six cents animaux dont la plus grande partie servit à l'alimentation de la colonie.

Il va de soi que des demandes furent adressées au Chili, à l'Argentine et aux Falkland, en vue de l'ensemencement des champs en septembre et du repeuplement des bêtes bovines et ovines qui retrouveraient à cette époque les pâturages dégagés des dernières neiges. Il est vrai, trois ou quatre mois s'écouleraient avant que les passes de l'archipel magellanique fussent praticables au cabotage. On comprend donc que la colonie était réduite à ses seules réserves. Il avait fallu recourir au rationnement. Devant l'intérêt général devait céder l'intérêt particulier.

Ce fut avec le mois de juillet que l'hiver fit sentir son extrême rigueur. Mais, par suite des précautions prises, le combustible ne fit pas défaut, et les grands froids purent être combattus sans trop de peine. Ces temps si rudes parfois, n'enrayèrent point les efforts du Kaw-djer en ce qui concernait son œuvre de réorganisation. Il voulut tout voir, il serait plus juste de dire tout faire par lui-même. Les visites aux bourgades, les tournées à l'intérieur de l'île, aux divers points du littoral, aux comptoirs, aux usines, aux pêcheries, ne cessèrent de le mettre en contact avec la population. Il lui semblait qu'il eût repris son existence d'autrefois, alors qu'il parcourait les territoires fuégiens, et s'en allait de tribu en tribu, de campement en campement, mériter ce beau nom, acquérir ce beau titre de bienfaiteur. L'âge ne lui avait rien laissé perdre de son endurance, de son activité, et il retrouvait sur l'île Hoste toute la popularité acquise parmi les peuplades indiennes.

Il serait injuste de ne pas ajouter que ses amis le secondaient courageusement. Sans compter avec la fatigue, ils l'accompagnaient, ils lui apportaient leur concours avec un entier dévouement. D'ailleurs, tandis que le gendre de M. Rhodes

s'occupait des soins de sa profession à Libéria, c'était lui qui reprenait ses fonctions de médecin et le suppléait dans les bourgades comme dans les campagnes.

En outre, Karroly, auquel le pilotage faisait des loisirs pendant la mauvaise saison, ne quittait plus le Kaw-djer. C'était toujours l'ami dévoué qui suivait partout son maître, tandis que Halg, resté près de sa jeune femme, qui venait d'avoir un enfant, s'occupait de chasse et de pêche.

Enfin, l'hiver prit fin au commencement d'octobre, et, sous l'action du soleil qui remontait vers l'Équateur, l'archipel sortit de son manteau de neige. Alors parurent les premiers navires des Falkland et du Chili ; les cargaisons arrivèrent aux magasins de Libéria, et il n'y eut plus à redouter la famine.

« Il était temps, dit le Kaw-djer à M. Rhodes ! Un mois encore, et nous étions au bout de nos réserves ! Avant la fin de la semaine, il n'y aurait plus eu de pain ! Maintenant, plus rien à craindre...

– Grâce à vous, mon ami, répondit M. Rhodes, grâce à votre administration aussi prévoyante qu'énergique, et vous ne nous refuserez pas les témoignages de notre reconnaissance...

– Votre reconnaissance ?... répondit le Kaw-djer. N'avez-vous donc pas droit à celle de toute la colonie pour le dévouement que vous avez montré ? Mais, contentons-nous de la satisfaction d'avoir accompli notre devoir...

– Soit, reprit M. Rhodes, qui, sans doute, tenait à dire toute sa pensée, estimant que le moment était venu de la dire. Mais aussi, mon ami, nous avons à remercier Dieu de vous avoir mis sur notre route, et pour sauver les naufragés du *Jonathan*, et pour sauver notre île...

– Dieu ?... » murmura le Kaw-djer dont les yeux se levèrent presque involontairement vers le ciel.

Ce qui n'avait pu être fait pendant la mauvaise saison, on l'entreprit alors, tous les travaux qui se rapportaient à l'industrie, au commerce, à l'agriculture. Libéria retrouva toute son animation d'autrefois. Les affaires reprirent avec une nouvelle ardeur. Le port reçut des navires en plus grand nombre, n'ayant pas à craindre la désertion des équipages. Par une heureuse circonstance, la pêche à la baleine fut très fructueuse dans les parages magellaniques, et jusque dans les passes voisines de l'île Hoste. Les Américains et les Norvégiens, au cours de cette campagne, affluèrent au port de Libéria, et la préparation de l'huile occupa une centaine d'Hosteliens avec des salaires très rémunérateurs. Les entrepôts de la capitale se remplirent, et des marchandises que l'importation y apportait et de celles que les bâtiments vinrent charger pour le cabotage et le long cours.

En même temps, une nouvelle activité fut imprimée aux usines, scieries, fabriques de conserves ; et, sur les pêcheries de loups marins, se doubla le nombre des louviers. Plusieurs centaines de Pêcherais, abandonnant la Terre de Feu, où s'appesantissait trop lourdement la main de l'Argentine, transportèrent leurs campements sur le littoral de l'île où ils se fixèrent définitivement. D'ailleurs, d'autres colons, la plupart originaires du Canada et de l'Amérique septentrionale, y furent amenés par les Sociétés d'émigration et ils eurent bientôt triplé la population hostelienne.

Deux années se passèrent, et, grâce au gouvernement du Kaw-djer, il ne restait plus trace des bouleversements produits par la découverte des gisements aurifères. L'importance de la colonie se chiffrait par un mouvement d'affaires, évalué à plusieurs millions de piastres. Un second port s'était fondé au-dessus de la baie de Nassau, à la pointe que baignent les eaux du canal du Beagle, qu'il suffisait de suivre dans d'excellentes conditions de navigabilité jusqu'au détroit de Magellan. Les rapports commerciaux avec Punta Arenas devinrent de plus en plus fréquents et les échanges enrichissaient les deux capitales. Peut-être les négociants eussent-ils trouvé les mêmes avantages avec

Ushaia, si cette colonie argentine eût joui des franchises octroyées à ses rivales et qui en assuraient l'étonnante prospérité.

Plusieurs maisons hosteliennes possédaient maintenant des caboteurs, qui allaient trafiquer vers l'est avec les Falkland, vers l'ouest avec les îles chiliennes. Ils recueillaient sur le littoral tous les produits manufacturés, et non seulement dans les deux bourgades de la baie Nassau et de la pointe de Rous, mais aussi dans celles qui furent fondées sur la passe de l'île Gordon et à l'entrée du Darwin Sound. Le dernier recensement donnait alors à l'île Hoste une population de cinq mille habitants dans laquelle les Indiens entraient pour un sixième.

Vers la fin de l'année 1890, la colonie fit l'acquisition d'un steamer de trois cents tonnes, construit à Valparaiso, et que vendit le gouvernement chilien. Ce steamer reçut le nom de *Yacana*. Il allait être utilisé pour les communications de la colonie avec les divers comptoirs de l'archipel et les visites que le gouverneur faisait fréquemment aux divers établissements du littoral. Mais il n'arriva jamais au Kaw-djer de mettre le pied sur une des îles attribuées par le traité de 1881 à l'une ou l'autre des deux républiques.

À cette époque, au milieu de la belle saison, les travaux entrepris à l'extrême pointe du cap Horn étaient entièrement achevés, le pylône métallique, haut de cinquante pieds, dont la lanterne dominait de six cents mètres le niveau de la mer, à la base du cap, les annexes où étaient installées les dynamos destinées à produire le courant électrique, le logement des gardiens, tout le matériel nécessaire au fonctionnement d'un phare de premier ordre.

Il fut décidé que l'inauguration du phare serait entourée de quelque éclat, une cérémonie dont les colons aimeraient à conserver le souvenir. Bien entendu, toute la population n'y pourrait assister, car les moyens de transport entre l'île Hoste et l'île Horn eussent fait défaut. Y prendraient part ceux auxquels leur

situation personnelle donnait une notabilité volontiers reconnue dans la colonie.

Le Kaw-djer fit donc ses invitations en conséquence, et le jour de l'inauguration fut fixé au 15 janvier 1891. Le steamer *Yacana* y conduirait les invités du gouverneur, membres du conseil et autres, leurs familles, sans oublier Karroly et son fils Halg, justement considérés comme des personnages de marque à l'île Hoste.

Il va de soi, d'ailleurs, que les caboteurs du port, et autres embarcations susceptibles d'entreprendre cette traversée, pourraient accompagner le steamer.

Ce fut le 15, dans la matinée, vers onze heures, que le *Yacana* quitta le port de Libéria, après avoir pris à bord une centaine de passagers et de passagères ; puis, il longea la presqu'île Hardy jusqu'à sa pointe, escorté d'une douzaine d'embarcations.

Le temps était favorable pour ce voyage, puisque la brise soufflait du nord-est, à travers les bras de mer et les passes jusqu'au cap Horn.

On ne l'a pas oublié, la distance en droite ligne entre la presqu'île Hardy et la dernière île de l'archipel pouvait être évaluée à une dizaine de lieues marines.

La flottille, abritée par les hautes terres, effectua sa navigation sans accidents ni retards. Le *Yacana* n'eut pas même à ralentir sa marche, et les embarcations eurent toujours en vue les couleurs hosteliennes qui se déployaient à sa corne.

Le steamer, après avoir doublé la presqu'île Hardy, se dirigea vers l'extrémité septentrionale de l'île Hermitte, et, arrivé à cette hauteur, il la laissa sur tribord afin de s'engager dans la passe qui donne sur la pleine mer à l'ouest du cap.

L'île Horn fut atteinte vers trois heures de l'après-midi. Le steamer vint mouiller au fond de la crique d'où la *Wel-Kiej* pendant la tempête s'était portée au secours du *Jonathan*, et les embarcations envoyèrent leurs amarres à terre.

Environ cent cinquante personnes débarquèrent avec le Kaw-djer. Elles prirent pied sur une grève, encadrée de récifs noirâtres, semée de coquillages étincelants, et qui remontait en pente douce jusqu'à la base du cap. Là attendaient les ouvriers qui avaient mis la dernière main aux travaux du phare et avec lesquels Karroly avait été souvent en rapport, lorsque la chaloupe y conduisait le Kaw-djer avant l'acquisition du *Yacana*.

Dès qu'il eut mis pied sur la grève, le Kaw-djer se dirigea vers le sentier qui rampait sur le flanc du cap. Ses amis, comprenant qu'il désirait être seul, ne le suivirent pas. M. Rhodes, sa femme et ses enfants, les familles de MM. Broks et O'Nark, tous les invités, sous la conduite des gardiens du phare, commencèrent la visite des annexes.

Cependant, le Kaw-djer montait lentement, sans détourner la tête, absorbé dans ses réflexions, comme dix ans avant, alors qu'il fuyait, après avoir abandonné l'île Neuve, jusqu'aux dernières terres du continent…

Arrivé au sommet du cap, il s'arrêta un instant. Puis, franchissant les vingt pas qui le séparaient de la crête, il demeura immobile.

Et alors, dans son souvenir se réveilla sa vie passée, sa jeunesse studieuse, son âge mûr tout de lutte pour ses idées, le dédain qu'il conçut envers l'humanité, sa rupture avec ses semblables, son existence au milieu des Indiens de l'archipel magellanique, son installation sur l'île Neuve qu'il avait pu croire définitive, les années tranquilles près de Karroly, puis le traité qui le chassa de son refuge, son arrivée au cap Horn, le naufrage du *Jonathan*, et enfin son séjour sur l'île Hoste…

Et que de changements survenus en lui, depuis qu'il avait dû faire litière de ses théories d'autrefois, depuis qu'il se consacrait à l'organisation de la nouvelle colonie ! Était-il encore l'homme dont toute la doctrine se résumait dans cette abominable formule : « Ni Dieu ni maître ! »…

Non, et là, sur ce rocher, ce mot s'échappa de ses lèvres dans un irrésistible élan de la foi qui pénétra son âme :

« Dieu ! »

Mais, à cet instant, il aperçut un tas de pierres au bord du plateau, les débris qui avaient été retirés des fondations du phare.

L'une de ces pierres attira plus vivement son attention. Elle était posée sur le bord du plateau, et il eût suffi de la pousser du pied pour qu'elle allât s'engloutir sous les eaux du cap.

Le Kaw-djer s'approcha. Un feu brillait dans son regard, une flamme de mépris et de haine…

Il ne s'était pas trompé, cette pierre, zébrée de lignes brillantes, contenait de l'or, peut-être toute une fortune que les ouvriers n'avaient pas su reconnaître. Elle gisait là, délaissée comme un bloc sans valeur. Ainsi jusqu'à ce cap Horn, la longue chaîne du nouveau continent projetait ses ramifications aurifères, et les entrailles de ce rocher recelaient encore le précieux métal.

Le Kaw-djer revit tous les désastres qui s'étaient abattus sur l'île Hoste depuis la découverte des gisements du Golden Creek, l'affolement de la colonie, l'envahissement des aventuriers accourus de tous les points du monde, la faim, la misère, la ruine…

Et alors, repoussant du pied l'énorme pépite :

« Va, or maudit, s'écria-t-il, va, et que ne puis-je engloutir avec toi tous les maux de l'humanité ! »

La pierre roula et, rebondissant sur les saillies du rocher, disparut dans les profondeurs de la mer au pied du cap.

Quelques instants plus tard, sur un signe du Kaw-djer, les passagers du *Yacana* et des embarcations avaient gravi le sentier et atteignaient le plateau.

C'était ce jour-là, au coucher du soleil, que le phare devait être allumé pour la première fois. Il était formé d'une solide armature de fer ajourée qui ne donnait pas prise au vent, un pylône dont la lanterne s'élevait à cinquante pieds au-dessus du plateau, et, par suite, à près de dix huit cents au-dessus du niveau de la mer.

Le Kaw-djer et ses amis, tous les invités à cette cérémonie d'inauguration, étaient rangés autour du pylône.

M. Rhodes prit alors la parole, et, en quelques phrases émues, il s'adressa au Kaw-djer, et, par sa bouche, toute la colonie rendit un hommage de reconnaissance et d'affection à celui qui avait tant fait pour elle. Il rappela ce qui, dix ans auparavant, s'était passé en ces lieux mêmes, lorsque la tempête poussait à la côte le *Jonathan* désemparé ; il rappela ce qui s'était passé sur l'île Hoste, lorsque, non moins désemparée que le navire, elle faillit périr sous les coups de l'anarchie, puis sous l'envahissement de l'étranger.

Et alors, de toutes parts, aux éloquentes paroles de M. Rhodes, se joignirent ces cris :

« Vive le Kaw-djer !... Vive le Kaw-djer ! » et il se contentait de répondre en levant la main vers le ciel.

Et les hurrahs se poursuivirent avec toute l'ardeur du patriotisme, lorsque le pavillon aux couleurs hosteliennes, déroulé par la brise, monta jusqu'à la pointe du phare.

On redescendit sur la grève, vers cinq heures, où chacun prit sa part du repas servi dans la grande salle des annexes, et

là, que de santés chaleureuses furent portées à la prospérité de la colonie et en l'honneur du Kaw-djer.

Puis, le dîner achevé, un peu après sept heures, toute l'assistance regagna le sommet du cap, voulant être là, lorsque les premiers faisceaux lumineux seraient lancés à travers l'espace.

Le disque solaire se balançait au-dessus de l'horizon de l'ouest. Le ciel se montrait dans toute sa pureté, et la brise mourante ne traînait pas une seule vapeur après elle.

Il régnait un profond silence, sous l'empire d'une émotion dont personne n'eût voulu se défendre. Les regards embrassaient un immense secteur déjà assombri du côté du levant, tandis que le couchant s'empourprait encore. Pas une voile sur toute cette étendue de mer, pas une fumée à son périmètre, immensité déserte.

L'astre radieux venait de prendre contact à l'horizon. Élargi par la réfraction, il fut bientôt réduit à une demi-sphère, dont les derniers faisceaux illuminèrent le ciel, puis, il n'en resta plus qu'un liseré ardent qui allait se noyer sous les eaux. Et alors s'échappa ce rayon d'un vert lumineux, la couleur complémentaire du rouge disparu.

À ce moment, le courant, envoyé d'en bas, fit jaillir l'arc électrique entre les bougies de la lanterne, dont les faisceaux, à travers les glaces lenticulaires, se projetèrent vers tous les points de l'horizon.

Le phare venait de jeter ses premiers éclats sur les parages magellaniques, et les deux canons du *Yacana* le saluèrent de leurs détonations, au milieu des mille hurrahs des spectateurs.

Et, maintenant, un navire, arrivant de l'est, après avoir eu connaissance du feu de l'île des États à l'extrémité du littoral fuégien, peut, avant d'apercevoir les feux des eaux chiliennes,

relever ce phare du cap Horn, dressé par les colons de l'île Hoste, à la jonction de l'Atlantique et du Pacifique.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Septembre 2014

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, Jean-Marc, GilbertC, Coolmicro.